

Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Receuil de pièces choisies du nouveau théâtre
françois et italien.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 7

Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50

Fysiske størrelse | Physical extent:

8 bd.

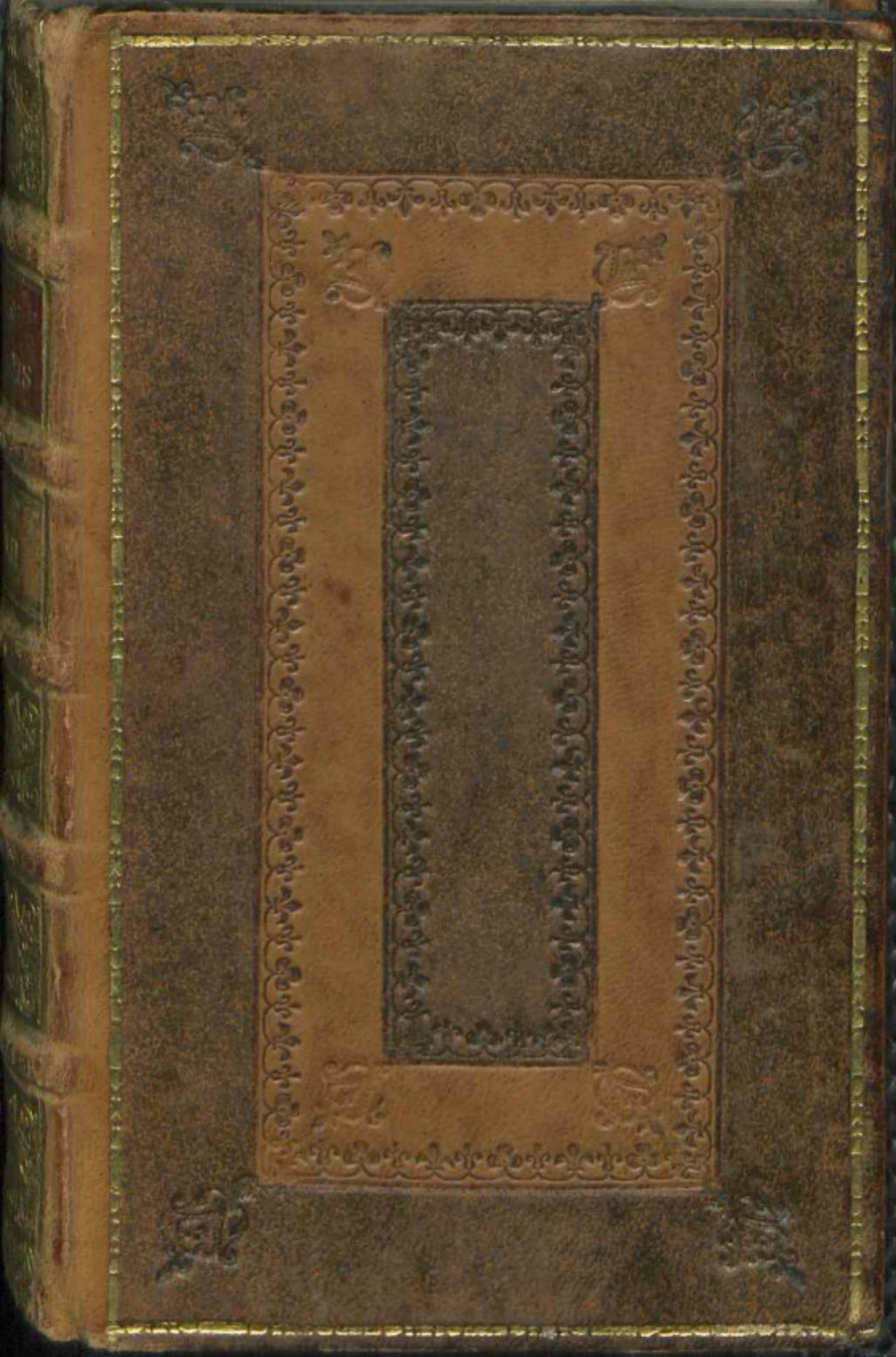
DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





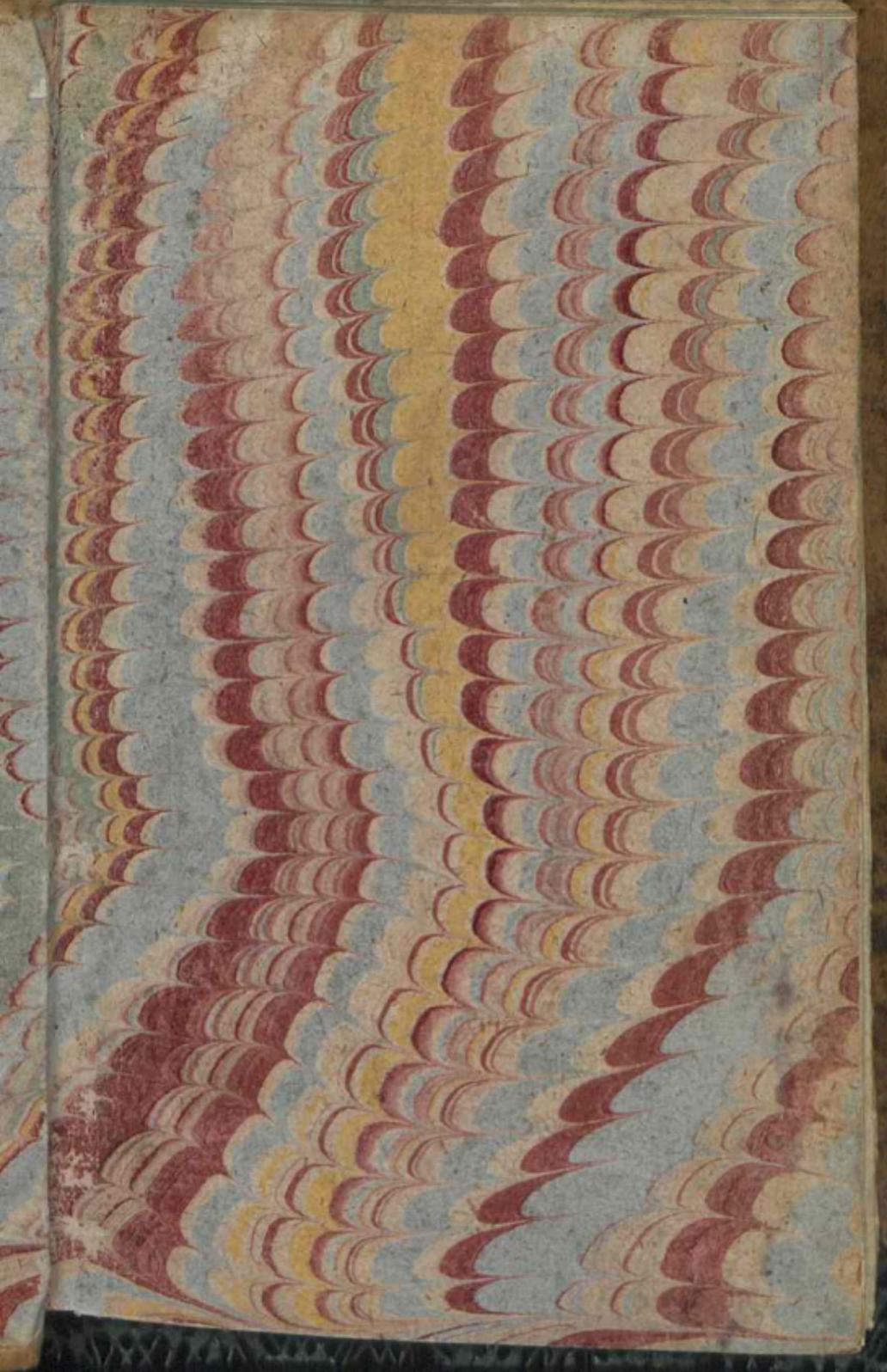
56.-163, 8°

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°



1 1 56 0 8 01269 2





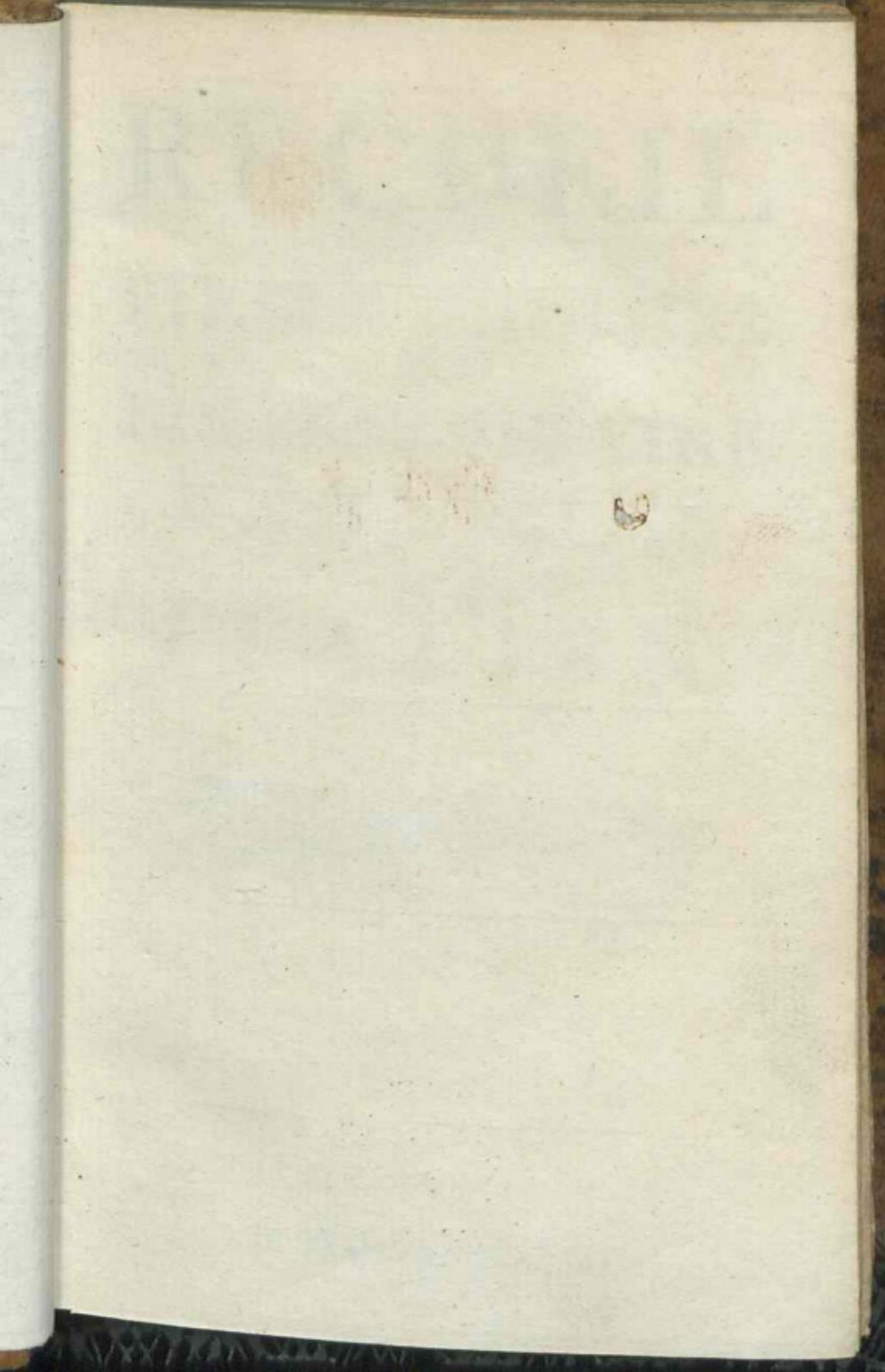
56.-163.-8°

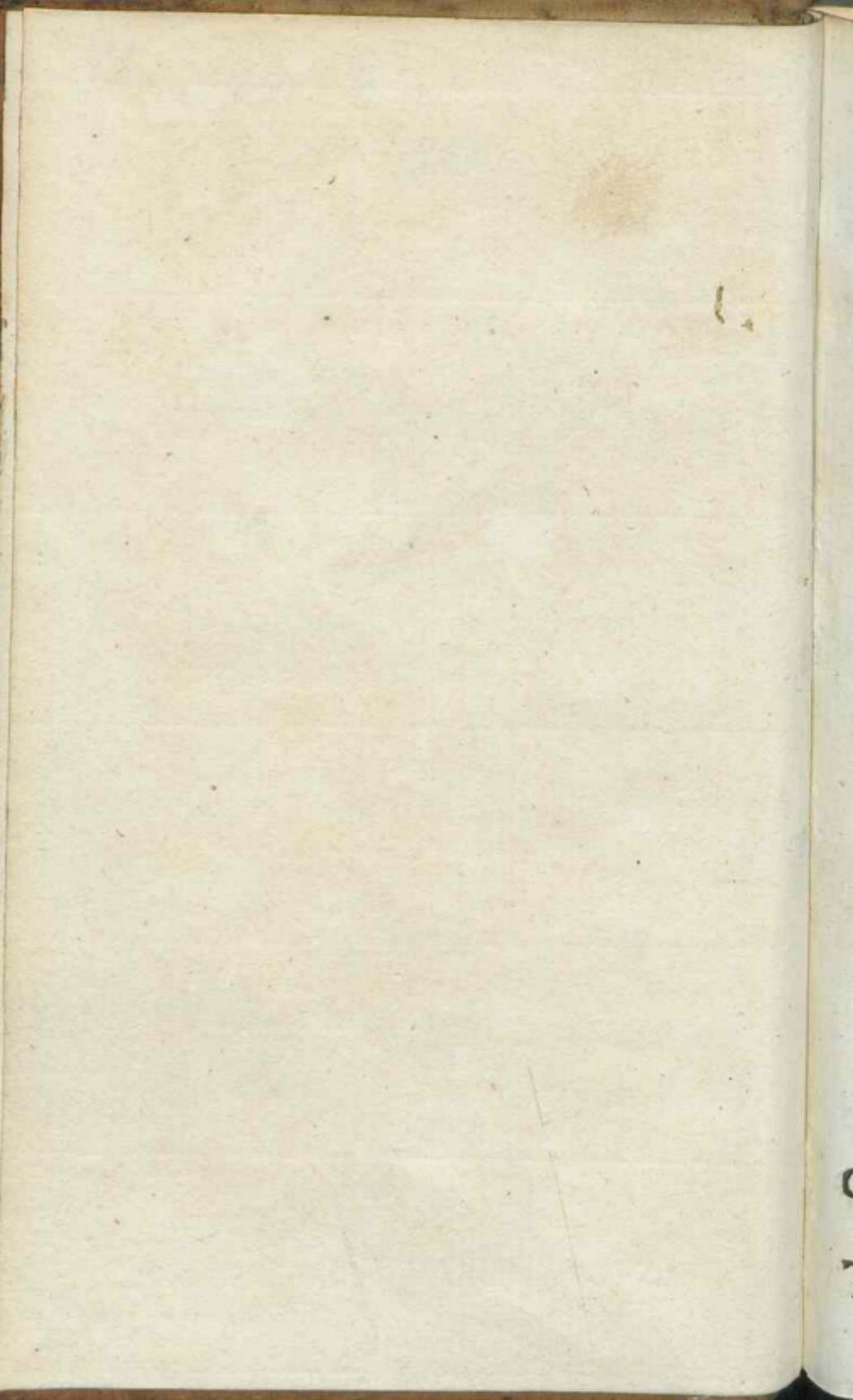
+REX

u 34.9

242







RECUEIL
DE
PIECES CHOISIES
DU
NOUVEAU THEATRE
FRANCOIS
ET
ITALIEN.
TOME VII.



Se Vend
A COPENHAGUE
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.

RECUEIL
DE
PIECES CHOISIES
DU
NOUVEAU THEATRE
FRANCOIS
ET
ITALIEN
TOME VI



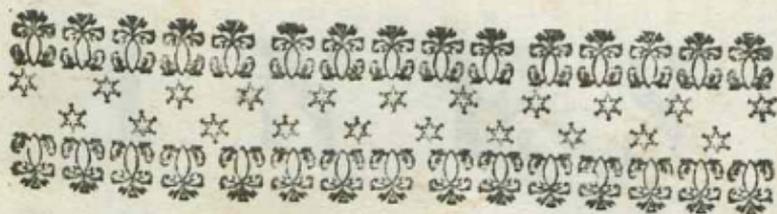
27

A. COPIERACQUE

Chez J. P. Curvaux, chez le Sr. de
Paris, & chez le Sr. de



MDCCLXIX



Pièces contenuës dans ce
septième Volume.

Inés de Castro, Tragedie.

Agnés de Chaillot, Parodie d'Inés.

Le Préjugé à la Mode.

L'impromptu de Campagne.

Mélanide.

Le François à Londres.

LES PIÈCES
CONTENUES DANS CE
SEPTIÈME VOLUME.

I N È S
DE CASTRO,
TRAGÉDIE,

*En Vers & en cinq Actes par M. HOU-
DART DE LA MOTTE de
l'Académie Françoise.*



Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

MDCCLXIX.



A C T E U R S.

ALPHONSE, Roi de Portugal, sur-
nommé le Justicier.

LA REINE.

CONSTANCE, Fille de la Reine,
promise à Dom Pedre.

DOM PEDRE, Fils d'Alphonse.

INE'S, Fille d'honneur de la Reine,
mariée secrettement à Dom Pedre.

DOM RODRIGUE, Prince du Sang
de Portugal.

DOM HENRIQUE, Grand de Portugal.

DEUX GRANDS de Portugal.

L'AMBASSADEUR du Roi de Castille.

DOM FERNAND, Domestique de
Pedre.

LA GOUVERNANTE.

DEUX ENFANS.

UN GARDE.

*La Scene est à Lisbonne, dans le Palais
d'Alphonse.*





I N É S
D E C A S T R O ,
T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .
S C E N E P R E M I E R E .

ALPHONSE, LA REINE, INE'S,
RODRIQUE, HENRIQUE,
& Plusieurs Courtisans.



ALPHONSE.

On fils ne me suit point! Il a
craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de
ses exploits.

Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa
gloire.

Votre valeur Henrique eut part à sa victoire.

Reffentez avec moi la nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand, voici l'Ambassadeur.

S C E N E II.

ALPHONSE, LA REINE, IN'ES, RODRI-
GUE, HENRIQUE, & plusieurs Courti-
sans, L'AMBASSADEUR DE
CASTILLE & sa suite.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal est chere à la Castille,
Seigneur; & Ferdinand par ses Ambassadeurs
S'applaudit avec vous de vos nouveaux hon-
neurs.

Goutés, Seigneur, goutés cette gloire suprême,
Qui dans un successeur vous reproduit vous
même.

Qu'il est doux aux grands Rois, après de longs
travaux,

De se voir égaler par de si chers rivaux;

De pouvoir, le front ceint de couronnes bril-
lantes,

En confier l'honneur à des mains si vaillantes;

De voir croître leur nom toûjours plus redouté;
Surs de vaincre long-tems par leur postérité.

Dom Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence;

Cent fois brisant leurs Forts, perçant leurs ba-
taillons,

De

De ce sang téméraire inonder vos Sillons :
 Vous traciez la carrière où son courage vole ;
 Et vos nombreux exploits ont été son école.
 Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
 Il frappe ; & de nouveau tombent les Africains :
 Il moissonne en courant ces Troupes fugitives,
 Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
 Avec vos intérêts les nôtres sont liez :
 La victoire est commune entre des Alliez ;
 Et toute la Castille , au bruit de vos conquêtes,
 Triomphante elle-même , a partagé vos Fêtes.

A L P H O N S E.

Votre Roi m'est uni du plus étroit lien ;
 Sa mere de son trône a passé sur le mien ;
 Et le même traité qui me donna sa mere,
 Veut encor qu'en mon fils l'himen lui donne un
 frere.

Cet himen que hâtoient mes vœux les plus constants ,

Par l'horreur des combats , retardé trop longtemps ,

Rassemblant aujourd'hui l'allegresse & la gloire,
 Va s'achever enfin au sein de la victoire :

Heureux , que Ferdinand applaudisse au vainqueur ,

Que lui même a choisi pour l'époux de sa sœur !

Nous n'allons plus former qu'une seule famille,
 Allés ; de mes desseins instruisez la Castille ,

Faites sçavoir au Roi cet himen triomphant ,
 Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INE' S.

A L P H O N S E.

OUI, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet himen fixer sa destinée.

Peut être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux :

Mais je ne pus alors lui refuser la grace

Que de l'amour d'un pere implora son audace :

Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi,

Que pour s'en montrer mieux digne d'elle &
de moi.

Moi-même armant son bras, j'animai son cou-
rage.

La fortune est souvent compagne de son âge ;

Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,

Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.

Il a, graces au ciel, passé mon espérance ;

Des Africains domptez, implorant ma clémence,

La moitié suit son char, & gémit dans nos fers ;

Le reste tremble encor au fond de ses déserts.

Quels honneurs redoublez ont signalé ma joye !

Et tandis que pour lui mon transport se déploie,

Mes sujets enchantez enchérissant sur moi,

Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.

Madame, il est enfin digne que la Princesse.

Lui donne avec sa main l'estime, & la tendresse,

Ce nœud va rendre heureux au gré de mes sou-
hairs,

Ce que j'ai de plus cher, mon Fils & mes Sujets.

LA REINE

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? de votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle se-
cret.

Après de la Princesse il est presque farouche.
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
Et de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçû sa beauté.
S'il résistoit, Seigneur....

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage.
Excusez la fierté de ce jeune courage.
C'est un héros naissant de sa gloire frappé;
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse.
D'un heureux hîmenée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mé-
pris.

Eh! qui n'eut pas pensé qu'aujourd'hui sa pré-
sence,

Dût des Ambassadeurs honorer l'audience!

Mais il n'a pas voulu vous y voir rapeller

Des traitez que son cœur refuse de sceller;

S'il résistoit, Seigneur....

ALPHONSE.

S'il résistoit, Madame!

De quelle incertitude allarmez-vous mon ame?
 Mon fils me résister! juste ciel! j'en frémis;
 Mais bientôt le rébelle effaceroit le fils,
 S'il pouffoit jusques-là l'orgueil de la victoire:
 D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de
 gloire,

Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
 Que le sang ne l'a point affranchi de mes Loix;
 Que lorsqu'à mes côtés mon Peuple le con-
 temple,

C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple;
 Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
 S'il n'est le plus soûmis, est le plus odieux.

L'auguste autorité sur notre front empreinte-
 Ne peut impunément souffrir la moindre at-
 teinte;

Et c'est quand il s'agit d'accomplir un traité
 Qu'il en faut soutenir toute la majesté.

Oui, chez les Souverains dignes du diadème,
 Leur parole sacrée est le seul droit suprême,

Et s'il falloit choisir; je ferois voir qu'un Roi
 N'a point à balancer entre un fils & la foi.

Mâis, Madame, écartons de funestes images.
 D'un coupable refus rejetez ces présages.

Je vais à la Princesse anoncer mon dessein;
 Et j'en avertirai mon fils, en Souverain.



SCÈNE IV.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

TAndis qu'à mon époux j'adresse ici mes plain-
tes,

Inés, vous entendez ses desseins & mes craintes;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal dont je dois m'alarmer.

Vous avez de l'Infant toute la confiance.
Je ne jouirois pas sans vous de sa présence.

S'il honore ma Cour, ses yeux toujours distraits,
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.

De grace éclaireissez de trop justes allarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de char-
mes?

A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau?

Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mere!

Les cœurs à son aspect partagent mes transports;
La nature a pour elle épuisé ses trésors;

De cent dons précieux l'assemblage celeste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste,

La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devroient-ils encor laisser craindre un af-
front!

INÉS.

Madame, croyez-vous le Prince si sauvage,
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage?

Juf-

Jusques dans ses secrets je ne pénétre pas ;
 Mais avec moi souvent admirant tant d'apas ,
 Et de tant de vertus reconnoissant l'empire ,
 Ce que vous en pensez , il aimoit à le dire ,

L A R E I N E .

Eh ! pourquoi , s'il l'aimoit , ne le dire qu'à vous ?
 Craignez en me trompant , d'attirer mon cou-
 roux .

Je le vois : ce n'est point la Princesse qu'il aime .
 Il vous parle de vous .

I N E' S .

Ciel de moi ?

L A R E I N E .

De vous même .

Je vous crois son amante ; ou , pour m'en dé-
 tromper ,

Montrés - moi donc le cœur que ma main doit
 fraper .

Car je veux bien ici vous découvrir mon ame ,
 Celle qui de Dom Pedre entretiendroit la flame ,
 Qui me perçant le sein des plus sensibles coups ,
 A ma fille oseroit disputer son époux ,
 Victime dévouée à toute ma colere ,
 Verroit où peut aller le transport d'une mere .
 Ma fille est tout pour moi , plaisir , honneur ,
 repos ;

Je ne connois qu'en elle & les biens & les maux ;
 Il n'est pour la vanger nul frein qui me retienne ;
 Son affront est le mien ; sa rivale est la mienne ;
 Et sa constance même à porter son malheur
 D'une nouvelle rage armeroit ma douleur .

Son-

Songez-y donc : sçachez ce que le Prince pense.
 Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
 Je brule de sçavoir à qui j'en dois les coups.
 Livrez-moi ce qu'il aime ; ou je m'en prens à
 vous.

SCÈNE V.

INE'S.

O Ciel, qu'ai-je entendu ! quelle affreuse tem-
 pête,
 Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma
 tête !

Heureuse dans l'horreur des maux que je prévoi,
 Si je n'avois encore à trembler pour moi !

SCÈNE VI.

INE'S, DOM PEDRE, DOM FERNAND.

INE'S.

AH ! cher Prince, apprenez tout ce que je
 redoute ;

Mais, faites observer qu'aucun ne nous écoute.

DOM PEDRE.

Veillez-y, Dom Fernand. Madame, quels mal-
 heurs

M'annonce ce visage inondé de vos pleurs ?

Parlez : ne tenez plus mon ame suspenduë.

INE'S.

Cher Prince, c'en est fait ; votre épouse est
 perduë.

DOM

D O M P E D R E.

Vous perduë! & pourquoi ces mortelles terreurs?

I N E' S.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'horreurs

Qu'en vous donnant ma main, prévoyoit ma tendresse.

Le Roi vient d'arrêter l'himen de la Princesse:

Il va vous demander pour elle cette foi,

Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.

Pour comble de malheur la Reine me soupçonne:

Si vous voyez la rage où son cœur s'abandonne,

Et tout l'empyement de ce couroux affreux,

Qu'elle vouë à l'objet honoré de vos feux...

Eh! jusqu'ou n'ira point cette fureur jalouse,

Si cherchant une amante, elle trouve une épouse;

Et qu'elle perde enfin l'esperoir de m'en punir

Que par la seule mort qui peut nous désunir!

D O M P E D R E.

Calmez-vous, chere Inés; votre frayeur m'offense.

Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,

Quand le soin de vos jours est commis à ma foi?

I N E' S.

Ah! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi?

Jugez mieux des terreurs dont je me sens faisie:

Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.

Je sçai ce que ma mort vous couteroit de pleurs;

Et ne crains mes dangers que comme vos mal-

heurs,

Vous

Vous le sçavez: l'espoir d'être un jour couronnée,
 Ne m'a point fait chercher votre auguste himenée
 Et que quand j'ai violé la loi de cet état
 Qui traite un tel himen de rebelle attentat,
 Vous sçavez que pour vous me chargeant de
 ce crime,

De vos seuls intérêts je me fis la victime.
 Cent fois dans vos transports, & le fer à la
 main,

Je vous ai vû tout prêt à vous percer le sein,
 Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
 Accuser en mourant ma timide tendresse:
 C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
 Il falloit vous sauver; & j'ai tout hazardé.

Je ne m'en repens pas. Le Ciel que j'en atteste
 Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
 Même sur l'échafaut, je cherirois l'honneur
 D'avoir jusqu'à ma mort fait tout votre bonheur.

D O M P E D R E.

Ne doutez point, Inés, qu'une si belle flame
 De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
 Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
 Vous fites tout pour moi; je ferai tout pour
 vous.

Ardent à prévenir, à venger vos allarmes,
 Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
 Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrez
 Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrez.
 Je puis contre la Reine écouter ma colere;
 Et même le respect que je dois à mon pere,
 Si je tremblois pour vous....

B

INÉS

I N È S.

Ah! cher Prince arrêtez,
 Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
 Pour prix de mon amour, rappelez vous sans
 cesse

La grace que de vous exigea ma tendresse.
 Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux,
 Vous la vîtes, Seigneur, tombant à vos genoux,
 Vous conjurer ensemble & de m'être fidelle,
 Et de n'allumer point de guerre criminelle;
 Et dans quelque péril que me jettât ma foi,
 De n'oublier jamais que vous avez un Roi.

D O M P E D R E.

Je ne vous promis rien; & je sens plus encore
 Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
 Si je crains pour vos jours, je vais tout hazarder;
 Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.
 Mais, s'il le faut, fuyez: que le plus sur asile,
 Sur vos jours menacez me laisse un cœur tranquile
 Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
 De notre saint himen les gages précieux.
 Aux ordres que j'attens je sçai que ma réponse
 Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse.
 Les Africains défaits, il ne me reste plus
 Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
 Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
 Je ne sçaurois souscrire à l'himen de l'Infante.
 Je connois de son cœur l'inflexible fierté:
 Il voudra sans égard m'immoler au traité;
 Et si de mes refus éclaircissant la cause,
 La Reine pénétroit quel nœud sacré s'opose...

J'en

J'en frissonne d'horreur, chere Inés; mais le Roi
 Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;
 Et moi desespéré... Fuyez, fuyez, Madame,
 De cette affreuse idée affranchissez mon ame.
 Fuyez....

I N E' S.

Non. En fuyant, Prince, je me perdrois;
 Ce qu'il nous faut cacher, je le décellerois.
 Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
 Dissipons les soupçons de notre intelligence;
 Ne nous revoyons plus; & contraignant nos feux
 Réservons ces transports pour des jours plus
 heureux.

D O M P E D R E.

J'y consens, chere Inés. Alphonse va m'entendre.
 Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

I N E' S.

Que me promettre, hélas, de ma foible raison,
 Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom!

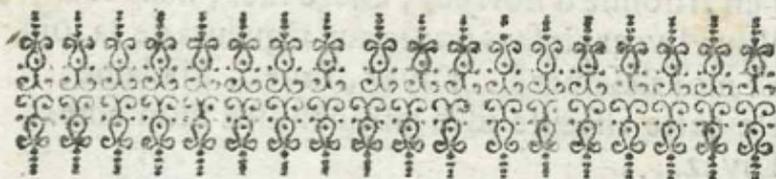
D O M P E D R E.

Adieu; reposez-vous sur la foi qui m'engage;
 Dans cet embrassement recevez-en le gage,
 Séparons-nous.

I N E' S.

J'ai peine à sortir de ce lieu;
 Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE.

QUoi! me flatai-je en vain, Seigneur, que
 ma priere
 Touche un Roi que je dois regarder comme
 un pere?
 Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
 Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
 Ne vaudroit-il pas mieux que de notre himenée,
 Lui-même impatient vint hâter la journée:
 Qu'il en presât les nœuds, & que cet heureux
 jour
 Fût marqué par sa foi moins que par son amour?
 A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
 D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
 Je sçai par quels sermens ces nœuds sont arrêtés:
 Mais le tems n'en est pas prescrit par les traitez;
 Et mon frere chargea votre seule prudence
 D'unir, pour leur bonheur, votre Fils & Con-
 stance.

AL-

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure :
Mais de plus longs délais nous feroient trop
d'injure ;

Et moins vous vous plaignez, plus vous me
faites voir

Que je dois n'écouter ici que le devoir.

Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre
Le dessein en est pris ; & je lui vais apprendre...

CONSTANCE.

Ah ! de grace, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere,
Vous m'avez toujourns vuë attentive à vous plaire,
Si toute ma tendresse & mes respects profonds,
Et de fille & de pere ont devancé les noms ;
Daignez attendre encor....

ALPHONSE.

De tant de résistance

Je ne sçais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'Infant est-il pour vous un objet odieux ?

Et ce Prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
Pourquoi craindre l'infant qui vous joint l'un
à l'autre ?

J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris ! hélas, s'il pouvoit l'être !

Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait
 naître,
 Son himen à mes vœux n'offroit pas un héros,
 J'attendrois sa réponse avec plus de repos.
 Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
 Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
 Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret:
 Quel autre confident plus tendre & plus discret,
 Pourroit jamais choisir une si belle flame?
 L'aspect de votre Fils troubla d'abord mon ame.
 Des mouvemens soudains inconnus à mon cœur,
 Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
 Et vous jugez combien dans mon ame charmée
 S'est accru cet amour, avec sa renommée.
 Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
 Tant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
 Par quels vœux près de lui j'appellois la victoire!
 Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
 Enfin je l'ai revû triomphant; & mon cœur
 S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
 Cependant, malheureuse, autant qu'il m'intéresse
 Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
 Objet infortuné de ses tristes tiedeurs,
 Je dévore en secret mes soupirs & mes pleurs.
 Mais il me reste au moins une foible espérance
 De trouver quelque terme à son indifférence!
 Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
 Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
 Attendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuse,
 Je fléchirai pour moi, son ame généreuse;
 Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir

La honte d'un refus dont il faudroit mourir,

ALPHONSE.

Ma fille, car l'aveu que vous daignez me faire,
Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de
pere,

Ces noms intéressans flattent déjà mon cœur ;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.

Ne vous allarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible ;
Et quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, & même son amour.

Je vais...

UN GARDÉ.

Le Prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Je me retire ;

Mais, si mes pleurs sur vous ont encor quelque
empire...

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi ;
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

Les Peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince ; il est tems enfin que de plus douces
Fêtes,

Signalent cet himen entre deux Rois juré,

Digne prix des exploits qui l'ont trop différé :
Cet himen que l'amour, s'il faut que je m'ex-
plique,

Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des apas,
Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance,
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impaticence ;
Que loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D O M P E D R E.

J'espérois plus, Seigneur, de l'amitié d'un Pere.
N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire ?
J'ai crû sur cet himen que mon Roi voudroit bien
Entendre mon silence, & ne m'ordonner rien,

A L P H O N S E.

Ne vous ordonner rien !... à ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colere ;
Et si je m'en croyois... mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.

Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
D'oposer à ses yeux la farouche fierté

D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté,
Mais vous figurez-vous que ces grands himenées
Qui des Enfans des Rois régient les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,

Et pour être achevez, veuillent l'aveu des cœurs ?

Non, Prince, loin du trône un penser si bisarre ;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.

Nous sommes affranchis de la commune loi ;

L'in-

L'intérêt des Etats donne seul notre foi.
Laissons à nos Sujets cet égard populaire,
De n'approuver d'himen que celui qui sçait
plaire,

D'y chercher le rapport des cœurs & des esprits :
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez
haut prix ;

Il nous est glorieux qu'un himen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D O M P E D R E.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'Etat ;
Et je ne croyrai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maxi-
mes,

La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi :

Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un Roi ;
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
Me doit-il en esclave arracher à moi-même ?

Déjà de mes discours frémit votre couroux :

Mais regardez, Seigneur, un Fils à vos genoux ;
Prêtez à mes raisons une oreille de pere.

Lorsque de Ferdinand vous obtintes la mere,
Sans daigner consulter ni mes yeux, ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.

Je sçai que les vertus, les traits de la Princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :

Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret,

Que le fonds de mon cœur vous opose à regret ;
Et cependant il faut que je vous le révèle ;

Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour
elle ;

Qu'a-

Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
 Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
 Si mes jours vous sont chers, si depuis mon
 enfance

Vous pouvez vous louer de mon obéissance ;
 Si par quelques vertus & par d'heureux exploits,
 Je me suis montré fils du plus grand de nos Rois,
 Laissez aux droits du sang céder la politique.
 Epargnez-moi de grace un ordre tirannique.
 N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
 Du mortel desespoir de vous désobéir.

A L P H O N S E.

Je vous aime ; & déjà d'un discours qui m'offense,
 Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
 Si malgré mon courroux, ce cœur trop paternel
 N'hésitoit à trouver en vous un criminel :
 Mais ne vous flatez point de cet espoir frivole,
 Que mon amour pour vous balance ma parole.
 Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs,
 Tandis qu'à Ferdinand par ses Ambassadeurs
 Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
 Eh ! que devient des Rois la majesté sacrée,
 Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels :
 Si leur trône n'est pur autant que les autels ;
 Et si de leurs traitez l'engagement suprême,
 N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même !
 Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
 Voulez-vous que bien-tôt Ferdinand outragé,
 Nous jurant désormais une guerre éternelle,
 Accourre se venger d'un voisin infidelle ?
 Que des fleuves de sang...

DOM

D O M P E D R E.

Ah! Seigneur, est-ce à vous

A craindre d'allumer un si foible courroux?

Bravez des ennemis que vous pouvez abatre.

Quand on est sur de vaincre a-t-on peur de
combatre?

La victoire a touûjours couronné vos combats;

Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas

Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?

Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes;

Soumettez la Castille; & que tous vos voisins

Subissent l'ascendant de vos nobles destins:

Heureux, si je pouvois dans l'ardeur de vous
plaître,

Sceller de tout mon sang la gloire de mon pere!

A L P H O N S E.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi:

Vous parlez en Soldat; je dois agir en Roi.

Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire!

Un jeune audacieux dont le cœur ne respire

Que les sanglants combats, les injustes projets,

Prêts à compter pour rien le sang de ses Sujets.

Je plains le Portugal des maux que lui prépare

De ce cœur effrené l'ambition barbare.

Est-ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois?

N'auroit-il donc rangé les Peuples sous nos loix,

Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie

Osât impunément se jouer de leur vie?

Ah! jugez mieux du trône; & connoissez, mon
Fils,

A quel titre sacré nous y sommes assis:

Du

Du sang de nos Sujets, sages dépositaires,
 Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs
 peres;

Au péril de nos jours il faut les rendre heureux;
 Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux;
 Ne connoître d'honneur que dans leur avan-
 tage:

Et quand dans ses excès notre aveugle courage
 Pour une gloire injuste expose leurs destins,
 Nous nous montrons leurs Roi, moins que leurs
 assassins.

Songez-y: quand ma mort tous les jours plus
 prochaine,

Aura mis en vos mains la grandeur Souveraine,
 Rapellez ces devoirs & les accomplissez.

Aujourd'hui mon Sujet, Dom Pedre, obéissez;
 Et sans plus me laisser de votre résistance,
 Dégagez ma parole en épousant Constance.
 En un mot je le veux.

D O M P E D R E.

Seigneur, ce que je suis,
 Ne me permet aussi qu'un mot, ... je ne le puis.

S C E N E III.

ALPHONSE, DOM PEDRE, LA REINE,
 I N É S.

A L P H O N S E.

MAdame, qui l'eut cru! je rougis de le dire,
 Le rebelle résiste à ce que je désire;
 Et malgré mes bontez vient de me laisser voir,

Cet

Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
 Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
 Il me couvre de honte, & vous & votre fille;
 Et je ne comprends pas par quel enchantement
 J'en puis suspendre encor le juste châtimement
 N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?

Si de sa résistance il a quelque complice....

L A R E I N E.

Sa complice, Seigneur; vous la voyez.

A L P H O N S E.

Inés!

I N E' S.

Moi?

L A R E I N E.

Le Prince séduit par ses foibles attraits,
 Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
 S'aplaudit de lui faire un si grand sacrifice.
 Il immole ma fille à cet indigne amour.
 J'en ai prévu l'obstacle; & depuis plus d'un jour,
 Les regards de l'ingrat toujours fixez sur elle,
 M'en avoient anoncé la funeste nouvelle.
 Tantôt à la perfide, exposant mes douleurs,
 J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
 Et son trouble perçant à travers son silence,
 Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
 A peine je sortois; tous deux ils se sont vûs,
 Ils se sont en secret long-tems entretenus;
 Et tous deux confirmant mes premieres allarmes,
 Ne se sont séparés que baignez de leurs larmes.
 Regardez même encor ce coupable embarras...

C

INES

C'est en vain qu'on m'accuse; & vous ne croi-
res pas...

D O M P E D R E.

Ne desavouez point Inés que je vous aime.
Seigneur, loind'en rougir, j'en fais gloire moi-
même:

Mais, laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inés n'est point coupable, & jamais....

A L P H O N S E.

Taisez-vous.

A la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, & je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D O M P E D R E.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hazarder?
Vous exposez ses jours....

A L P H O N S E.

Sortez de ma présence,
Ingrat; je mets encor un terme à ma vengeance;
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D O M P E D R E.

Ah! pour Inés tant de rigueur m'accable;
Je fors;... *à part*, mais je crains bien de reve-
nir coupable.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

C'En est donc fait; l'ingrat se soustrait à ma loi.
Que vais-je devenir! serai-je pere ou Roi!
Comment sortir du trouble où son orgueil
me livre!

Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

SCÈNE V.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs desespérez;
Mais je vous tiens captive, & vous m'en ré-
pondrez.

Quand le Roi laisseroit désarmer sa colere,
Vous ne fléchirez point une jalouse mere;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura point vû rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le Prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit... vous pâlissez, perfide à ce danger.
Tremblez: plus de vos cœurs je vois l'intelli-
gence,
Plus votre frayeur même en hâte le vengeance

SCENE VI.

LA REINE, INE'S, CONSTANCE,

LA REINE.

AH ma fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer?

Madame, tout ici conspire à m'allarmer.

J'ai vû sortir le Prince enflamé de colere;

Et la même fureur éclatte au front du Pere.

De quels malheurs...

LA REINE.

Le Prince ose vous refuser,

Voila, voila l'objet qui vous fait mépriser.

Gardes conduisez-la. Ma fille est outragée:

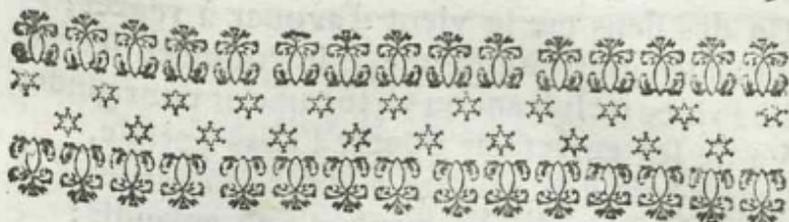
Mais dussai-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins,

Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE.

A L P H O N S E.

OUI; qu'elle vienne, avant que mon cœur
s'abandonne

Aux conseils violens que le courroux lui donne,
Il faut de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours
Voyons Inés; suivons ce que le ciel m'inspire;
Dans le fonds de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attens, qu'on la fasse venir;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir,

L A R E I N E.

Eh! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour
elle:

Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et plus superbe encor par l'himen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis, pour garder sa conquête.

Un des siens me le vient d'avouer à regret !
 Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
 Le Prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,
 Va de ses entretiens goûter l'apas perfide.
 Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
 La laisserez-vous donc encor s'en applaudir ;
 Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
 Celles que séduiroit son audace impunie ?
 De la sévérité si vous craignez l'excès,
 De la douceur aussi quel seroit le succès ?
 Voulez-vous tous les jours qu'une fiere sujette,
 Des enfans de ses Rois médite la défaite ;
 Que profitant d'un âge ouvert aux vains désirs,
 Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
 Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
 Et dans ses Souverains se choisisse un esclave ?
 Délivrez vos enfans de ce funeste écueil ;
 De ces fieres beautez épouvantez l'orgueil ;
 Et qu'Inès condamnée aprenne à ces rebelles
 A respecter des cœurs trop élevez pour elles.

A L P H O N S E.

Je voulois la punir ; & mon premier transport
 Avec vos sentimens n'étoit que trop d'accord :
 Mais je ne suis pas Roi pour céder sans prudence
 Aux premiers mouvemens d'une aveugle ven-
 geance.

Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
 Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver,



S C E N E II.

A L P H O N S E.

O Ciel, tu vois l'horreur du sort qui me menace!
 Je crains toujours qu'un Fils, consommant
 son audace,
 Ne me réduise enfin à la nécessité
 De punir malgré moi sa coupable fierté.
 N'oppose point en moi le Monarque & le Pere;
 Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
 Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux;
 Fai qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux:
 Qu'il perde son amour, en perdant l'espérance.
 Protège, juste Ciel, daigne aider ma prudence.

S C E N E III.

A L P H O N S E, I N E' S.

A L P H O N S E.

Venez, venez, Inés. Peut-être attendez-vous
 Un rigoureux Arrêt dicté par le courroux.
 Vous jetez la discorde au sein de ma Famille;
 Contre le Portugal vous armez la Castille,
 Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
 M'allarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
 Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
 Que d'un Fils indiscret vous aprouviez la flame;
 Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
 Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
 Je ne punirai point des malheurs, que peut-être,

Malgré votre vertu vos charmes ont fait naître :
 Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer,
 Sans rien aprofondir, il faut tout réparer.

I N É S.

Je l'ai bien cru, Seigneur, d'un Monarque équitable,

Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable ;
 Que lui-même plaignant l'état où je me vois,
 Ne m'accableroit point. . . .

A L P H O N S E.

Inés, écoutez moi.

De vos nobles Ayeux je garde la mémoire :
 Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire :
 Votre sang illustré par cent fameux exploits,
 Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos Rois.
 Sur tout à votre Ayeul, guide de mon enfance,
 Je sçai ce que mon cœur doit de reconnoissance,
 C'est ce sage héros qui m'a prît à régner ;
 Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
 Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
 Pour mériter les noms que l'Univers me donne.
 D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
 Plus vous voyez combien je craindrois d'être
 ingrat.

Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
 Que dès mes jeunes ans je dûs à sa vieillesse,
 Et vous même jugez par d'illustres effets
 Si je sçais au service éгалer les bienfaits.
 Rodrigue est de mong sang, il vous aime, Ma
 dame :

Il m'a souvent pressé de couronner sa flame.

Je

Je vous donne à ce Prince, & par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
Mes Peuples par le rang où ce choix vous ap-
pelle

Connoîtront de quel prix m'est un ami fidelle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les Rois, est presque leur égal.

I N E' S.

Des services des miens vantez moins l'import-
tance.

L'honneur de vous les rendre en fut la récom-
pense :

S'ils ont versé leur sang, il étoit votre bien ;
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si trop généreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, Seigneur, payer leur devoir
même,

Je vous demanderois pour unique faveur
De me laisser toujours maitresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
Eh ! que me serviroient les honneurs éclatans
D'un himen que jamais l'amour...

A L P H O N S E.

Je vous entens,
Superbe ; ce discours confirme mes allarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi ! c'est donc pour mon Fils que vous vous
réservez !

Et c'est contre son Roi, vous, qui le soulevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne

Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
 Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur.
 Mon Fils doit avec vous partager la grandeur ;
 Et le rebelle en proie à l'amour qui l'entraîne,
 Ne brule d'être Roi que pour vous faire Reine.
 Que sçai-je même encor si plus impatient,
 Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
 Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
 Et bravé les dangers d'un secret himenée !

I N È S.

O Ciel ! que pensez-vous ?

A L P H O N S E.

Si jamais vous l'osiez,
 Si d'un nœud criminel je vous sçavois liez,
 Téméraire, tremblez ; n'espérez point de grace ;
 L'opprobre & le supplice expiroient votre au-
 dace.

C'est votre même Ayeul dont je vante la foi,
 Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi,
 Et jusques sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
 Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
 Il s'embloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
 Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous.
 Inès, si vous osiez justifier ses craintes !
 C'est lui que j'en atteste insensible à vos plaintes,
 Et prompt à prévenir des exemples pareils,
 Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.



SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

LA REINE.

AH! Seigneur, prévenez la dernière disgrâce;
 Le coupable Dom Pedre est déjà dans la place,
 La fureur dans les yeux, les armes à la main,
 Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
 De tous côtés s'éleve une clameur rebelle;
 Chaque moment grossit la troupe criminelle;
 Tous jurent de le suivre; & leurs cris aujourd'hui

Ne reconnoissent plus de Souverain que lui.
 De ce Palais sans doute ils vont forcer la Garde.

ALPHONSE.

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hazarde!
 Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!
 C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir.

A la Reine.

Vous, retenez Inés.

SCÈNE V.

LA REINE, INE'S.

INE'S.

Voilà donc votre ouvrage.

Perfide!

INE'S.

Epargnez-vous la menace & l'outrage.

Ma-

Madame, puis-je craindre un impuissant cour-
roux,

Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous ?
Helas ! d'Alphonse seul le sort vous inquiète.

Si dom Pedre périt, vous êtes satisfaite.

L'un & l'autre péril accable mes esprits ;

Et je crains pour Alphonse autant que pour son
Fils.

Quelque succès qu'il ait ; qu'il triomphe, ou qu'il
meure,

Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure ;

Et c'est la même peine à ce cœur abatu

D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

L A R E I N E.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime.

Cruelle ; quand c'est vous qui le forcez au crime ?

Quand vous voyez l'effet d'un amour aplaudi,

Que du moins par l'espérance vous avez enhardi ?

Mais que fais-je ! Pourquoi perdre ici les paroles ?

La haine n'entre point dans ces détails frivoles ;

Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,

On vous aime, il suffit ; je ne vous hais pas moins.

De Dom Pedre & de vous mes malheurs sont

le crime,

Puissez-vous l'un & l'autre en être la victime !

Quel bruit entens-je, ô Ciel ! c'est l'Infant que
je voi :

O desespoir ! sçachons ce que devient le Roi.

S C E N E VI.

D O M P E D R E , I N E ' S .

D O M P E D R E *l'Épée à la main.*

ENfin, à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inés, dérober votre vie,
Venez. . .

I N E ' S .

Qu'avez-vous fait, Prince; & faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?
Quoi! Dom Pedre, l'objet d'une flame si belle,
N'est plus qu'un Fils ingrat & qu'un Sujet rebelle!
Voila donc tout le fruit d'un funeste lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
Mais qu'apperçois-je! ô Ciel! quel sang teint
cette épée!
J'en frémis; dans quel sein l'auriez-vous donc
trempée!

D O M P E D R E .

Par ces doutes affreux vous me glacez d'hor-
reur.

Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du Palais dès que j'ai vû mon pere,
A nos premiers efforts opposer sa colere,
J'ai fui de sa présence, & quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et sur quelques Soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi

D

I N E S .

I N E' S.

Non, ne l'espérez pas.
Prince, je crains le crime & non point le trépas.
Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.

Allez à votre pere, & courez le défendre.
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux;
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux,
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

D O M P E D R E.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sureté.
Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace;
Et je reviens alors lui demander ma grace.
J'écoute jusques là l'inflexible courroux;
Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour vous.

I N E' S.

Ah! par tout ce qu'Inés eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, & j'y suis votre ôtage.

D O M P E D R E.

Quoi! barbare, osez-vous refuser mon secours?
SCE-

SCÈNE VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE, INE'S.

CONSTANCE.

AH! Dom Pedre fuyez; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; & sa seule présence

A des séditieux désarmé l'insolence.

Ils n'ont pû soutenir sur son front irrité

La fureur confondue avec la majesté.

Tout est paisible. Il vient; & sa colere aigrie

S'il vous voit....

DOM PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,

Généreuse Princesse? & par quelle bonté

Prendre un soin que Dom Pedre a si peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure;

Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.

Ne perdez point de tems; hâtez vous & fuyez;

Je vous pardonne tout, pourvû que vous viviez.

Ne vous exposez point à la rigueur fatale...

Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale.

O Ciel! le Roit paroît.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE, DOM PEDRE,

INE'S, LA REINE.

ALPHONSE *sans voir Dom Pedre.*

Oui, trop coupable Fils,

De ta rebellion tu recevras le prix.
 Rien ne peut te sauver... mais je vois le perfide.
 Eh bien ! ton bras est-il tout prêt au parricide ?
 Traître, rend ton épée, ou m'en perce le sein.
 Choisi.

DOM PEDRE.

Ce mot Seigneur, l'arrache de ma main.
 En vous la remettant ma perte est infaillible ;
 Je ne connois que trop votre cœur inflexible ;
 Mais je ne puis malgré je péril que je cours
 Balancer un moment mon devoir & mes jours.
 Disposez-en, Seigneur : mais que votre ven-
 geance

Sçache au moins discerner le crime & l'innocence
 C'est pour sauver Inés que je m'étois armé ;
 J'en ai crû sans égard mon amour allarmé ;
 Et je la dérobois au fort qui la menace,
 Si la vertu se fût prêtée à mon audace.
 Je n'ai pû la fléchir ; & bravant mon effroi,
 Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
 Reconnoissez du moins ce courage héroïque.
 Délivrez-la, (*Montrant la Reine*) Seigneur,
 d'une main tyrannique
 Qui pourroit...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins.
 Tu la servirois mieux en la défendant moins.
 Crains pour elle & pour toi...

DOM PEDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
 Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon
 supplice.

Son-

Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
 Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
 Vainement vous croyez la revolte calmée;
 Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée;
 Le peuple malgré vous peut briser ma prison.
 Je ne connoïtrois plus ni devoir ni raison!
 Par des torrens de sangs'il falloit les répandre,
 J'irois venger Inés, n'ayant pû la défendre;
 Dans mes transports cruels renverser tout l'Etat;
 Punir sur mille cœurs cet énorme attentat,
 Et du carnage alors ma fureur vengeresse
 N'excepte que vos jours & ceux de la Princesse.

A L P H O N S E

Gardes, délivrez-moi de cet emportement;
 Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
 Fils ingrat & rebelle, où réduis-tu ton pere?
 Faudra-t-il immoler une tête si chere!

A la Reine.

Rentrez avec Inés.

A Constance.

Ne suivez point mes pas.
 Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

Fin du troisième Acte.





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE *d'un Garde.*

QU'on m'amène mon Fils. Que mon ame
est émuë!

Quel sera le succès d'une si triste vuë!

Si toujours inflexible il brave encor mes loix,

Je vais donc voir mon Fils pour la dernière fois.

N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance;

N'ai-je avec tant soin élevé son enfance;

Et formé sur mes pas au mépris du repos,

Ne l'ai-je vû si-tôt égaler les héros,

Que pour avoir à perdre une tête plus chere!

N'étoit-il donc, ô Ciel, qu'un don de ta colere!

Seul, tu me consolais, mon Fils; & sans chagrin,

Je sentois de mes jours le rapide déclin.

Dans un digne héritier je me voyois renaître;

Je croyois à mon Peuple élever un bon Maître;

Et de ton règne heureux, présageant tout l'hon-

neur,

D'avance je goûtois ta gloire & leur bonheur!

Que devient désormais cette douce espérance!

Tu

Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance.
 Ton Pere & tes Sujets vont te perdre à la fois;
 Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.
 Ta mort! Et cet Arrêt sortiroit de ma bouche!
 La nature frémit d'un devoir si farouche.
 Je dois te condamner: mais mon cœur com-
 battu

Ressent l'horreur du crime en suivant la vertu.
 Je ne sçais quelle voix crie au fonds de mon ame,
 Te justifie encor par l'excès de ta flame:
 Me dit pour excuser tes attentats cruels,
 Que les plus furieux sont les moins criminels.
 J'ai du moins reconnu que malgré ton yvresse,
 Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendresse:
 J'ai vû qu'au désespoir de me défobéir,
 Tu mourois de douleur, sans pouvoir me hair.
 Mais de quoi m'entretiens je? & que prétens-
 je faire?

Au mépris de mon rang ne veux-je être que
 pere?

Ah! ce nom doit céder au nom sacré des Rois.
 Quittons le diadème, ou vengeons-en les droits.
 En pleurant le coupable, ordonnons le suplice;
 Effrayons mes Sujets de toute ma justice;
 Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
 En voyant que mon Fils n'en n'est pas excepté.



S C E N E I I.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LE Conseil est mandé Prince, je vais l'entendre.
 Vous jugez de l'Arrêt que vous devez attendre ;

Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
 C'est vous-même, mon Fils, qui l'avez prononcé.

Vous pouvez cependant mériter votre grace.
 L'obéissance encor peut réparer l'audace.

Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous ;
 Et je sens que l'amour y suspend le courroux,
 Achevez de le vaincre. Un repentir sincère
 Peut me rendre mon Fils, & va vous rendre
 un Pere.

C'est moi qui vous en prie ; & dans mon tendre
 effroi,

Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que
 pour moi.

J'oublierai tout enfin : dégagez ma promesse.

Il faut aujourd'hui même épouser la Princesse ;
 Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
 Jen mourrai de douleur ; mais vous êtes perdu.

D O M P E D R E.

Connoissez votre Fils, Seigneur : malgré son
 crime,

Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
 Les plus affreux périls ne sçauroient m'ébranler.

Vous

Vous rougiriez pour moi s'ils me faisoient
trembler.

Je ne crains point la mort; & ce que n'a pû faire
L'amour & le respect que je porte à mon pere,
Les supplices tous prêts ne peuvent m'y forcer.
Voila mes sentimens; vous pouvez prononcer.

A L P H O N S E.

Eh! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine!
Laisse-moi plutôt voir un Fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
R'affermi ma justice encore trop timide;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi, te punir au moins sans désespoir.

D O M P E D R E.

J'ai mérité la mort.

A L P H O N S E.

Je t'offre encor la vie.

D O M P E D R E.

Que faut-il?

A L P H O N S E.

Obéir.

D O M P E D R E.

Elle m'est donc ravie.

Je ne puis à ce prix jouir de vos bontez.

A L P H O N S E *aux Gardes.*

Faites entrer les Grands; & vous, Prince, sor-
tez.

S C E N E III.

ALPHONSE, RODRIGUE, HENRIQUE,
& les autres GRANDS du Conseil.

A L P H O N S E.

Q U E chacun prenne place. * Helas ! à mes
 allarmes

Je vois que tous les yeux donnent déjà des lar-
 mes.

D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis ;
 Vous semblez tous avoir à condamner un Fils.
 Triomphons vous & moi d'une vaine tristesse.
 Que la seule Justice ici soit la maitresse.

Ceux que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
 N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
 Vous sçavez que l'Infant par un refus rebelle,
 Des Traitez les plus saints rompt la foi solem-
 nelle,

Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
 A forcé ce Palais les armes à la main ;

Que content d'éviter l'horreur du Parricide,
 Il me laissoit en proye à ce Peuple perfide.

Qui promettoit ma tête & mon trône à l'Ingrat,
 Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.

Vous avez à venger la Grandeur souveraine ;
 Vous avez vû le crime ; ordonnez-en la peine.

Vous , Rodrigue parlez.

R O D R I G U E.

Le devrois-je, Seigneur ?

Je

* *Après qu'on s'est placé.*

Je vous ai pour Inés fait connoître mon cœur.
 Peut-être sans l'amour dont elle est prévenue,
 De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenuë;
 L'Infant seul, de ma flame, est l'obstacle fatal;
 Et vous me commandez de juger mon rival!

Consultez seulement votre propre clémence.
 Ce que vous ressentez, vous dit ce que je pense.
 Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.

Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
 Pardonnez mes transports; mais c'est mettre en
 balance

Le grandeur de l'Empire avec sa décadence;
 C'est douter si du joug il faut nous dérober,
 Et si votre grand nom doit s'accroître ou tom-
 ber.

Eh! quel autre apres vous en soutiendrait la
 gloire?

Qui, sous nos Etendarts, fixeroit la victoire?
 Vous ne l'avez point vû: mais vos regards sur-
 pris

Auroient à tous les coups reconnu votre Fils;
 Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
 Dans les moindres exploits, trouvé de quoi
 l'absoudre.

Il ose, dites-vous, violer les Traitez,
 Mais les Traitez des Rois sont-ils des cruantez?

Faut il aux intérêts, aux vœux de la Castille
 Immoler sans pitié votre propre famille?
 N'avez vous pas, Seigneur, par vos impres-
 semens

Avec assez déclat dégagé vos sermens?

Croyez

Croyez que Ferdinand rougiroit, si Constance
 Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
 Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
 Et lui promet par tout des sceptres & des cœurs.
 Il force le Palais: je conviens de son crime:
 Mais vous même jugez du dessein qui l'anime.
 Il n'en veut point au trône; il respecte vos jours;
 Au seul danger d'Inès il donne son secours,
 Amant désespéré plutôt que Fils rebelle,
 Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle!
 Daignez lui rendre Inès; vous retrouvez un Fils,
 Touché de vos bontez, & d'autant plus soumis.
 Je dirai plus encor: s'il le faut, qu'il l'épouse.
 Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
 Mais dussai-je en mourir, sauvez votre soutien;
 Sa vie est tout, Seigneur, & la mienne n'est rien.

A L P H O N S E.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
 Même, en vous abusant, est bien digne d'estime.
 Votre cœur à sa gloire immole son repos;
 Et vous prononcez moins en Juge qu'en Heros.
 Mais écoutons Henrique.

H E N R I Q U E.

Helas! que puis-je dire?
 Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
 Oui, Seigneur; & vos yeux, s'ils voyoient mes
 douleurs,
 Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs
 pleurs.
 Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
 Par le fer Africain elle m'étoit ravie,

Si ce généreux Prince, ardent à mon secours,
 Au coup prêt à tomber n'eut déroché mes jours.
 C'est donc pour le juger que son bras me délivre !
 A mon libérateur, Ciel, pourrois je survivre !
 Plus qu'à son pere même il m'est cher aujourd'hui ;

Il tient de vous la vie, & je la tiens de lui.
 Je sc'ai pourtant, Seigneur, que la reconnoissance

Du devoir d'un Sujet jamais ne nous dispense.
 Ce sacré Tribunal ne m'offre que mon Roi ;
 Et je ne vois ici que ce que je vous doi.
 C'est ma sincérité. Vous l'allez donc connoître.
 Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.

Dom Pedre par son crime a mérité la mort ;
 Et les Loix, malgré nous, décident de son sort.
 La Majeste suprême une fois méprisée,
 Sans le sang criminel ne peut être apaisée ;
 Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
 Sont ceux de votre rang, & ne sont point à vous.

Quoique d'un tel Arrêt la rigueur vous confonde,
 Vous en êtes comptable à tous les Rois du monde.
 Je n'ose dire plus....

A L P H O N S E.

Acheve,

E

HEN-

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien ; Tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéis

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
 Vous ne régnerez plus qu'au gré de son caprice.
 Le peuple qui croira qu'il s'est fait redouter,
 Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
 Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
 Va livrer tout l'Etat aux discordes civiles.
 Vous verriez tous les cœurs apuier ses projets ;
 Vous n'auriez qu'un vain trône ; il auroit les
 Sujets.

Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête,
 Il a sauvé mes jours, & je proscriis sa tête !
 Mais je dois à mon Roi de sincères avis.
 Ma mort acquitera ce que je dois au Fils.

ALPHONSE.

De la foi d'un Sujet, ô prodige héroïque !

Alphonse en ce moment pourra-t-il moins
 qu'Henrique !

Je vois ce qu'il t'en coute ; & tu m'apprens trop
 bien,

Qu'où la Justice parle on doit n'écouter rien.
 Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
 L'emporte dans mon cœur sur la nature même.

Aux autres Conseillers.

Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
 M'anoncent mon devoir en plaignant mes mal-
 heurs.

Je

Je condamne mon Fils ; il va perdre la vie.
 C'est à vous , chers Sujets , que je le sacrifie ;
 Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
 Si je n'étois que pere , il seroit pardonné.
 Consolés-vous. Songez que ma prompte ven-
 geance
 Délivre vos Enfans d'un injuste puissance ;
 Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;
 Et qu'un Sujet rebelle est tiran , s'il est Roi.
 L'Arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
 Et vous de son destin , Mandoce , allez l'in-
 truire.

SCENE IV.

ALPHONSE.

MAis quel sera le mien ? malheureux , qu'ai-
 je fait :

Devoir impitoyable , êtes vous satisfait ?
 Je la puis donc gouter cette gloire inhumaine ,
 Qu'à connuë avant moi la fermeté Romaine !
 Sévère Manlius , inflexible Brutus ,
 N'ai-je pas égalé vos feroces vertus ?
 Je prononce un Arrêt que mon cœur désavouë.
 Eh bien ! que l'Univers avec horreur te louë ,
 Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort
 Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.



S C E N E V.

ALPHONSE, CONSTANCE, LA REINE.
C O N S T A N C E.

SEigneur, le croyons-nous ce jugement barbare?

Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se sépare.
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
Vous avez condamné votre Fils!...

A L P H O N S E.

Je l'ai du.

C O N S T A N C E.

Pouvez-vous l'avouer? Ciel! & puis-je l'entendre?

L A R E I N E.

Quel suplices cruels pour un Pere si tendre!
Et faut-il que l'Infant par sa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
De...

A L P H O N S E.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame? quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai du pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon l'ils n'a plus de
mere.

Je vais le pleurer seul.

SCÈNE VI.

CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

AH! si je vous suis chère,

Madame, profitez de cet heureux moment;
 Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
 Sauvez un malheureux du coup qui le menace;
 Allez; parlez; pressez; vous obtiendrez la grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès;
 Et fiez-vous à moi de vos vrais intérêts.

SCÈNE VII.

CONSTANCE.

Garde, cherchez Inés; qu'un moment on l'a
 meine.

Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Le Garde sort.

Il le faut; pour sauver de si précieux jours,
 De ma propre rivale implorons le secours:
 Heureuse qu'il vécut, fût ce pour elle-même,
 Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

*

E 3

SCE-

S C E N E V I I I .

C O N S T A N C E , I N E ' S .

C O N S T A N C E .

DOm Pedre est condamné, Madame,
I N E ' S .

O desespoir !

C O N S T A N C E .

Vous sçavez mon amour ; & vous avez pû voir
Que malgré ses refus , malgré ma jalousie ,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie .
La Reine va tâcher de fléchir un époux ;
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux ;
Mais quel foible secours contre un Roi si sévère !
Si pour le mieux servir , votre amour vous éclaire ,
Vous sçavez quels amis peuvent s'unir pour lui ,
Par quelle voye il faut s'en assurer l'apui ;
Je suis prête à tenter , pour obtenir qu'il vive ,
Tout ce que vous feriez , si vous n'étiez captive ;
Vos conseils sont des loix que vous m'allez dicter ,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter .

I N E ' S .

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous ré-
pondre .

Mes frayeurs , vos bontés , tout sert à me con-
fondre .

Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat ;
D'un outrage apparent vous avez vû l'éclat ;
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale ;
Cependant...

CON-

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale !
Le Prince nous est cher ; songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver,

I N E' S.

Ce discours généreux raffermir ma constance,
Il me reste Madame, encor une espérance.
Vous seule auprès du Roi, m'ouvrant un libre
accès,

Pouvez de mes desseins préparer le succès.
La Reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au Roi ; qu'il consente à m'en-
tendre.

J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le Prince ; & peut-être pour vous.

C O N S T A N C E.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brule pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes ;
Puisse aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres
armes !

Qu'il redonne le Prince à nos vœux empressez ;
Il n'importe pour qui ; qu'il vive ; c'est assez !

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu? vous êtes outragée,
Ma fille, & vous semblez craindre d'être
vengée!

Quels sont donc vos desseins? & pour quels in-
térêts

Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encor Inés?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mandier par vos pleurs une injure nouvelle;
Vous exposer à voir deux amans odieux
De vos maux & des miens triompher à nos yeux?

CONSTANCE.

Ah; sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heu-
reuse.

C'est pour ne point rougir des affronts qu'on
m'a faits,

Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls
bien-faits,

Quand

Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
 Ses Peuples bénissoient les dons de la Castille ;
 Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres
 souhaits ;

Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
 Quelle paix, juste Ciel ! quelle paix sanguinaire !
 Je leur aportoïis donc la celeste colere !
 Je venois diviser les cœurs les plus unis,
 Et par la main du Pere assassiner le Fils !
 Quoi leurs pleurs désormais accuseroient Con-
 stance

De la mort d'un Héros leur unique espérance !
 Helas ! ce seul penser redouble mes terreurs.
 Puisse l'heureuse Inés prévenir ces horreurs !
 Je n'ose me flater du succès qu'elle espère ;
 Mais, Madame, à ce prix qu'elle me seroit chere !

L A R E I N E.

Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont
 donnez,
 Je les hais d'autant plus que vous leur pardon-
 nez.
 Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes ;
 Vous avoir méprisée est le plus grand des cri-
 mes.

Et comment d'un autre œil verrois - je l'inhu-
 main :

Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?
 Dom Pedre a pû lui seul vous faire cet outrage.
 C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
 Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez
 pas ;

Et

Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE

Vous voulez donc le mien?

LAREINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui: tout ingrat qu'il est, Madame, je l'adore.
Cachez moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon
cœur.

LAREINE.

Il en est plus coupable. O fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée!
Je ne sçai ce qu'Inés peut attendre du Roi;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse;
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inés ose tenter,
Son orgueil n'auroit pas long-tems à se flater.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus & se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux.

LAREINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme con-
tr'eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes allarmes!

SCÈNE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE.

Princesse, je n'ai pû résister à vos larmes.
Je vais entendre Inés; on la conduit ici:
Mais elle espère en vain... laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez en l'écoutant qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

SCÈNE III.

ALPHONSE, INE'S, UN GARDE.

INE'S.

C'est, je n'en doute point, pour la dernière fois

Que j'adresse à mon Prince une timide voix.

Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce

Garde

Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,

Aille dès ce moment....

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

Au Garde.

Faites ce qu'elle veut.

INES

S C E N E I V.

ALPHONSE, I N E' S.

I N E' S.

Vous l'avez condamné, Seigneur, malgré
vous-même,

Ce Fils que vous aimez, ce Héros qui vous
aime;

Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.

Vous ne l'écoutez point. L'inflexible Justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice.

Vous voulez, aux dépens des destins les plus
chers,

D'une vertu si ferme étonner l'Univers.

Soyez juste: des Rois c'est le devoir suprême:

Mais le crime apparent n'est pas le crime même.

Un ingrat, un rebelle est digne du trépas;

A ces titres, Seigneur, votre Fils ne l'est pas.

Si malgré les traitez il refuse Constance,

Ce n'est point un effet de désobéissance.

En forçant ce Palais, les armes à la main,

Il n'a point attenté contre son Souverain.

Il vous pouvoit d'un mot prouver son inno-
cence;

Mais il croit me devoir ce généreux silence;

Et,

Et, pour lui dédaignant un facile secours,
 Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
 C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
 Que sur la vérité votre bouche prononce!
 Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre cour-

roux
 Le devoir les a faits: le Prince est mon époux.
 A L P H O N S E.

Mon Fils est votre époux! Ciel, que viens je
 d'entendre!

Et sur quelle espérance osez-vous me l'appren-

dre?
 Quand vous voyez pour lui l'excès de ma ri-

gueur,
 Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux
 mon cœur?

I N E' S.

Ah! Seigneur, mon aveu ne cherche point de
 grace

D'un plus heureux succès j'ai flaté mon audace;

Et je ne prétens rien, en vous éclaircissant,
 Que livrer la coupable, & sauver l'innocent.

Seule, j'ai violé cette loi redoutable
 Que vous m'avez tantôt jurée inviolable;

J'ai mérité la mort: mais, Seigneur, cette loi
 N'engageoit point le Prince, & ne lioit que
 moi.

Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
 Par le péril pressant dont il falloit défendre

Un Fils que vos yeux même ont vû prêt à perir,
 Que le don de ma foi pouvoit seul secourir.

A mes propres regards, j'en suis moins criminelle;

Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut trop-tôt tomber votre courroux,

Trop flatée à ce prix de sauver mon époux.

En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie;

Pour le sauver encor Inés se sacrifie:

Je me livre sans craindre, aux plus sévères loix;

Heureuse, d'avoir pû vous le sauver deux fois!

A L P H O N S E.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre;

Même de vos vertus je sçaurai me défendre;

Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,

Et je satisferai mes sermens & les loix.

S C E N E V.

ALPHONSE, INE'S; *Et ses deux ENFANS*
amenez par une Gouvernante.

I N E' S.

EH bien, Seigneur, suivez vos barbares maximes;

On vous amaine encor de nouvelles victimes.
Immolez sans remords, & pour nous punir
mieux,

Ces gages d'un himen si coupable à vos yeux.

Ils ignorent le sang dont le Ciel les fit naître:

Par l'Arrêt de leur mort faites-les reconnoître:

Con-

Consummez votre ouvrage; & que les mêmes
coups

Rejoignent les enfans & la femme & l'époux.

A L P H O N S E.

Que vois-je! & quels discours! que d'horreurs
j'envisage!

I N E' S.

Seigneur, du desespoir, pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solem-
nels.

Embrassez, mes Enfans, ces genoux Paternels.
D'un œil compatissant, regardez l'un & l'autre;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le
vôtre.

Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grace d'un Heros, leur pere & votre Fils?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon
crime.

Epuisez sur moi seule un sévère courroux;
Mais cachez quelque tems mon sort à mon
époux;

Il mourroit de douleur; & je me flate encore,
De mériter de vous ce secret que j'implore.

A L P H O N S E *au Garde.*

Allez chercher mon Fils. Qu'il sache qu'au-
jourd'hui

Son Pere lui fait grace, & qu'Inés est à lui.

I N E' S.

Juste Ciel! quel bonheur succède à ma misere!
Mon Juge en un instant est devenu mon Pere!

Qui l'eut jamais pensé, qu'à vos genoux, Sei-
gneur,

Je mourrois de ma joye, & non de ma douleur!

A L P H O N S E.

Ma fille, levez-vous. Ces Enfans que j'embrasse
Me font déjà goûter les fruits de votre grace:
Ils me font trop sentir que le sang a des droits,
Plus forts que les sermens, plus puissans que
les loix.

Jouissez désormais de toute ma tendresse.

Aimez toujours ce Fils que mon amour vous
laisse.

I N E' S.

Quel trouble, que deviens-je! & qu'est-ce que
je sens!

Des plus vives douleurs quels accès menaçans!
Mon sang s'est tout à coup enflamé dans mes
veines!

Eloignez mes Enfans; ils irritent mes peines.

Je succombe, j'ai peine à retenir mes cris.

Helas! Seigneur, voila ce qu'a craint votre Fils.

A L P H O N S E.

Ah! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je! & de tant d'atten-
tats...



SCÈNE VI.

ALPHONSE, INÉS, DOM PEDRE.

DOM PEDRE *sans voir Inés.*

SEigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi...

DOM PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploye

Et ma reconnoissance & l'excès de ma joye.

Vous me rendez Inés.

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!

Je te la rends envain, nous la perdons tous deux.

Tu la vois expirante.

DOM PEDRE *tombant entre les bras de Dom Fernand.*

Ah! tout mon sang se glace.

INÉS *à Dom Pedre.*

J'éprouve en même-tems mon suplice & ma grace;

Cher Prince; je ne puis me plaindre de mon sort,

Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort,

Je me vois votre épouse avec l'aveu d'un pere;

Et que ma mort lui coute une douleur sincere.

DOM PEDRE.

Votre mort! que deviens-je, à ces tristes accens!

Quel

Quel affreux desespoir a ranimé mes sens!
 Inés, ma chere Inés, pour jamais m'est ravie!
 Ce fer * m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

A L P H O N S E.

Ah! mon Fils, arrêtez.

D O M P E D R E.

Pourquoi me secourir?

Soyez encor mon Pere en me laissant mourir.

Se jettant aux pieds d'Inés.

Que j'expire à vos pieds; & qu'unis l'un à l'autre,
 Mon ame se confonde encore avec la vôtre!

I N E' S.

Non, cher Prince, vivez. Plus fort que vos
 malheurs,

D'un pere qui vous plaint, soulagez les douleurs,

Souffrez encor, souffrez, qu'une épouse expirante

Vous demande le prix des vertus de l'Infante,

Par ses soins généreux, songez que vous vivez.

Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés!

Plus heureuse que moi... consolez votre pere,

Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.

Aimés nos chers Enfans; qu'ils soyent dignes,

je meurs.

Qu'on m'emporte.

A L P H O N S E.

Comment survivre à nos malheurs!

Il veut se frapper.

F I N.

AGNÈS
DE CHAILLOT,
COMÉDIE,
CRITIQUE D'INÈS, par M. DOMINIQUE.

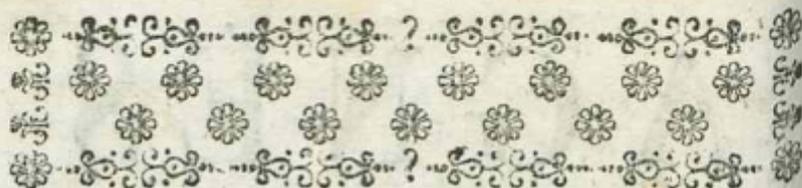


Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.



A C T E U R S.

TRIVELIN, Ancien Bailly de Chaillot, surnommé le Justicier.

LA BAILLIVE, sa femme.

PIERROT, Fils de Trivelin.

AGNE'S, Servante du Bailly, & mariée secrètement à Pierrot.

CROUTON, Ambassadeur de Gonnesse.

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, Bedeau & parent du Bailly.

LE MAGISTER,

LE MARGUILLIER d'honneur.

LE CARILLONNEUR,

Quatre PAYSANS.

Quatre ENFANS.

LA NOURRICE des Enfans.

UN ARCHER.

PAYSANS & PAYSANES.

} Personnages
muets.

La Scène est à Chaillot, dans la Maison de Trivelin.





A G N È S
DE CHAILLOT,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
QUATRE PAISANS.



LE BAILLY.

MOn Fils ne me suit point; sans
peine je l'excuse,
Il vient de remporter le prix
de l'arquebuse:
Il est encor tout plein de cet
excès d'honneur,

Mais de Gonnese, enfin, voici l'Ambassadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots faut il tant de mistere?
Moi qui fus de Gonnese, autrefois Boulangere,

Je dois bien le connoître il se nomme Crouton,
 Mon Fils depuis un an en a fait son Mitron :
 Mais, Monsieur le Bailly, toujourns avec emphase,
 Vous nous faites valoir jusqu'à la moindre phrase

LE BAILLY.

Aprenez qu'un Bailly doit parler gravement,
 Mais de l'Ambassadeur, oyons le compliment.

SCENE II.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNÈS,
*Suite du Bailly, CROUTON, Ambassadeur
 de Gonneffe, & sa suite.*

CROUTON.

JE sommes députez des Bourgeois de Gonneffe,
 Qui vous marquent, par Nous, Bailly, leur
 allegresse,

Ils sont tretous joyeux, que Monsieur votre fils
 De l'Arquebuse enfin ait remporté le prix.

Goutez, Bailly, goutez, non pas deux fois,
 mais quatre,

La gloire que ce fils sur vous a sçu rabattre :
 Ah quel plaisir pour vous, de faire tant de bruit,
 Et d'être par un fils rengendré, reproduit !

Que vous êtes heureux ! chez vous rien ne dé-
 cline,

Vous vendez votre son mieux que votre farine ;
 Vous mettez tout en branle, & vos vœux sont
 contens,

J'en partageons la joye avec vos Habitans ;
 Notre

Notre Maître sur tout, de si bon cœur s'y livre,
Que depuis avant-hier il n'a cessé d'être yvre.

L E B A I L L Y.

Votre Maître, Crouton, m'est uni doublement,
Sa mere est mon épouse, on ne sçait pas comment;

Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire;
Et le même Contrat qui m'unit à sa mere,
Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa Sœur.

L A B A I L L I V E.

Sans que vous le disiez on sçait cela par cœur.

L E B A I L L Y.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître,

Adieu... de mes desseins instruisez votre Maître,
Dites lui, que Pierrot épousera sa Sœur.

L'Ambassadeur se retire avec toute sa suite.

S C E N E III.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S.

L A B A I L L I V E.

Vous renvoyez bien-tôt ce pauvre Ambassadeur,

Vous deviez bien du moins le prier de la nocé;
Ou pour s'en retourner lui prêter votre rosse.

Mais, sur un autre fait, discourons entre nous:

Votre fils, que déjà ma fille aime en époux,

Ne la regarde pas, elle est inconsolable,

L R B A I L L Y.

Que m'apprenez-vous là? ce seroit bien le diable,

Pour Constance, Pierrot seroit indifférent?

Il le faut excuser, les honneurs qu'on lui rend

Lui montent à la tête, il en est dans l'yvresse,

Car souvent les honneurs enyvrent la jeunesse.

L A B A I L L I V E.

Il faut à son devoir ranger cet étourdi,

Il a du cœur, il est entreprenant, hardi,

Ne manque pas d'esprit, sa figure est gentille,

Il excelle au Billard, & sçait bien le Quadrille;

Dans tout notre Village, il n'a point son égal;

Mais convenez aussi qu'il est un peu brutal.

L E B A I L L Y.

Allez, ne craignez rien, je sçaurai le réduire,

Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire,

Je vais trouver Constance, & dans le même tems,

A mon coquin de fils parler des grosses dents.

L A B A I L L I V E A A G N E S *qui travaille
en tapisserie.*

L A B A I L L I V E.

A G N E S pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.

Eh bien que dites-vous de tout ce tripotage?

A G N E S *d'un air simple.*

Moi, Madame?

L A

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter,
Souvent dans votre Chambre, il va vous visiter.
Etes-vous sa maitresse, ou bien sa confidente?

AGNE' S.

Helas, je suis, Madame, une pauvre innocente,
Qui ne sçait pas encore à quoi sert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

AGNE' S *soupirant.*

Quoi, moi? je ne sçais pas ce que vous voulez
dire.

LA BAILLIVE.

Vous soupirez je crois?

AGNE' S.

Non, c'est que je respire.

LA BAILLIVE.

Vous appelez cela respirer? jour de Dieu,
Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,
C'est comme s'il oïoit me l'ôter à moi même,
Ma fille est mon bijou, je la chéris, je l'aime,
Est-il rien de si beau que cette fille-là?
Est-il rien de si beau que cette fille-là?
Si-tôt qu'elle paroît, chacun dit... la voila.

Qu'elle vienne à sous-rire, ou tourner la pru-
nelle,

On entend soupirer tout le monde au tour d'elle;

Et cependant je vois qu'on la méprise ici,

Mort de ma vie, il faut éclaircir tout ceci,
Chargez-vous de ce soin, entendez-vous, ma
mie?

Sçachez par qui ma fille est aujourd'hui trahie,

Apprenez moi sur qui doivent tomber mes coups
 Découvrez sa rivale, ou je m'en prens à vous,
Elle s'en va.

S C E N E V.

A G N E' S *seule.*

AH ciel! qu'ai-je entendu? quelle affreuse
 tempête,
 Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma
 tête!
 Heureuse en ce péril qui me glace d'effroi,
 Si je n'avois encor à craindre que pour moi!

S C E N E VI.

P I E R R O T, A G N E' S.

VENEZ mon Cher Pierrot.
 A G N E' S.

P I E R R O T.

Je vous vois toute émuë
 Qu'avez-vous belle Agnès?

A G N E' S.

Votre Agnès est perduë,
 On vous fait épouser Constance dès ce jour.

P I E R R O T.

Et que deviendra donc chere Agnès notre
 amour?

A G N E S

A G N E' S.

O trop funeste amour ! avant que de m'y rendre,
 Vous sçavez quels efforts je fis pour m'en défendre.

Un jour dans ma cuisine entré secrettement,
 Vous vintes me conter votre amoureux tourment :

Je vous priai cent fois de me laisser tranquile,
 Vous n'écoutâtes point ma priere inutile,

Et me ferrant les mains, embrassant mes genoux,
 Vous fîtes éclater les transports les plus doux.

Mais piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
 Vous prîtes aussi tôt le couteau de cuisine ;

Je craignis pour vos jours, j'arrêtai votre main,
 Et je vous empêchai de vous percer le sein.

Vous jettâtes le trouble, & l'effroi dans mon
 ame,

Dès ce même moment je devins votre femme,
 Mais hélas, tout conspire aujourd'hui contre
 nous !

On veut, mon cher Pierrot, briser des nœuds
 si doux.

Votre marâtre enfin que la rage transporte,
 Me soupçonne déjà...

P I E R R O T.

Que le diable l'emporte,
 Mais n'apprehendez rien, je sçaurai vous vanger,
 Si quelqu'un dans ces lieux ose vous outrager :

Calmez-vous belle Agnés, banissez vos allarmes,
 Vos yeux ne sont point faits pour répandre des
 larmes,

Ils

Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.
 Vous fîtes tout pour moi, je fera tout pour vous.

A G N È S.

Point de révolte au moins; mon fils, qu'il vous
 souviennne,

Que lorsque je reçus votre main, vous la mienne,
 Avant que nous coucher, vous me promîtes
 bien,

Que jamais contre un pere...

P I E R R O T.

Ah! je ne promis rien,

Que diable dans la tête, allez-vous donc vous
 mettre?

Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je pro-
 mettre?

Sçavois-je que mon pere, à soixante & quinze
 ans,

Reprendroit une femme avec de grands Enfans?

Et que de cette femme on m'offriroit la fille,

Pour ne faire par là qu'une seule famille?

Mais pour ne rien risquer dans des périls si grands

Fuyez, fuyez, Agnès, avec nos chers enfans,

Ces gages précieux de notre amour parfaite.

A G N È S.

Non, non, je ne dois point songer à la retraite;

Nous découvririons tout, laissez-moi dans ces
 lieux;

Mais ne nous voyons plus.

P I E R R O T.

Chere Agnès, je le veux,

Il faut vous obéir, mon pere va m'entendre,

Ca-

Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre,

Pour quelque tems encor dissimulons nos feux;
Et faisons sur nos cœurs cet effort généreux;

Mais du moins baise-moi, la chose m'est permise,

C'est une liberté que l'himen autorise.

A G N È S.

Que me demandez-vous ?

P I E R R O T.

Rien qu'un petit baiser,

Cette faveur, Agnès, ne peut se refuser,

C'est tout ce qu'à présent mon amour se propose ;

Je me garderai bien d'exiger autre chose.

A G N È S.

He bien soit ... mais j'ai peine à sortir de ce lieu,

Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

Elle s'en va.

S C E N E VII.

P I E R R O T *seul.*

J'Attens ici mon pere, il croira me confondre,
Mais à bon chat, bon rat, je sçaurai lui répondre :

Il vient. Constance ici devoit suivre ses pas,

Mais elle fera mieux de n'y paroître pas ;

La belle vainement chercheroit à me plaire,

Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.

SCE-

S C E N E V I I I.

L E B A I L L Y , P I E R R O T .

L E B A I L L Y .

J E vous cherchois, mon fils, & je vous trouve
ici.

P I E R R O T *d'un air fier.*

A la bonne heure.

L E B A I L L Y .

Enfin, mon cher fils, Dieu merci
Vous avez comme il faut imité mon adresse,
Aux jeux où l'on m'a vû briller dans ma jeunesse;
Il s'agit de sçavoir, si dans d'autres exploits,
Où l'on sçait-que j'étois un Compere autrefois,
Vous pourrez dignement égaler votre pere:
Je veux vous marier à Constance, & j'espère.
Vous secouez la tête, expliquez-vous.

P I E R R O T .

Sans que je dise rien, ne m'entendez-vous pas?
Helas!

L E B A I L L Y .

Ah! j'entens, votre cœur ne ressent rien pour
elle?

Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle?
Est-ce au fils d'un Bailly de regarder aux traits?
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts;
Constance, en l'épousant, va vous mettre à vo-
tre aise,

Enfin que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise,
Vous serez son époux, j'ai résolu cela,
J'ai

J'ai donné ma parole.

P I E R R O T.

He bien, retirez la.

Quoi ! le fils d'un Bailly n'aura pas l'avantage,
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village ?
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ar-
deur,

Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur ?

L E B A I L L Y.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme,
Et si de le payer il faut que l'on me somme...

P I E R R O T.

Faut-il à vos genoux me jeter ? m'y voila.

L E B A I L L Y.

Tarare... il s'agit bien maintenant de cela ;
Il s'agit de payer, ou tenir ma promesse,
Je ne veux pas sur moi, m'attirer tout Gon-
nesse.

P I E R R O T.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la
main :

Le Bailly d'un Village en est le Souverain :
Des Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'al-
larmes ?

Dites un mot, je suis prêt à prendre les armes.

Le plus affreux danger ne peut m'intimider,

Dans un péril pressant, il faut tout hazarder,

Rien ne me fait trembler, j'ai du cœur, de l'a-
dresse,

J'ose dès à présent défier tout Gonnese.

Envain ses Habitans s'armeroient contre vous,

B

C'est

C'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLY.

A cet emportement je ferai la réponse,
Que fit en pareil cas à son fils Dom Alphonse.
Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi ;
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

PIERROT.

A quoi bon me citer ce beau vers de Corneille,
Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille ?

LE BAILLY.

Je crois que ce coquin se mocque encor de moi !
Oh ! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je
fasse.

LE BAILLY.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse,
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot, ... je ne le puis.

SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLY, PIERROT,
AGNÈS.

LA BAILLIVE.

MON mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire,

Ne vous étonnez plus qu'à vos désirs contraire,
Pour

Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris,
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.

En montrant Agnès.

L E B A I L L Y.

Ma servante!

A G N È S.

Ah! bon Dieu, moi! l'innocence même!

P I E R R O T.

Ne désavouez point, Agnès, que je vous aime:
A quoi bon ces détours? il n'en faut plus cher-

cher,
Mon amour est trop grand pour le pouvoir ca-

cher.

L E B A I L L Y *d' Agnès.*

Cela seroit-il vrai petite mi'auree,
Qui faites devant nous la sotté & la sucrée?

P I E R R O T.

Ah! faites sur moi seul tomber votre courroux,
Agnès n'est point coupable, & jamais...

L E B A I L L Y.

Taisez vous.

Ma femme, entre vos mains je remets la coquine,
Allez la renfermer, à clef dans la cuisine.

P I E R R O T.

Ah! quel ordre barbare! Agnès, ma chere Agnès,
Quoi! je ne verrois plus de si charmans attraits!
Je ne souffrirai point qu'elle me soit ravie,
Et je souffrirois moins si l'on m'ôtoit la vie.

L E B A I L L Y.

Vous ne la verrez plus.

P I E R R O T.

Ah! mon Pere, arrêtez,
En quelles mains, hélas! la laissez-vous?

L E B A I L L Y.

Sortez,

P I E R R O T.

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au
diable,

Je fors; mais je crains bien de revenir coupable.

L E B A I L L Y *d sa femme.*

Avertissez nos gens de l'observer de près,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.

S C E N E X.

L E B A I L L Y, A G N È S.

L E B A I L L Y.

O H ça, ma chere Agnès, parlons sans nous
contraindre,

Quelque sujet que j'aie aujourd'hui de me plain-
dre,

Je vous aime, & je veux vous prendre par dou-
ceur.

Mon fils nourrit pour vous une coupable ardeur,
Tâchez de l'en guérir. Vous sçavez que Conf-
tance,

Doit faire, avec Pierrot, une étroite alliance,
Avec un bon garçon, je veux vous marier.
Fut votre ayeul étoit mon pere nourricier;
Le bon homme avec soin éleva ma jeunesse, Et

Et m'apprit dans son tems mille tours de souplesse :

Il étoit l'Ecrivain du Procureur Fiscal,

Et dans tous les Procès son faux témoin banal :

Aussi bien que son Maître, il sçavoit la Pratique,

De la chicanne enfin, il m'apprit la rubrique :

Et comment, sans aller voler sur le chemin,

On pouvoit s'emparer du bien de son voisin.

Mais il m'apprit encor ce vieillard respectable ;

Qu'un pere pour son fils doit être inexorable ;

Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,

Sur tout, quand il épouse une fille sans bien ;

Et que l'on ne peut trop punir une servante,

Quand elle est assez vaine, assez impertinente,

Pour oser s'amuser au fils de la maison,

De votre sage Ayeul, telle fut la leçon ;

Chere Agnés, & pour prix de ma reconnoissance,

Vos Services auront bien-tôt leur récompense.

Arlequin, le Bedeau, peut vous donner un rang,

Vous sçavez qu'il vous aime, & qu'il est de mon

sang ;

A l'épouser demain, chere Agnés, soyez prête,

Je m'oblige à vous faire un trousseau fort hon-

nête.

A G N É S.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi,

Quand je ne l'aime point ?

L E B A I L L Y.

Agnés, écoutez-moi.

Avec ce mien parent, si l'himen vous engage,

Moi-meme je ferai les fraix du mariage.

B 3

Choi-

Choisissez, d'un quartier de Vignes ou de Pré
Foi de Bailly d'honneur, je vous le donnerai.
Votre Ayeul m'est si cher, j'honore tant sa cen-
dre,

Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez at-
tendre :

Pour faire voir à tous que le dernier Vassal,
Qui forme les Baillys est presque leur égal.

A G N È S.

Le Bedeau, je l'avouë, est homme de mérite,
Mais de cette faveur de bon cœur je vous quitte,
C'est répondre fort mal à mes intentions,
Que de payer ainsi vos obligations.

En faveur d'un Ayeul votre reconnoissance.

Eclatte vainement, & je vous en dispense;

Car si c'est à ce prix que vous vous aquittez,
Je me passerai bien de toutes vos bontez.

L E B A I L L Y.

Qu'entens-je! à ce discours; je ne puis rien
comprendre,

A la main de mon fils, oseriez-vous prétendre?

Ah! si je le sçavois, je vous ferois bien voir,

Que ce n'est point envain qu'on brave mon
pouvoir.

Mais quoi, vous rougissez, & vous baissez la
vuë....

Agnès, c'est pour le coup que vous seriez per-
duë;

Et je me servirois de mon autorité,

Pour vous mettre bientôt en lieu de sureté.

SCE-

SCENE XI.

LA BAILLIVE, LE BAILLY, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

AH! vraiment mon mari, voici bien du ta-
page,

Votre fils animé de fureur & de rage,

Malgré votre défense a forcé la maison;

Nos gens qu'il a chargez de cent coups de bâ-
ton,

N'ont pû lui résister, il a sçu les abattre,

Et pour ravoir Agnés, il fait le Diable à quatre.

LE BAILLY.

Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!

Mais tout coup vaille; allons... me perdre...
ou le punir.

SCENE XII.

LA BAILLIVE, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

Vous vous faites aimer d'une étrange maniere,

Et voila bien du train pour une cuisiniere!

Le beau charivari que vous causez chez nous!

Vous avez tant d'attraits, que pour l'amour de
vous.

Votre galant ici fait naître le désordre,

Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

A G N È S.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma douleur,

Et lorsque de Pierrot je prévois le malheur,
Bien loin d'être insensible au chagrin qui m'accable,

Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

L A B A I L L I V E.

Vous avez animé ce petit libertin,
Agnès, votre malheur n'en est que plus certain,
Puisque vous révoltez le fils contre le pere,
Redoutez les effets de ma juste colere.

A G N È S.

Madame, puis-je craindre un impuissant courroux,

Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous?

Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange?

L A B A I L L I V E.

Je crève de dépit, & la main me démange...
Mais son Galant paroît; qui le conduit ici?
Quoiqu'il en soit, sçachons ce que fait le Bailly.

S C E N E X I I I.

PIERROT *l'épée à la main*, A G N È S.

P I E R R O T.

GRaces au ciel, escorté d'une troupe mutine,
Je puis vous dérober au sort qu'on vous destine.

De

De ces funestes lieux, ma chere, éloignons-nous.
Venez Agnés, venez, & suivez votre époux.

A G N E' S.

Qu'avez-vous fait, cruel, quel horrible tapage!
Ah! que je me repens de notre mariage.

Voila donc tout le fruit d'un funeste lien?

Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.

Contre nous vous avez ranimé votre pere,

Nous ferons les objets de sa juste colere;

Qu'allons-nous devenir, hélas! ce sont vos rats

Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

P I E R R O T.

Mocquons-nous de cela, prenons tous deux la
suite,

Nous pourrons de mon pere, éviter la poursuite,

Hâtez-vous; suivez-moi.

A G N E' S.

Non, ne l'espérez pas.

Pierrot, je crains le crime, & non pas le trépas.

Cette indigne action irrite ma colere,

Allez, dès ce moment appaiser votre pere,

Demandez-lui pardon, ce crime est odieux,

Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.

Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,

A vous perdre innocent, qu'à vous sauver cou-

pable,

P I E R R O T.

Les plaisans sentimens! vous avez l'air naif,

Ainsi je vous plairois beaucoup plus mort, que

vif:

Je vous suis obligé de votre courtoisie.

Mais

Mais mon pere paroît, vous le voyez, ma mie,
Si nous étions fortis, il arrivoit trop tard.

S C E N E X I V.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNÉS,
PIERROT.

LE BAILLY *sans voir Pierrot.*

Où pourrai-je trouver mon fripon, mon perdard !

Si je l'attrape, il va payer pour tous les autres ;
Ah ! ah ! le beau garçon, vous faites donc des vôtres ?

Coquin, rends ton épée, ou m'en perce le sein ;
Viens, avance, . . .

PIERROT *jettant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main,
Il me feroit beau voir vous pousser une botte.
Je voulois enlever mon Agnés ; mais la sorte
N'a pas voulu me suivre, ainsi vous voyez bien,
Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien,
C'est sur moi seul que doit tomber votre colere,
Agnés n'est point coupable, & je le réitere. . .

LE BAILLY.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins,
Tu la servirois mieux, en la défendant moins ;
Je fais ce que jen crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse,
Ne perdez point de tems, hâtez donc mon supplice ;
Si

Si non, vous me verrez encor plus furieux,
 Dès demain assommer, briser tout en ces lieux,
 Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
 J'irois venger Agnés, n'ayant pû la défendre;
 Et je n'excepterois dans un tel desespoir,
 Que vous seul & Constance; adieu, jusqu'au
 revoir.

S C E N E X V.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNÈS,
Suite.

LE BAILLY.

Voyez-vous ce coquin, comme encor il me
 brave?

Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave:
 Prévenons la fureur d'un tel emportement.

A la Baillive.

Et vous, gardez-toûjours Agnés soigneusement.

S C E N E X V I.

LE BAILLY *seul.*

Quelques réflexions sont ici nécessaires,
 Pour balancer les droits des Baillys & des
 Peres.

Eh bien, Bailly, tu dois punir un criminel!

Quoi, Pere, pourras tu te montrer si cruel?

Bailly, point de quartier; exerce la Justice;

Pere,

Pere, ne permets pas que ton cher fils périsse.
Non, je le punirai, c'est l'Arrêt du Bailly...

Oh! non pas, s'il vous plait, vous en aurez
menti.

Punissons... pardonnons... foyons dur... foyons
tendre.

Helas! dans cet état, quel conseil dois-je pren-
dre!

Faites entrer les Grands; le Marguillier d'hon-
neur,

Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
Avec le Magister; dans une telle affaire,
L'avis de ces Messieurs me sera nécessaire.

S C E N E X V I I

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau*, LE
MARGUILLIER, LE CARILLON-
NEUR, LE BAILLY.

Après qu'ils se sont assis.

L E B A I L L Y.

JE vois à ce soupir, à ces pleurs, ce sanglot,
Que vous êtes instruits des frasques de Pierrot,
Que les enfans gâtez causent de maux aux Peres!
Vous êtes mes Parens, mes Amis, mes Com-
peres;

De grace honorez moi, de vos sages avis,
Il s'agit de punir ou d'absoudre mon fils

Chaque jour à mes yeux son insolence augmente,
Et non content d'avoir débauché ma Servante,

Il a presque assommé mon Clerc, mon Jardinier.
 A qui donc désormais pourrai-je me fier ?
 Un fils pour qui j'ai fait éclater ma tendresse,
 Ose pousser si loin sa fureur vengeresse !
 J'en dois faire un exemple, il m'a désobéi,
 Je le ferai partir pour le Micissipi ;
 Et me laissant guider par ma juste colere,
 Je mettrai ma Servante à la Salpetriere,
 Vous, Arlequin, parlez.

A R L E Q U I N.

On ne sçauroit nier
 Que toujours le Bedeau doit marcher le premier ;
 Mais j'attendois, Bailly, pour rompre le silence,
 Que votre autorité m'en donnât la licence,
 Je vais donc vous parler sans feinte & sans détour.
 Vous sçavez, pour Agnés, jusqu'où va mon amour,
 Et puisqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche,
 Je comptois sûrement la tenir dans ma manche,
 Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec !
 Votre fils m'a passé la plume par le bec,
 Et quoiqu'il soit l'auteur de mon sort déplorable,
 Je ne puis le haïr, car je suis un bon diable.
 Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maison ;
 S'il vous avoit donné quelques coups de bâton,
 Il auroit plus de tort ; excusez la jeunesse,
 Il ne venoit ici, qu'enlever sa maitresse :

G

Et

Et quoique l'action vous semble un attentat,
 Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat.
 Rendez-lui son Agnès, s'il le faut, qu'il l'épouse;
 Ce mot fort à regret d'une bouche jalouse,
 Mais, puisque vous voulez enfin le châtier,
 Le meilleur châtement est de le marier.
 Il en enragera, dans quatre jours peut-être,
 Sa femme rabattra ses airs de petit maître.
 Pour ranger la jeunesse, il n'est que ce moyen,
 Mon avis est fort bon, le vôtre ne vaut rien.
 Nous avons de l'esprit, & rien ne s'y dérobe,
 Nous ne sommes pas fots, nous autres gens de
 robe.

LE BAILLY.

Magister, c'est à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avouer, j'estime votre fils,
 Son amitié pour moi ne s'est point rallentie,
 Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
 Un jour, que j'étois ivre, il m'en souvient tou-
 jours,

Ce généreux garçon me prêta son secours.
 Accablé de sommeil, étendu dans la place,
 Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrâce;
 Une charrette alloit me passer sur le corps,
 Quand pour me relever il fit plusieurs efforts,
 Me chargea sur son dos, fier de son entreprise,
 Comme Enée autrefois porta son pere Anchise.
 Pourtant, quoique sensible aux bontez de ce fils,
 Si j'osois m'expliquer...

LE BAILLY.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne punissez une telle insolence,
Jamais vous ne serez chez vous en assurance:
Puisqu'è vous êtes Juge, il faut le condamner,
Et vous ferez fort bien de le moriginer.
Son sort me fait pitié, j'en pleure, j'en soupire;
Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit souffrir.

C'est un petit mutin; quoiqu'il m'ait bien servi,
Je conclus avec vous, pour le Micissipi.

LE BAILLY *aux autres Conseillers.*

Vous ne me dites rien, vous gardez le silence,
Messieurs, ah! je sçais trop ce qu'il faut que j'en pense:

Qui ne dit mot consent. Je condamne mon fils,
Je ne demande point là-dessus vos avis,
La chose est inutile, & n'en vaut pas la peine,
Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.

SCENE XVIII.

LE BAILLY *seul.*

MON fils va donc partir pour le Micissipi;
Mais que deviendras-tu quand il sera parti?
Bailly trop malheureux, te voila sans lignée!
Tu n'en peux espérer d'un second himenée!
Ta race va finir, quel malheur pour l'Etat!

Dois-je immoler un fils aux clauses d'un Contrat?

Chacun avec raison dira que je radotte,
Et l'on m'enrollera bien-tôt dans la calotte.

S C E N E X I X.

UN PAYSAN, LE BAILLY.

LE BAILLY *au Paysan.*

Que me veut-on?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler
Elle a quelques secrets, dit-elle, à réveler.

LE BAILLY.

Qu'elle entre.

S C E N E X X.

AGNE'S, LE BAILLY, UN ARCHER.

LE BAILLY.

Approchez-vous, venez la belle fille,
Qui mettez-le désordre en toute ma famille.

AGNE'S.

Votre courroux est juste, & loin de vous blâmer,

Je sçais que contre moi tout doit vous animer;
Je ne résiste point au coup qui me menace,

Mais

Mais daignez m'accorder une dernière grace.
 A mes vœux empressez ne la refusez pas :
 Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas,
 Qu'il fasse exactement ce que j'ai sçu lui dire :
 C'est-la seule faveur à laquelle j'aspire,
 Dans l'état où je suis j'ose la demander.

L E B A I L L Y.

Faites ce qu'elle veut.

AGNE'S *d'Archer.*

Revenez sans tarder.

Enfin je vais parler, rien ne doit me contraindre,

De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre ;

Bailly, que la pitié ne vous retienne plus,
 Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus.

Armés contre mes jours votre pouvoir suprême,
 Pour votre aimable fils, ma tendresse est extrême ;

Et loin de redouter votre juste courroux,
 Je vous dirai bien plus, Pierrot est mon époux,

L E B A I L L Y.

Votre époux ! Ciel, qu'entens-je ! ah ! friponne,
 ah ! coquine !

Avez-vous oublié votre basse origine ?
 Mais pourquoi m'avouer si tard un tel secret ?

Dès le commencement, vous deviez l'avoir fait,
 Vous dire de mon fils épouse, & non maitresse ;

Mais vous avez voulu faire durer la Pièce,
 Pour étaler ici tous ces beaux sentimens,

Que j'ai lus & relus cent fois dans le Romans.

Mon fils en pâtira. . . .

A G N E' S.

Suivez-donc vos maximes,
On vous amène encor de nouvelles victimes.
Voici du fruit nouveau qui vous est présenté;
Voyons, si d'un Bailly toute la dureté,
Pourra. . . .

L E B A I L L Y.

Dans ce moment, ma fureur redoublée. . .
Mais que vois-je?

S C E N E X X I.

Quatre ENFANS amenez par une Nourrice,

A G N E' S, L E B A I L L Y,
U N A R C H E R.

A G N E' S.

Venez, famille désolée.

Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre or-
phelins;

Venez faire parler vos soupirs enfantins.

Approchez-vous, mes fils, voilà votre grand
père,

Embrassez ses genoux, appeaisez sa colere.

LES ENFANS *à genoux devant le Bailly.*

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

L E B A I L L Y.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces Marmots-là?
Ai-je dans ma maison des chambres inconnues?
Oh!

Oh! pour le coup il faut qu'ils soyent tombez
des nuës,
Ont-ils pû parvenir à l'âge où les voila,
Sans qu'aucun du logis ait rien sçu de cela?

A G N E S.

N'y voyez point mes traits, n'y voyez que les
vôtres,

Ils ignorent leur pere, ainsi que beaucoup d'au-
tres :

Ces gages précieux que j'ose vous offrir,
Loin de vous irriter devoient vous attendrir.

L E B A I L L Y.

Pour prouver un himen, petite impertinente,
Vous montrez des Enfans? la preuve en est plai-
sante!

A G N E S *lui montrant son Contrat de
mariage.*

Vous me faites rougir, & c'est trop m'insulter,
En voyant ce Contrat en pourrez-vous douter?

L E B A I L L Y *après l'avoir examiné.*

Ah! je ne dis plus rien, & cet acte authentique
Imposera du moins silence à la critique.

En regardant les Enfans.

Qu'ils sont jolis! gentils! j'en suis tout réjoui,
Ils ressemblent au pere, on diroit que c'est lui.

Il les embrasse.

A toute ma tendresse, enfin, je m'abandonne,
à l'Archer.

Faites venir mon fils, allez, je lui pardonne;

d Agnès.

C'en est fait, je me rends, & Pierrot est à vous,

Aimez plus que jamais, Agnés, ce cher époux,
Ma femme grondera, fera bien la mauvaise,
Mais je m'en mocque.

A G N E' S.

Helas! que vous me comblez d'aïse!
Mais d'où vient tout à coup la douleur que je
sens?

Le cœur me bat, je tremble. Eloignez mes En-
fans.

L E B A I L L Y.

Quels transports imprévus! quelle mouche vous
pique?

Chere Agnés, qu'avez-vous?

A G N E' S *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

L E B A I L L Y.

Ah! je me doute bien d'où peut venir cela,
Ma carogne de femme a joué ce trait-là;
Quel tems a-t-elle pris pour un coup de sa
forte?

Ma foi si j'en sçai rien, que le diable m'em-
porte;

Et de m'en informer je prends peu de souci,
Non plus que de chercher remède à tout ceci.



SCÈNE DERNIERE.

PIERROT *sans voir Agnès*, LE BAILLY,
AGNÈS *évanouie*, ARLEQUIN,
LA NOURRICE.

PIERROT.

Souffrez qu'à vos genoux, mon pere, je dé-
ploys,
Tout ce qu'en ce moment, mon cœur ressent
de joye,
Vous me rendez Agnès.

LE BAILLY.

Ah! mon pauvre garçon,
Je vous la rends ici d'une étrange façon;
Et nous avons compté tous les deux sans notre
hôte;
Votre Agnès va mourir... mais ce n'est pas ma
faute.

PIERROT.

Ah! voila de ces coups, où l'on ne s'attend pas,
Quoi! falloit-il la mort pour sortir d'embaras?
Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie,
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.
Il veut se frapper.

LE BAILLY *lui retenant la main.*
Ah! mon fils, arrêtez...

PIERROT.

Pourquoi me secourir?

Lais-

Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir....

L E B A I L L Y.

Quel discours tenez-vous? eh quoi! quelle chimere?

Laissez mourir un fils, se montre-t-on son pere?

Je veux que vous viviez.

P I E R R O T.

Et si je ne meurs pas,
Que deviendra Constance avec tous ses appas?
Faudra-t il l'épouser, s'en retournera-t-elle?
Vous m'irez là-dessus chercher encor querelle.

A G N È S.

Adieu mon cher époux, c'en est fait, je me meurs,

Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

P I E R R O T.

Chere Agnès vous mourez: ô rigueur inhumaine!

A R L E Q U I N.

Tirons tous nos mouchoirs, voici la belle Scene.

P I E R R O T *aux genoux d'Agnes.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,

Puisque ma chere Agnès va descendre au tombeau.

Helas! si l'art eut pû rendre Agnès à la vie,

Que de gens en auroient ici l'ame ravie;

Le Spectateur n'eut pas été si consterné,

Et sur la bonné bouche, on s'en fut retourné.

Il le faut avouer, c'étoit un coup de maître ;
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut
être :

Telle que l'on croit morte, ou près du monu-
ment,

Revient souvent de loin, à la voix d'un Amant.

Revivez, chere Agnés, c'est moi qui vous en
prie, ...

Tenez, voila de l'eau de la Reine d'Hongrie.

A G N E S.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au tré-
pas !

P I E R R O T.

He bien, qu'avois-je dit ? Ne la voila-t-il pas ?

Ah ! que je suis content ! puisqu'Agnes n'est pas
morte,

Chantons, cabriollons, & de la bonne sorte.

*Les Paysans & Paysannes viennent témoigner
leur joye, & forment un Divertissement.*

F I N.





AVERTISSEMENT.

ON trouve chez le Sr. CHEVALIER dans le Skidenstræde, une ample collection de Comédies choisies, à juste prix.

LE
PREJUGE
A LA MODE,
COMEDIE

En Vers & en cinq Actes par M. NIVELLE DE LA CHAUSSEE.



Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.

ACTEURS.

CONSTANCE.

D'URVAL, Epoux de Constance.

SOPHIE, Niece d'Argant.

DAMON, Ami de d'Urval, Amant de
Sophie.

ARGANT, Pere de Constance.

CLITANDRE, }
DAMIS, } Marquis.

FLORINE, Suivante de Constance.

HENRY, Valet de Chambre de d'Urval.

La Scene est au Château de d'Urval.





LE
PREJUGÉ
A LA MODE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.



DAMON,

H! Constance, est-ce à vous à
prendre ma defense:

Et celle de l'hymen, vous...

CONSTANCE.

Ce doute m'offense;
Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez

4 *Le Préjugé à la Mode,*

De penser autrement.

D A M O N.

(à part.) Madame, pardonnez...
Epouse vertueuse autant qu'infortunée!

C O N S T A N C E.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hy-
menée,

Damon soyez en sûr; croyez qu'il m'est bien
doux

De servir un ami si cher à mon Epoux.

D A M O N.

C'est l'étroite amitié dont votre Epoux m'honore
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

C O N S T A N C E.

Quoi, votre liaison...

D A M O N.

M'expose à son courroux,
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

C O N S T A N C E.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez: d'où vient cette extrême in-
justice?

Elle ne vous hait point.

D A M O N.

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes:
On se trompe en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement,
Dont son sexe est toujours l'innocente victime:
Tel

Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.
 Je ne sçai quel exemple, où plutôt quelle erreur
 Autorise encor plus son injuste terreur.
 Vous ferai-je un aveu peut être inexcusable;
 Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend respon-
 sable.

Enfin elle me croit complice d'un Epoux. ...

C O N S T A N C E.

Monsieur, elle se trompe, & nous offense tous.

D A M O N.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en
 proie.

C O N S T A N C E.

Damon, il n'en est rien.

D A M O N.

Vous voulez qu'on vous croye.

C O N S T A N C E.

Brisons-là, je vous prie: avant notre départ,
 Sophie à mes conseils aura peut-être égard;
 Fiez-vous en à moi.

D A M O N.

C'est en vous que j'espère:

Vous sçavez que son sort dépend de votre Pere

C O N S T A N C E.

J'attends Argant; je vais hâter votre bonheur.

D A M O N.

Je suis confus....

C O N S T A N C E.

Allez: je me fais un honneur,
 De la faire changer d'idée & de langage;
 Sur-tout que mon Epoux ignore cet outrage.

DAMON (*à part en sortant.*)

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux!

Que d'Urval devoit bien y borner tous ses vœux!

S C E N E I I.

CONSTANCE (*seule.*)

Faut-il que mon Epoux ne fasse aucun usage

Des conseils d'un ami si fidèle & si sage;

Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel

D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?

Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse!

Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse,

L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir;

D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr:

Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine,

Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

S C E N E I I I.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici;

Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT (*d'un ton fâché.*)

Me voici,

CONSTANCE,

Vous paroissez ému?

ARGANT.

Je suis même en colère.
Je

Je fors de chez Sophie ; elle tient de sa Mere,
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir :
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous sçavez?...

ARGANT.

Ma fille un peu de complaisance :
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

D'Urval est à peu près ce je fus jadis :
Ce tems n'est pas si loin que je ne m'en souviene.
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, & me voila rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé.
Et véritablement une union si belle,
Si ma Femme eut voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems se passa, mais beaucoup ; presque
un an,
Sans que rien de ma part troublât notre Roman ;
Mais auprès d'une femme on a beau se contrain-
dre :

Bon naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or comme enfin l'amour se change en amitié ;
C'est justement de quoi se fâcha ma Moitié :
Elle ne sçavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa fem-
me ;
Elle crut perdre au change, elle dissimula.

Peut-être près d'un mois après cet effort-là,
 Il survint entre nous un terrible grabuge.
 Madame se plaignit, & mon Pere en fut juge;
 Le bonhomme autrefois fut dans le même cas:
 Mon Fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
 Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de
 vie,

Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
 Je répondrois de même, & j'irois en avant.

C O N S T A N C E.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

A R G A N T.

La contradiction me ravit & m'enchanté...
 Eh bien, Madame, soit: vous êtes très contente...
 Oui, .. très-heureuse... très...

C O N S T A N C E.

Monseigneur, en doutez-vous?

A R G A N T.

Et vous dites par tout du bien de votre Epoux...

C O N S T A N C E.

Puis-je faire autrement?

A R G A N T.

Et que le mariage,
 N'est pas toujours un triste & cruel esclavage...

C O N S T A N C E.

Je l'imagine.

A R G A N T.

Et que... J'enrage de bon cœur...
 Mais de grace achevez de me tirer d'erreur:
 Ma Nièce est votre amie, & je lui sers de pere.
 CON-

C O N S T A N C E.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

A R G A N T.

Oui: mais on a pris soin de lui gâter l'esprit;
Damon & votre Epoux en font dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop
crédule,

Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, & ces airs de mépris,
Qu'elle a pour l'hymenée, où les a-t elle pris?
A son âge on n'a point des chimères pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui loin de l'effrayer, irrite ses desirs;
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs:
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma Nièce en prend une autre idee,
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui,
Que vous lui débitez contre votre Mari.

C O N S T A N C E. (*d'part.*)

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.

Haut.

Apprenez-donc, Monsieur, la façon dont je pense
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hymenée,
Je ne méritois pas d'être si fortunée;
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si

Si j'avois à pleurer le cœur de mon Epoux,
 Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
 E je me garderois d'augmenter mon supplice.
 Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
 Un cœur, que la douceur auroit pu ramener.
 Si quelque occasion peut mieux faire connoître
 Et sentir de quel prix une épouse peut être,
 Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
 C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sçait
 souffrir.

Voila mes sentimens; tirez la conséquence.

A R G A N T.

On n'agit pas toujourns aussi bien que l'on pense:
 Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
 Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
 Concourez avec moi pour marier ma Nièce;
 Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse;
 Et que bien-tôt Damon....

C O N S T A N C E.

C'est justement de quoi
 J'avois à vous parler.

A R G A N T.

Il me convient à moi.

C O N S T A N C E.

Je n' imagine pas qu'il déplaie à Sophie.

A R G A N T.

Ma Nièce l'aimeroit ?

C O N S T A N C E.

Du moins je m'en défie :
 Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

AR-

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus, c'est de l'incertitude :
On ne s'engage point sans quelque inquiétude.

En-cela j'aurois tort de la désapprouver ;

Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;

Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

SCENE IV.

CONSTANCE, ARGANT, SOPHIE.

ARGANT (*d' Sophie.*)

MA Nièce, comment donc entendez-vous la
chose ?

SOPHIE (*en regardant Constance.*)

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier, quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a scû
plaire,

Damon ?

S O P H I E.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

A R G A N T.

Hé ! c'est apparemment Madame que voila ;
 Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge
 Doit commencer d'abord par un bon mariage.

S O P H I E.

Oui, s'il en étoit un.

A R G A N T.

Parbleu, c'est pour ton bien ;
 Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

S O P H I E.

Quoi, vous me souhaitez un semblable partage ?
 Madame est donc heureuse ?

A R G A N T.

On ne peut davantage,

S O P H I E.

Est-ce elle qui le dit ?

C O N S T A N C E.

Je dois en convenir.

S O P H I E.

Voila des nouveautés qu'on ne peut prévenir :
 Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
 Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
 Plus que je n'en avouë, & que je ne m'en crois ;
 Peut-être si mon sexe abuse tant de fois,
 Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
 Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage,
 Madame, j'ai des yeux, & je vois assez clair :
 Je remarque aujourd'hui, qu'il n'est plus du bon

air

D'ai-

D'aimer une compagne à qui l'on s'associe,
 Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie;
 Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,
 Un parfait ridicule, un travers sans égal.
 Un époux à présent n'ose plus le paroître,
 On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être;
 Il faut qu'il sacrifie au Prejugé cruel,
 Les plaisirs d'un amour permis & mutuel,
 En vain il est épris d'une épouse qui l'aime;
 La Mode le subjuge en dépit de lui-même,
 Et le réduit bientôt à la nécessité
 De passer de la honte, à l'infidélité.

A R G A N T.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?
 SOPHIE (*en montrant Constance.*)
 Sur tout ce que je vois.

A R G A N T.

Elle se dit heureuse.

S O P H I E,

Constance! Heureuse, elle?

CONSTANCE (*avec vivacité.*)
 Qui, Madame, je la suis.

SOPHIE (*avec vivacité.*)
 Non, vous ne l'êtes pas.

C O N S T A N C E.

Madame, je vous dis...

S O P H I E,

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
 Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces?...
 Elle a dit mon secret, je vais dire le sien,

B

AR-

A R G A N T.

Qui croire des deux?

S O P H I E.

Moi.

A R G A N T.

Je n'y connois plus rien.

C O N S T A N C E.

Me suis-je jamais plainte?

S O P H I E.

En rien, & je vous blâme.

C O N S T A N C E.

M'avez-vous jamais vuë?...
S O P H I E.

S O P H I E.

Oui, malgré vous, Madame,

J'ai vu, ... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;

Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs;

Mais, que dis-je? j'y vois, malgré sa violence,

Le désespoir réduit à garder le silence.

A R G A N T.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément:

Celle-ci ne veut pas épouser son amant.

Constance.... Mais qui diable y pourroit rien
comprendre?

En attendant je sçais le parti qu'il faut prendre:

Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non.

Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...

Mes Dames, à votre aise; il ne faut point se rendre

Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE (*d' Sophie.*)

Q'avez-vous fait?

SOPHIE (*en rêvant.*)

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie on croira que je vous fais parler;
 Une épouse plaintive est encor moins aimable:
 Je le disois,

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable?

Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pu
 Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?

Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse;
 Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.

Quoi, parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
 Il pourra me porter les plus sensibles coups;

Violer tous les jours le serment qui nous lie;
 M'ôter impunément le bonheur de ma vie,

Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits,
 Qui devroient être égaux?... Mais ils ont fait
 les loix.

Il faut que je menage un cruel qui me brave:
 Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave.

Je vais dire encor plus: tant de tranquillité,
 Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE (*tendrement.*)
 M'en soupçonneriez vous?

S O P H I E.

Non, je vous rends justice,
 Je sçais que vous souffrez le plus cruel supplice ;
 Mais vous autorisez un injuste soupçon.
 On peut interpréter d'une étrange façon,
 Tous vos soins de paroître heureuse en aparence.
 On les peut imputer à votre indifférence,
 Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
 Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse
 à bout.

C O N S T A N C E.

Ah ! Sophie, épargnez du moins votre victime.

S O P H I E.

On peut aller plus loin.

C O N S T A N C E.

Non, mon Epoux m'estime.

S O P H I E.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour.
 L'estime d'un époux doit être de l'amour :
 Oui, ce sentiment là renferme tous les autres.
 Quoi, les hommes ont-ils d'autres droits que
 les nôtres ;

Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés ?
 Tout perfides qu'ils sont, il veulent être aimés.
 Quant à moi je suis née & trop tendre & trop
 vive,

Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive :
 Jaimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat ;
 Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

C O N S T A N C E.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SO-

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour & sur sa probité.

SOPHIE (*d'un ton affectueux.*)

Sur les mêmes garans n'aviez-vous pas compté;

Que sont ils devenus; qu'est-ce qui vous en reste

Ce n'étoit qu'une embuche; & qu'un piège funeste,

Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.

L'Hymen n'aquitte plus les dettes de l'Amour.

SCENE VI.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

FLORINE.

M^Adame, je vous cherche: on vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien quelle nouvelle?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement.

Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE.

Mon Epoux?

FLORINE.

Votre Epoux, .. lui... la demande est bonne;

Est-ce jamais par là que son chemin s'adonne?
 Il est vrai que ceci seroit assez nouveau ;
 Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du
 Château.

CONSTANCE.

Florine, sçachez mieux respecter votre Maître.

F L O R I N E.

Je me tais. . . . Mais.

S O P H I E.

Sçachons ce que ce pourroit être.

F L O R I N E.

Vous ne devinez pas? . . . C'est votre habit.

CONSTANCE,

Comment?

F L O R I N E.

Que l'on vient d'apporter, Madame, il est char-
 mant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

F L O R I N E.

Ecoutez-moi, de grace ;

Ou plutôt venez voir : c'est un habit de chasse ;
 Mais d'un air, mais d'un goût ; venez vous ha-
 biller :

Sous cet ajustement, que vous allez briller !

Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête ;

D'où me vient cet habit ?

F L O R I N E.

Je ne sçais point cela,

CON-

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE (*après avoir revé.*)

Ah! Ah! Mais ceci passe un peu la raillerie.

Quoi, Madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE (*après avoir revé.*)

Mais n'est ce point à vous que ce présent s'adresse

Damon, de qui votre Oncle approuve la ten-

dresse...

SOPHIE (*avec vivacité.*)

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités?...

Mais voici mon Epoux: dans cette conjoncture,

Dois-je lui confier cette étrange aventure?

SCENE VII.

CONSTANCE, SOPHIE, D'URVAL,

FLORINE.

D'URVAL (*à part le premier vers.*)

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes pré-

sens.

Madame éclate enfin en regrets offensants.

CONSTANCE.

D'Urval, vous m'étonnez,

D' U R V A L.

On vient de me l'apprendre.
 Cet éclat, je l'avouë, a lieu de me surprendre :
 Je ne l'aurois pas cru malgré tous mes soupçons,
 Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
 Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

C O N S T A N C E.

à Sophie.

Je l'avois bien prévu... Monsieur, pouvez-vous croire...

Helas ! c'est un excès où je n'ai point de part...
 Mais à mon desaveu vous n'avez point d'égard,
 Vous allez me haïr... ah, cruelle Sophie !

S O P H I E.

J'en suis la cause ; il faut que je la justifie.

à d'Urval.

Je n'imaginois pas qu'on eut la cruauté,
 De joindre l'injustice à l'infidélité,

D' U R V A L.

Ce tems n'est plus

S O P H I E.

Ingrat.

C O N S T A N C E.

Epargnez...

F L O R I N E.

Point de grace,
 Ah ! si pour un moment j'étois en votre place.

S O P H I E.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?
 Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;
 Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume,

Au

Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume;

Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE (*d' Sophie.*)

Vous me perdez, Madame.

D' U R V A L (*d' part.*)

Il faut lui découvrir....

S O P H I E.

Prenez - vous en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

D' U R V A L

Vous?

S O P H I E.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte;
Je n'ay pû la laisser dans un si triste état,
Sans faire en dépit d'elle un nécessaire éclat:
J'ai vengé sa vertu.

D' U R V A L

Madame est bonne amie,

S O P H I E.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE (*avec vivacité.*)

Quand même vous seriez encor mieux son Epoux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE (*avec fierté.*)

Florine, je vous chasse.

Sortez.

FLORINE (*d' Constance.*)

Moy?

D'UR-

D'URVAL (*ramenant Florine.*)

Revoquez un arrêt si cruel.

Cette fille vous aime, il est bien naturel.

Viens, cet avis mérite une autre récompense;

Tiens, prends.

FLORINE (*en recevant quelques louis.*)

Je n'ay pas cru vous induire en dépense.

D'URVAL (*à Constance.*)

Madame, faites grace à ses vivacités.

FLORINE (*à d'Urval.*)

Ah! puisque vous payez si bien vos vérités.

Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.

D'Urval la lui donne.

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

D'URVAL (*d'un air plus enjoué.*)

C'est assez..... Sçavez-vous l'étiquette du jour?

Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE (*à part.*)

Oui, c'est bien là de quoi Madame s'embarrasse.

D'URVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,

Grande musique ensuite, & bal toute la nuit.

Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,

Madame, on partira lorsque vous serez prête.

Vous avez un habit convenable à la Fête.....

CONSTANCE (*avec embarras.*)

Monsieur.....

D'URVAL (*vivement.*)

Le rendez-vous est au milieu du bois:

De là vous pourriez être au lancer, aux abois,

Avec

Avec cette calèche & ce double attelage,
 Dont vous avez refait enfin votre équipage,
 Votre Ecuyer laissoit dépérir votre train:
 Même il vous manque encor quelques chevaux
 de main....

Constance se trouble & paroît interdite.

Madame, ce discours semble vous interdire?

A ces dépenses-là je ne vois rien à dire:

Dépensez hardiment, & vous aurez raison.

F L O R I N E (*d'part.*)

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

C O N S T A N C E.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me sur-
 prendre....

Il m'est bien douloureux d'avoir à vous ap-
 prendre

Le trop juste sujet de ma confusion.

Que je suis malheureuse!

D' U R V A L.

A quelle occasion?

C O N S T A N C E.

Ah! je n'aurois jamais prévû, lorsque j'y pense,
 Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D' U R V A L (*contre-faisant l'étonné.*)

Vous parlez de licence: en quoi donc, s'il vous
 plaît?

C O N S T A N C E.

J'ignore absolument.... je ne sçais ce que c'est...
 En un mot....

D' U R V A L.

Achevez.... mais qui vous en empêche?

C O N -

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette calèche.

D'URVAL.

Eh bien ?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi,...

D'URVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
 Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

D'URVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre
 Que ce sont des présens, qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître !

FLORINE (*d' part.*)

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

D'URVAL,

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

D'URVAL (*d' part.*)

Se peut-il que je sois si loin de la pensée ?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DUR-

D'URVAL (*d part le premier vers.*)

N'importe, donnons-lui de violents soupçons.

Madame, cependant j'ai de fortes raisons

Pour oser vous presser, & même avec instance,

D'éclaircir ce mystere...il nous est d'importance.

Plus que je n'ose dire... & que vous ne croyez.

Je vous en sçaurai gré, si vous me l'octroyez.

Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,

Qui peut avoir risqué cette galanterie....

De plus...présens ou non...Madame,.. vous

pouvez ..

Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

S C E N E V I I I.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE (*d Constance.*)

Eh bien, que dites vous de cette complaisance?

F L O R I N E.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE (*après avoir revé.*)

N'est-ce point mon Epoux qui m'a fait ces présens?

F L O R I N E.

Des époux ne font point des tours aussi plaisants :

Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, Madame,

Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;

Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut;

Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.

Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

S O P H I E.

As-tu quelque soupçon?

F L O R I N E.

J'en ai même plusieurs.

S O P H I E.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance!

C O N S T A N C E.

Eh! n'empoisonnez pas encore mes douleurs:
Hélas! je sens assez le poids de mes malheurs;
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce;
Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

S O P H I E.

Je ne vous quitte point.

C O N S T A N C E.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis... laissez-moi, par égard.
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes?
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

S O P H I E (*en la regardant aller.*)

Quel état! & l'on veut que je prenne un époux!
Qu'on ne m'en parle plus, ils se ressemblent tous.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL (*paroît rêveur, il va & vient.*)N^Otre Cerf n'a pas fait assez de résistance.

D A M O N.

Il est vrai ; mais entrons un moment chez Constance.

D'URVAL *toujours distrait.*Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il feroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

D A M O N.

Constance en devoit être ; elle n'est point venuë.

D'URVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenuë.

D A M O N.

Entrons chez-elle... Allons : c'est une attention,
Dont elle vous aura de l'obligation.

D'URVAL.

Oui, mais je ne vais guere en visite chez-elle.
On y peut envoyer.

D A M O N.

Quelle excuse cruelle!
 Du sort de ton Epouse adoucis la rigueur ;
 L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
 C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste
 Souvent les procédés font excuser le reste.

D'URVAL *après avoir regardé par tout.*
 Je crois tous nos Chasseurs dans son Apparte-
 ment. . .

Pour nous entretenir saisissons ce moment.

(Il soupire.)

Cher Ami, qu'envers toi je me trouve coupable !
 Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable ;
 Je t'ai crainé ; j'ai prévu tes conseils, des discours,
 Que ma foible raison me rappelle toujours.
 Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire,
 Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altère.

D A M O N.

D'Urval, j'ai des défauts, & même des plus
 grands ;

Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans,
 Qui font de leurs amis de malheureux esclaves ;
 Leur pénible amitié n'est que fers & qu'entraves ;
 Toujours jaloux, prêts à se formaliser,
 Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser,
 Mais la vraie amitié n'est point impérieuse ;
 C'est une liaison libre & délicieuse,
 Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,
 Ont ensemble formé les nœuds toujours char-
 mans ;

Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,
 Doit

Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL (*d'un air pénétré.*)

Hé bien, sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret, dont je vais t'avouer le mystère;
Que du fond de mon cœur, il passe au fond du tien
Qu'il y reste caché, comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, Ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement
Qu'un retour de tendresse imprévuë, inouïe:
Mais qui va décider du reste de ma vie.

DAMON *avec étonnement.*

Quoi! ton volage cœur se livrera toujours,
A des feux étrangers, & de folles amours;
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs
L'inconstance est souvent un des plus grands
malheurs.

D'URVAL,

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non, je suis ton ami mais non pas ton complice.

D'URVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands be-
soins;

Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confiance.

D'URVAL *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les lois;
Mais que je crois aimer pour la première fois;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de char-
mes. . . .

C'est la mienne.

D A M O N.

Constance!

D' U R V A L.

Elle-même.

DAMON *en l'embrassant.*

Ah! d'Urval,

A mon ravissement rien ne peut être égal. . . .
N'est-ce point un dépit, un gout foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage?

D' U R V A L.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre
autant?

Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant. . . .
Le véritable amour s'éprouve de lui même,
Déjà, pour l'assurer de ma rendresse extrême,
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet Amant qu'on
ignore,

Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusemens imprévus & nouveaux,
Dont

Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
 Avez vains pour nourrir une erreur si grossière.
 Je lui fais des présens de la même manière...
 On s'attache encor plus par ses propres bienfaits;
 Je le sens, je l'en veux accabler déformais :
 On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

D A M O N.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
 Que peut-elle penser... d'Urval, y songez-tu ?

D' U R V A L.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
 J'ai vû le trouble affreux dont son ame est atteinte
 Cependant je feignois en écoutant sa plainte,
 J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai pensé
 Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé.
 Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
 Je me sens retenu par une fausse honte ;
 Un préjugé fatal au bonheur des époux,
 Me force à lui cacher un triomphe si doux.
 Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

D A M O N.

Comment ! du ridicule... Et quelle en est la cause ?
 Quoi, d'aimer sa femme ?

D' U R V A L.

Oui, le point est délicat ;
 Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat ;
 Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...
 Ce raccommodement devient une entreprise...
 J'avois imaginé d'obtenir de la Cour,
 Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
 Sous prétexte de faire ici ton mariage,

C'est la raison pourquoi Constance est du voyage
 J'y croyois être libre & seul avec les miens,
 Je comptois d'y trouver en secret des moyens
 Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
 Mais pour les malheureux la prévoyance est
 vaine.

Ma Maison est ouverte à tous les survenants,
 Mon rang m'attire ici mille respects gênants...
 Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
 Ne se sont ils pas mis aussi de la partie;
 Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs.
 Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs;
 Ainsi des autres: c'est à quoi je dois m'attendre...
 Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre,
 Il faudra tout quitter; j'irai me séquestrer,
 Ou pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer,
 Avec des Campagnards dont tu connois l'espèce;
 Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
 Et véritablement, quelle société,
 Que celle d'un mari de sa femme entêté;
 Qui n'a des yeux, des soins, des égards que
 pour elle

Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle!

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné vous verrez qu'un mari,
 Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D' U R V A L.

Tu ris: suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la
 forme?

L'in

L'intérêt le fait faire, il ne tient qu'un moment...

Vivement.

Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?

Oserois-tu produire une excuse aussi folle?

Au dernier des humains tu tiendrois ta parole:

Il sçauroit t'y forcer, aussi-bien que les Loix;

Tendrement.

Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,

Que la fidélité, la foiblesse & ses larmes:

Un époux ne craint point de si fragiles armes

Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,

Un abus si cruel de la loi du plus fort?

D' U R V A L.

Je suis désespéré! mais je cède à l'usage.

Suis-je le seul?... Tu sçais que l'homme le plus sage

Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON *vivement.*

Oui, lorsqu'il ne s'agit
Que d'un gout passager, d'un meuble ou d'un
habit;

Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices,

La mode n'a point droit de nous donner des vices;

Ou de légitimer le crime au fond des cœurs;

Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,

Pour qu'on ne doive plus en être la victime,

L'exemple ne peut pas autoriser un crime:

Faisons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on
fait.

D' U R V A L.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,

Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,

Pour-

Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

D' A M O N.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

D' U R V A L.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.

Un inconvenient, sans doute inévitable,

M'imprime une terreur encor plus véritable.

Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,

Si ma femme me voit tomber à ses genoux,

Comment daignera-t-elle user de sa victoire?

Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire:

Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers:

On en voit tous les jours mille exemples divers.

D A M O N.

On en trouve toujours de toutes les espèces,

Sur tout lorsque l'on cherche à flater ses faiblesses.

Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

D' U R V A L.

Tu ne le connois pas ce sexe impérieux.

Dans notre abaissement il met son bien suprême:

Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime;

Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé,

S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

D A M O N.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre

Eh, pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis
au nôtre?

Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons
séduit?

Notre

Notre Empire commence, où le sien est détruit.
 Nous plaindrons - nous toujours, injustes que
 nous sommes,

De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?
 Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer,
 Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

D' U R V A L.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
 A redouter encor de nouvelles injures,
 A craindre une rechute, un nouvel abandon ;
 Constance doit me faire acheter mon pardon ;
 Que de soins, de soupirs, de regrets & de larmes,
 Faudra-t-il que j'oppose à ses justes allarmes !
 Plus je vais employer de foiblesse & d'amour,
 Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.

Il rêve.

Ah ! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
 La résolution en est déterminée....

D A M O N (*en l'embrassant.*)

Ah cher Ami, reçois le prix de ta vertu,
 Que ce retour heureux va causer...

D' U R V A L.

Que dis tu ?

Quelle méprise !

D A M O N.

Aux pieds d'une épouse adorable ?
 Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

D' U R V A L.

Au contraire.

D A M O N.

Quoi donc ?

D'UR-

D'URVAL.

Je vais me dérober
 Au danger évident où j'allois succomber.
 Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire
 Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
 Sçais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
 Il faut donc que Constance expire dans les larmes
 Lorsqu'elle eut pû te faire un sort si plein de
 charmes.

Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs per-
 dus!

Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus?

D'URVAL (*d'un ton pénétré.*)

Helas! il faut se rendre, & lui sauver la vie.
 C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie...
 Sois content: mon cœur cède, & se rend à l'A-
 mour.

Viens être le témoin du plus tendre retour.
 Quelle rencontre, ô Ciel! c'est elle qui s'avance...
 Ne ferois-je pas mieux d'éviter sa présence?

Il veut se n aller; Damon le retient.

SCENE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL (*après quelque résistance approche avec Damon. À Constance.*)

JE retenois Damon, qui vouloit s'en aller.
 Je crois que devant lui nous pouvons nous
 parler?

CON-

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

D'URVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE (*d'Urval.*)

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

D'URVAL (*avec douceur.*)

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Helas! j'avois besoin d'un peu de solitude.

Vous sçavez le sujet de mon inquiétude,

Elle augmente sans cesse, & je crains tous les yeux

Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,

Je n'en puis sans douleur envisager la suite:

Je crains d'autoriser une indigne poursuite.

D'URVAL.

Est-ce pour ces présens? On sçaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah! j'étois respectée, & je ne la suis plus.

D'URVAL (*embarrassé, & tendrement.*)Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge
du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL (*avec trouble.*)

Cela suffit, Madame..

d Damon.

Je ne sçais où j'en suis.

D

DA-

DAMON (*bas à d'Urval.*)

Il faut l'aider un peu.

D'URVAL (*bas & vivement, à Damon.*)

Cher Amy, n'en fais rien, ou crains mon desaveu.

CONSTANCE (*étonnée s'approchant d'eux.*)

Qu'avez-vous ?

D'URVAL (*un peu remis.*)

Ce n'est rien : j'ai peine à le réduire...

C'est à votre sujet... il faut vous en instruire...

Sçachez donc un secret... vous ne le croyez pas.

Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Eh bien ?

D'URVAL.

Notre embarras...

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus
s'attendre...Qui craint de compromettre un amour aussi
tendre...Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de
son cœur...

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon ?

D'URVAL.

Justement.

DAMON.

En vérité, Madame, il parle de lui-même.
Quelle erreur !

D'URVAL.

Non, il me fait parler... voyez son trouble ex-
trême...

Il est timide; il craint de vous trop rabaisser...
 Il n'ose vous prier de vous intéresser
 A son bonheur.

D A M O N.

Bourreau!

C O N S T A N C E.

Sa crainte est indiscrette,

D' U R V A L.

Je le disois.

C O N S T A N C E.

Il sçait combien je le souhaite.

D' U R V A L.

Ah! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

C O N S T A N C E.

Damon y peut compter.

D' U R V A L.

Moi, je réponds pour lui;

Je me rends le garant d'une flâme si belle,

D A M O N (*bas à d'Urval.*)

Morbleu, parlez pour vous.

C O N S T A N C E (*bas.*)

Quel garant infidèle!

D' U R V A L.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal,

Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal

Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie.

Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,

Pour ceux que la Raison & l'Amour ont unis;

L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis;

On en jouit sans peine & sans inquiétude;

On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude,

D'égards, de complaisance & de soins les plus doux:

S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchanté
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE (*tendrement.*)

Je sens que ce portrait devoit être fidèle.

D'URVAL (*en la regardant de même.*)

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modèle.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT,
CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

V CLITANDRE *aux autres en entrant.*
Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

D'URVAL (*troublé d Damon.*)

C'est Clitandre & Damis: m'auroient-ils entendu

CLITANDRE (*en riant*)

Venez rassemblons nous, la Scene est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
Laisse m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions: de quoi?

CLITANDRE (*d d'Urval.*)

On m'écrit... tu riras.

D'URVAL (*froidement.*)

Peut-être.

CLI-

CLITANDRE.

Oh! par ma foi,
 Nous ne le craignons plus cet aimable volage,
 Ce célèbre coquet, ce galant de notre âge,
 Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
 Nous le connoissons tous, & même à nos dépens
 Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, son pere fut de même;
 Il étoit en amour d'une fortune extrême.
 Il faut qu'à son sujet je vous... non poursuivez;
 Voyons quels contre-tems lui sont donc arrivez.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins paci-
 fique,
 En a fait le heros d'une histoire tragique?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgents.

CONSTANCE.

Auroit il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

D'URVAL.

Se seroit-il battu?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut,

Il est amoureux fou.

TOUS; (*C'est à-dire, d'Urval, Argant, Damon.*)

De qui?

CLITANDRE.

C'est lettres closes,

Devine, si tu peux, & choisis si tu l'oses.

Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru!

D'URVAL,

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle sçu lui plaire?

CLITANDRE.

Et mais une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette Marquise assez bien en appas;

Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tout cas, je le plains, l'esclavage en est rude:
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLI-

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'est donc cette Actrice?...

CLITANDRE.

Eh! non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son Epouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'est sa femme elle-même. . .

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez moi.

D'URVAL (*d Damon.*)

Sainfar aime la femme aussi!

DAMIS (*d Constance.*)

On vous en avoit dit quelques mots à l'oreille;

On ne devine point une enigme pareille.

CONSTANCE (*avec un peu de fierté.*)

Pour peu qu'on soit sensé, l'on le devine bien. . .

Mais vous vous étonnez fort à propos de rien;

C'est un cœur égaré que le devoir ramene,

Que l'Amour fait rentrer dans sa premiere chaîne

Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs.

Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.

Je crains que ma présence ici ne vous déplaise;

Je vous laisse railler & médire à votre aise.

SCENE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON,
CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.
C Onstance prend la chose affirmativement.

ARGANT.
Bon, bon, c'est pour la forme,

DAMON.

Elle a grand tort vraiment,

ARGANT.

Je suis sur qu'elle en rit dans le fond de son ame...
Eh bien notre galant aime jusqu'à sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

D'URVAL (*à Clitandre.*)

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, d'Urval? l'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire:
A la Cour, à la Ville, on l'a tant blasonné,
Hué, siflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage.
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir:
Ils sont allés s'aimer; & bientôt se haït.

ARGANT.

C'est un enlèvement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

AK-

A R G A N T.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage,
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir;
C'est d'entrer dans le monde, & non pas d'en
sortir.

D' U R V A L.

Ils jouissent sans doute au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

C L I T A N D R E.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux:
Il adore en esclave un tiran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui trop sur à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

D A M I S.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

C L I T A N D R E.

C'est à recommencer.

A R G A N T.

Sans doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

C L I T A N D R E.

Possédé de sa femme... eh! ris-en donc, d'Urval,
D'URVAL (*d Damon.*)

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve... J'enrage.

C L I T A N D R E.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage,

A R G A N T.

Abimé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

D'URVAL (*à Damon.*)

Cher Ami, quels propos!

DAMIS (*à d'Urval.*)

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

D'URVAL (*avec embarras.*)

Moi, point du tout, j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON (*avec indignation.*)

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible?

Pour des évaporés, des gens avantageux,

Qui croiroient composer tout le Public entr'eux

Et qui ne sont pour lui qu'un fû et de scandale.

Mais je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale:

Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.

A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,

Je dirois, indigné de tout ce badinage,

Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,

Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt;

Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS (*à Damon.*)

On n'a jamais douté de ta Philosophie.

Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit:

Du reste je vous suis obligé.

DA-

D A M I S.

C'est bien dit.

Moi, je crois qu'on peut rire, & même sans scrupule,

D'un amour que le monde a jugé ridicule.

Sainfar est dans le cas, on en est convenu:

Il a pris un travers assez bien reconnu,

Puisque son aventure est mise en Comedie.

A R G A N T.

Tout de bon ?

D A M I S

J'ai la Pièce, on l'a fort applaudie.

Nous sommes dans le gout d'en jouer entre nous;

Nous jouerons celle-ci .. Messieurs, qu'en dites-vous ?

A R G A N T.

Volontiers.

D'URVAL (*froidement.*)

Si l'on veut.

D A M O N (*avec colere.*)

C'est une farce infame.

D A M I S.

On la nomme l'Epoux amoureux de sa Femme.

A R G A N T.

Bon c'est un des travers qu'on doit moins épargner.

Il n'est pas fort commun; mais il pourroit gagner

Et la societé n'y feroit pas son compte.

Combien il est d'epoux r. tenus par la honte. ..

Tant mieux .. aurai-je un rôle ?

DA-

D A M I S,

Oui sans doute.

A R G A N T,

Fort bien.

D A M I S.

Les Dames y joueront : Constance aura le sien ;
 Elle sera l'épouse aimée à toute outrance ;
 D'Urval contrefera l'amoureux de Constance ;
 Damon aura tout juste un rôle de Caton ;
à Clitandre.

Toi, celui d'étourdi.

A R G A N T.

L'arrangement est bon.

D A M I S.

Il nous faut un valet, qui pourroit bien le faire ?
à d'Urval.

Ah ! ton Valet de chambre, Henry, c'est notre
 affaire.

Ainsi du reste.

D A M O N,

Oui : mais ne comptez-pas sur moi.

D A M I S (*à d'Urval*)

D'Urval, tu te fais fort apparemment ?

D'URVAL (*froidement.*)

Dequoi ?

D A M I S.

C'est d'engager Constance à jouer dans la Pièce.

A R G A N T.

Je vais la prévenir, aussi-bien que ma Nièce.

D A M I S (*à d'Urval.*)Détermine Damon ; quant à toi tu sçais bien
 Que

Que l'on doit se prêter : tu ne risqueras rien.

S C E N E V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL (*d'un air ironique.*)

EN est-ce assez, dis-moi, que pourras-tu répondre ?

Il falloit cet exemple afin de te confondre.

Où m'allois-je embarquer!.. Ne me presse donc plus;

Tes conseils désormais deviendront superflus.

D A M O N.

Vous permettez qu'on jouë une farce indiscrete;

Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL.

Oui, je m'y prête :

A ma Femme du moins je parlerai d'amour ;

Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour ;

J'en jouirai sans risque & sans me compromettre.

Helas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre. . .

J'aurois dû refuser . . . oui, je me trahirai :

On verra que je sens tout ce que je dirai ;

Je mettrai, malgré moi trop d'amour dans mon

rôle :

Je me perdrais, je vais retirer ma parole.

D A M O N.

Est-il tems ? il falloit ne pas tant s'avancer.

Constance est prévenuë, elle pourra penser,

Que tu n'as refusé, que par mépris pour elle

à part.

Il le faut embarquer.

D'URVAL (*après avoir rêvé.*)

Ta remarque est cruelle...

Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner;
De prétexter un ordre, & de m'en retourner;
Je le vais anoncer, & partir tout de suite.

Il va pour sortir & il revient.

D A M O N.

Quelle foiblesse!

D'URVAL.

Ecoute; avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Constance en secret, & je crois
Que son portrait est fait; car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage;
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage,
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin;
Je voudrois l'emporter.

D A M O N.

Va, je prendrai ce soin;
Mais tu ne partiras peut-être pas si vite?

D'URVAL.

Dès ce soir même.

D A M O N.

Il faut que j'empêche sa fuite,
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux?

Fin du second Acte.

AC-



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON (*seul.*)

ENfin d'Urval nous reste, & j'en ai sa parole:
 Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
 C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes
 soins;

Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
 Sçachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
 Mais devois-je chercher à vouloir m'en inf-
 truire...

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE (*en traversant le Théâtre.*)

AH! vous voici, Monsieur, entrez-vous au
 concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd?

D A M O N.

Ce terme est trop flatteur ; mais je sçais le réduire
A sa juste valeur.

S O P H I E.

Eh ! tâchez de m'instruire ?

D A M O N.

D'Urval devoit partir, un contre-ordre est venu ;
C'est par ce contre-tems que je suis retenu.

S O P H I E.

Un contre-tems, Monsieur ?

D A M O N.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin j'ai reçu mon arrêt ;
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est. . . .
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime
Au malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir, qui n'est pas fait pour lui.
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

S O P H I E.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidèle :
On pouvoit l'adoucir.

D A M O N.

Il est donc vrai, cruelle,
Un autre plus heureux, plus digne a paremment. . .

S O P H I E (*vivement*)

Me feroit encor moins changer de sentiment.

D A M O N.

Ai-je pû m'attirer un refus légitime ?
J'aurois eu votre Cœur, si j'avois votre estime.

SO-

S O P H I E.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
 Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
 Quoi! faut-il vous aimer pour vous rendre jus-
 tice?

D A M O N.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice:
 Vous aimez votre erreur.

S O P H I E.

Non... j'en voudrois guérir.

D A M O N.

Mais enfin si celui qui sert à la nourrir,
 Si d'Urval...

S O P H I E.

Je connois jusqu'où va votre zèle;

Que vous justifiez cet époux infidèle.

D A M O N.

Madame, supposons qu'il soit...

S O P H I E.

Oui, tel qu'il est.

D A M O N.

He bien! En convenant de tout ce qui vous plaît.

S O P H I E.

Vous aurez tort: & moi j'ai de justes allarmes...
 Vous m'allez opposer des discours pleins de
 charmes;

Me jurer un amour qui durera toujours:
 Constance fut seduite avec ces beaux discours.
 Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
 Vous la voyez: elle est étrangere chez elle;
 Une personne à charge, & sans autorité;

Exposée au mépris, à la témérité:
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidèle: inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat:
Son cœur fait notre tire, & nous donne un état.

D A M O N.

Mais cet homme en un mot que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est il donc incapable?

S O P H I E.

Il est accoutumé, cela ne se peut pas.

D A M O N.

Quand on s'égaré, on peut revenir sur ses pas,

S O P H I E.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée.
Son humeur inconstante est trop bien avérée;
Son exemple en un mot... Eh! croyez-vous?...
Mais non.

D A M O N.

Quoi!...

S O P H I E.

Ce que je voulois dire, est hors de saison.

D A M O N.

Je suis trop malheureux, pour avoir rien à craindre:

Parlez, de grace!

S O P H I E.

Il est inutile de feindre.
Ecoutez: je suis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir;
Je

Je crois connoître à fond votre heureux caractère ;

Autant que votre amour, votre vertu m'est chere,
Peut être l'on pourroit vivre heureuse avec vous
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux ;

Mais la fatalité que l'hymenée entraîne. . .

D'Urval vous ressembloit.

D A M O N.

Mais s'il reprend sa chaîne ?

S O P H I E.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez
d'autrui. . .

Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui

D A M O N.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance

Promettez de vous rendre à ma persévérance,

Si d'Urval, . . .

S O P H I E.

En ce cas. . .

D A M O N.

Achevez, prononcez. . .

Eh quoi ! Vous hésitez ?

S O P H I E.

Mais vous m'embarrassez.

D A M O N.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre

Que d'Urval ; dites-vous, sera toujours parjure ?

S O P H I E.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour ? . . .

Tendrement.

Le croyez-vous bien sur ce prétendu retour ?

D A M O N.
On pourroit l'espérer.

S O P H I E.
Eh bien, il faut l'attendre.

D A M O N,
Comment?

S O P H I E.
Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre,
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

D A M O N.
Vous exposer?

S O P H I E,
Suffit.

D A M O N.
En quoi?

S O P H I E.
J'ai mes raisons:
En un mot je prétends....

D A M O N.
Imposez sans réserve;
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

S O P H I E.
Je ne m'engage à rien.

D A M O N.
Moi, je m'engage à tout.
S O P H I E.

Peut-être...
D A M O N.

En doutez-vous?
S O P H I E.

Ecoutez jusqu'au bout,
J'exige

J'exige. . . . Vous m'aimez ?

D A M O N.

Ah ! Si je vous adore ?

S O P H I E.

Hé bien, je vous deffend de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards & ces soins enchanteurs,
L'ont toute autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me deffendre.

D A M O N.

De quel soulagement voulez-vous me priver ?

S O P H I E.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

D A M O N.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire ?

S O P H I E.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire

D A M O N.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir ?

S O P H I E.

Damon, vous voulez donc me contraindre à
vous fuir.

Elle veut sortir.

D A M O N.

Mon malheureux amour se fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

S O P H I E.

De plus, je vous deffends jusques au mot d'amour.

D A M O N.

Il faut s'y conformer, jusques à ce retour,
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse.

Comp-

Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

Il lui prend la main.

Oui, ma bouche & mes yeux sçauront se contenir
Il se jette à ses genoux. Il lui baise la main.

J'en jure à vos genoux, si jamais je m'oublie...
Il continuë à lui baiser la main.

SOPHIE (*interdite.*)

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie?

DAMON (*étonné.*)

Me serois-je échapé? *Il recommence.*

SOPHIE (*en voulant se débarrasser.*)

Je le crois... Au surplus...

Encore... Une autre fois, ne nous oublions plus.

Elle sort.

SCENE III.

DAMON (*seul.*)

JE serai donc heureux, & je le suis d'avance;
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.

D'Urval m'a tout promis; allons le retrouver;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

DAMIS.

Damon, voila ton rôle.

DAMON.

Hô! faites-moi la grace
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse

SCE-

S C E N E V.

D A M I S , C L I T A N D R E .

D A M I S (*d' Clitandre.*)

O N le lui fera prendre... Ah! je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle; le voici.
Tu sors de chez Constance?

C L I T A N D R E .

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six fem-
mes.

D A M I S .

Peut-on sçavoir comment?

C L I T A N D R E .

J'ai joué, j'ai perdu.

D A M I S .

C'est bien faire ta cour.

C L I T A N D R E .

N'est-ce pas? qu'en dis-tu?

D A M I S .

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas comme toi ce secret admirable.

C L I T A N D R E .

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveil-
leux.

D A M I S .

Ah! merveilleux toi-même.

C L I T A N D R E .

Ami, j'ai de bons yeux.

Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-

Sera-t-elle bien-tôt au rang de tes conquêtes?

D A M I S.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons?

CLITANDRE.

Quoi ! tu voudrois sur moi détourner les soupçons.

D A M I S.

Tant de discrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

D A M I S.

Eh ! qui diable se vante ?

Des fots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

D A M I S.

Des têtes à l'évant.

Quand j'en trouve ; cela m'arrive assez souvent,
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en vi-
fière.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même manière...
A propos, sçais-tu bien ?...

D A M I S.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer,

D A M I S.

Quoi ?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire ; il faudroit s'ar-
ranger, Et

Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concu-
rence.

D A M I S.

Je t'entends. *(à part.)*

C'est un fat que je veux dérouter.

Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

C L I T A N D R E.

Oui, c'est le mot: ainsi dans nos galanteries,

Entendons-nous; sur tout point de supercheries;

Entre-nous seulement soyons honnêtes gens.

Nous sommes en amour assez intelligens:

Nous avons sous la main vingt conquêtes pour
une.

D A M I S.

Il est vrai.

C L I T A N D R E.

Partageons entre nous la fortune:

Etablis ton quartier.

D A M I S.

Le mien sera par tout.

C L I T A N D R E.

Tu ris; ne cherchons point à nous pousser à bôut,

Il faut rouler, il faut avancer, le tems passe,

Nous en perdrons trop devant la même place...

D'ailleurs certain égard nous convient à tous

deux;

Si la même maitresse est l'objet de nos vœux,

L'embarras de choisir la rendra trop perplexe:

Ma foi, Marquis, il faut avoir pitie du sexe,

Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs;

F

C'est

C'est pourquoi convenons.

D A M I S.

Je cède à tes desirs.

CLITANDRE.

Eh bien, quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

D A M I S.

Et toi, quel est celui que tu voudrais séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

D A M I S.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès. [

Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE (*mystérieusement.*)

J'espère.

DAMIS (*le contre-faisant.*)

Et moi de même....

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joye en est extrême ;

Nous ne nous croïsons pas.

D A M I S.

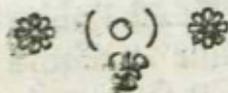
Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eut pû te nuire également.

Je vais pousser ma chance, & toi songe à la tienne,

Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.



S C E N E VI.

DAMIS *seul se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attends: je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.

Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait mieux
accroire:

Je ne puis être aimé; mais j'en aurai la gloire.

Il en veut à Constance indubitablement;

C'est aussi-bien que moi fort inutilement.

Nous nous sommes joués, il trouvera son maître.

On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour
l'être.

Il tire un Portrait.

Je sçais me fabriquer des preuves de bonheur;

J'ai là certain Portrait qui doit me faire honneur..

S C E N E VII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS.

D'Urval, voila ton rôle & celui de Constance.

Pour Damon, je n'ai pû vaincre la résistance:

Je te laisse ce soin.

D'URVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.

S C E N E V I I I .

D'URVAL, DAMON (*D'Urval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.*)

D A M O N .

A Quoi t'amuses-tu ? Vas-tu lire ces rôles ?
Eh morbleu ! laisse-là des choses aussi folles.

D'U R V A L ,

Je regardois sans voir : mon esprit occupé,
Du pas que je vais faire est encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune :
Me garantiras-tu... mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'ap-
pas,

Retrouverai je encor sa première tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce panchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son
cœur,

Et que je trouve encor dans le fond de mon ame ?
J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flâme.
Eh ! de quoi son amour se seroit-il nourri ?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances :
Vois comme elle a souffert toutes mes incons-
tances.

Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes ?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes ?

DA-

D A M O N.

Ah ! ne t'y trompes pas, c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux, c'est l'effort le plus grand
On ménage un ingrat qu'on trouve encore ai-
mable.

Peut être que d'ailleurs cette épouse estimable,
Ne sçait pas à quel point ses malheurs ont été:
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse,
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas sa vertu te répond...

D' U R V A L,

Quel espoir!

Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au de-
voir!...

N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce lui qu'enfin je me réconcilie;
Vante lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non, attends encore, Ami, ne lui dis rien;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui
dise...

Va, je vais achever cette grande entreprise.

D A M O N.

Pour la dernière fois je puis donc y compter?

D' U R V A L.

Cher Ami, tu me fais injure d'en douter.



S C E N E IX.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

AI-je là quelqu'un? ... hé... va-t-en & reviens vite.

HENRY.

Lequel des deux? de quoi faut-il que je m'acquite

D'URVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement, Va, cours, vole, & reviens le dire promptement...

Henry reste.

Que fais-tu là planté contre cette muraille?

HENRY.

A quel appartement, Monsieur, faut-il que j'aille?

D'URVAL.

Plâit-il? une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit, peut bien se répéter.

D'URVAL.

Qu'on sçache si Madame a du monde chez elle.

HENRY.

Chez Madame; ma foy l'ambassade est nouvelle.

S C E N E X.

D'URVAL (*seul.*)

Pourvu qu'elle soit seule... aurai-je ce bonheur
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur;
D'un secret dont le poids sans cesse se redouble?..

Mais

Mais il ne revient point... le voici... je me trouble...

Que va-t'il m'anoncer?

S C E N E X I.

D'URVAL, HENRY.

HENRY.

Monsieur, présentement
Clitandre & Damis.

D'URVAL.

Sont chez elle apparemment?

Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie;
En sorte que Madame est seule en ce moment.

D'URVAL.

Comment, Madame est seule?

HENRY.

Oui, seule absolument.

D'URVAL.

Est-il sûr? l'as-tu vû?

HENRY.

Le rapport est fidèle,

Oui, Monsieur, elle n'a que Florine avec elle.

Il s'eloigne.

D'URVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quel-
qu'un...

Je pourrai renvoyer ce témoin importun...

Allons... il faut aller... puisque tout me seconde ;
 Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
 Je suis trop obsédé... ne pourrai-je jamais
 Disposer d'un moment au gré de mes souhaits...
 Quel contre-tems s'oppose à ce que je désire...
 Oui ; car pour expliquer ce qui me reste à dire,
 Il me faut.... je n'aurai qu'un entretien en l'air...
 Irai je commencer, & fuir comme un éclair ?
 Je ne puis m'enfermer, sans que l'on en raisonne..
 Que faire?... Aussi d'où vient que Damon m'a-
 bandonne?....

Je ne puis le risquer.... il y faut renoncer...
 Il me vient dans l'esprit.. Oui c'est bien mieux
 penser.

Affurément.... sans doute... aussi-bien sa pré-
 sence...

Ses charmes... ses regards, dont je sçais la
 puissance,

Mes remords... mon amour dans ce terrible
 instant,

Causeroient dans mes sens un désordre trop
 grand.

Ah! qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,
 De parler aussi-bien qu'on pense, à ce qu'on aime..

A Henry.

Approche cette table : . Un fauteuil . . . Est ce
 fait?...

Ai-je là ce qu'il faut... Une lettre en effet
 Préparera bien mieux ma premiere visite ;
 Le plus fort sera fait, le reste ira de fuite.

Il se met à écrire.

H E N R Y.

C'est affaire de cœur ; parbleu depuis long-tems
Le patron reprenoit haleine à mes dépens....
Tant mieux, plus un maître aime, & plus un
valet gagne.

Allons, apprêtons-nous à battre la campagne,
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D' U R V A L.

Sûrement

Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement.

Je prépare à Constance une aimable surprise.

Il continuë d'écrire.

H E N R Y.

Il tire son rôle,

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.

Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,

Quel est mon rôle ? A moi, le rôle de valet ;

Mais cela ne va point avec mon ministère,

Je suis homme de chambre, & presque secrétaire :

A quelqu'un de nos gens, il pouvoit convenir...

Sçachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir :

A feuillette & retourne son rôle de tous côtés.

Je veux être pendu, si j'entends cette gâme...

Ah ! je sers un époux amoureux de sa femme.

Ventrebleu, le sot Maître à qui l'on m'a donné...

Oùi-dà, le personnage est bien imaginé.

D' U R V A L.

Ce maraut me distrait ; c'est son rôle, je gage.

H E N R Y.

Monfieur, je m'entretiens avec mon personnage..

Peste

Peste en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'est moi qui parle, aurai-je de l'esprit?

Il lit.

*Oui, Nerine, je suis à l'imbécile Maître,
Qui s'est accoquiné dans ce taudis champêtre,
À la triste moitié, dont il s'est empêtré;
Son ridicule amour ici la séquestre;
C'est un oison bridé; tapi dans sa retraite,
Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.
Le bel équivalent, au lieu du sens commun.*

D'URVAL (*impatient.*)

Faquin... contenons-nous... Chassons cet importun.

à Henry.

Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre;
Aurois je dû le dire? Ayez soin de m'entendre,
Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne près.

HENRY.

Allons, hé, qu'on me selle un coureur vite & frais.
Il sort.

SCENE XII.

D'URVAL (*seul. Il se leve.*)
LE parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des valets... Etouffons ce scrupule...

Il se remet.

Ce coquin sortira. Je ne sçais où j'en suis...
Continuons pourtant... Achéons si je puis.

Il

Il écrit.

Puissai-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre,
Holà... Henry... Voyons, relisons cette lettre.

Il lit.

*C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos
malheurs...*

Il lit bas.

Je la puis envoyer... Mettons ma signature...

En signant.

Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture,

Ah! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.

Il tire un écrain.

Constance est peu sensible à ces vains ornemens;

Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.

Henry? Les valets sont d'une lenteur extrême.

S C E N E X I I I.

D'URVAL, HENRY (*en équipage de Postillon.*)

H E N R Y.

Monsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à
parler.

D' U R V A L.

Quel est cet équipage; où crois-tu donc aller?

H E N R Y.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine Duchesse...

Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

D'URVAL (*en cachetant la lettre.*)

Tu n'iras pas si loin.

HEN-

H E N R Y.

Ma foi, Monsieur, tant pis.

Elle se vengera, je vous en avertis.

La Duchesse se plaint que pour rompre avec elle,

Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,

Avec Madame vous . . . feignez de renouer.

Je ne sçais pas quel tour elle veut vous jouer ;

Mais . . . tout franc convenez que votre amour

la traite.

Comme je traiterois une simple soubrette.

D'URVAL (*en donnant la lettre & l'écrain.*)

Va chercher la réponse, & donne cet écrain.

H E N R Y.

Et des bijoux aussi ? L'affaire ira grand train.

D'URVAL.

Finissons ces discours, va-t'en où je t'envoie ;

Je t'attends, que sur-tout personne ne te voye.

S C E N E X I V.

D'URVAL (*seul rêvant.*)

D'Un terrible fardeau me voila soulagé . . .

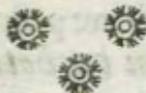
Ne me serai-je point un peu trop engagé ?

Je le crains, cependant l'affaire est embarquée.

Oui, mon impatience est un peu trop marquée . . .

Il est bien dangereux de montrer tant d'amour.

Mais qu'y faire à présent . . . Te voilà de retour ?



SCE-

S C E N E X V.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

HE bien, quelle réponse?

HENRY.

Elle est encore à faire.

Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

D'URVAL (*reprenant la lettre.*)

Etourdi.

HENRY.

Regardez.... Parmi tant de beautés,

Que le bal nous attire ici de tous côtés,

Je n'ai pû démêler quelle est la favorite.

D'URVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse.

HENRY.

Ah! si vous l'avez dite.

D'URVAL.

A part.

Non? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret.

Cette lettre est de trop, j'en avois du regret:

Cet écrain peut suffire; il faut que je le mette

Moi-même adroitement tantôt sur la toilette.

Constance avec raison viendra me confier

Cette insulte nouvelle, & s'en justifier,

Notre explication sera plus naturelle,

Et je serai bien moins compromis avec elle.

Il reprend l'écrain & met la lettre dans sa poche.

C'est bien dit; je m'en tiens à ce dernier moyen.
A Henry.

Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.
Il sort.

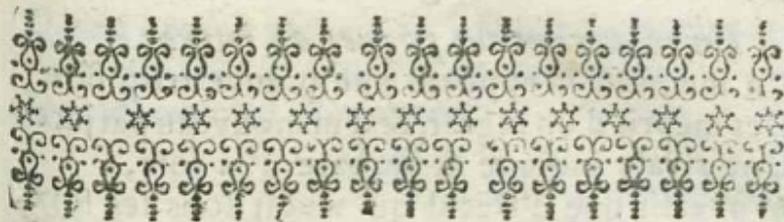
SCENE XVI.

HENRY (*Seul en le voyant aller.*)

JE suis perdu, s'il fait lui-même les affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires...
Dans le premier mémoire il faudra le compter:
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit pû valoir en espèce courante,
Combien? dix, vingt louis, ma foi, mettons en
trente.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE (*avec un paquet de lettres & l'écrain à la main.*)

D'Urval n'est point ici : va, ne perds point de tems,

Tâche de le trouver, dis lui que je l'attends;

Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite,

Il ne daigneroit pas me rendre une visite.

Fais en sorte en un mot que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours ; mais je ne sçais si j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE (*seule.*)

HE quoi ! de tous côtés la fortune ennemie

S'obstine à traverser ma déplorable vie.

Au moment que je prends un trop crédule espoir,

On vient me l'arracher par le trait le plus noir :

En montrant un paquet de lettres.

Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
 Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure ;
 Une rivale indigne & barbare à la fois,
 M'avertit que d'Urval qui vivoit sous ses loix,
 La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaî-
 nes. . . .

Est-ce elle qu'il trahit ? Et pour surcroit de pei-
 nes ,

Il semble qu'on se plaise encore à redoubler

En montrant l'écrain.

Ces indignes présens, dont on veut m'accabler ,

S C E N E III.

C O N S T A N C E , F L O R I N E .

C O N S T A N C E .

AS-tu trouvé d'Urval ?

F L O R I N E .

Non, ma recherche est vaine,

C O N S T A N C E .

Quel fâcheux contre-tems !

F L O R I N E .

On dit qu'il se proméne.

C O N S T A N C E .

Je l'attendrai : je veux m'expliquer avec lui ;
 Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

F L O R I N E .

Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contrain-
 dre.

Quand

Quand on n'est plus aimée, il faut se faire criandre
 C O N S T A N C E (*tendrement.*)

Quand on n'est plus aimée!

F L O R I N E.

On peut le mener loin,

Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

C O N S T A N C E.

Je ne veux employer que nos uniques armes.

F L O R I N E.

Eh qui sont-elles donc?

C O N S T A N C E.

Les soupirs & les larmes.

F L O R I N E.

Bon, il vous laissera gémir & soupirer.

On croit nous faire grace en nous laissant pleurer;

On ne convient jamais des chagrins qu'on nous
 donne;

On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoi-
 sonne;

Que le sexe se fait lui-même son tourment;

Et qu'il n'a pas l'Esprit d'être jamais content.

Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,

Que vous a fait remettre une de vos rivales.

Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

C O N S T A N C E.

Elle remet les lettres dans sa poche.

Je me garderai bien de faire cet éclat:

Il ne sçaura jamais, si j'en suis la maitresse,

Que je sçais à quel point il trahit ma tendresse

Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit,

Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.

En feignant d'ignorer & de vivre tranquille ;
 J'assure à mon volage un retour plus facile ;
 Je lui donne un moyen de me mieux abuser ,
 Et quand il le voudra , de se mieux excuser.
 Je veux lui demander ce qu'il veut que je fasse
 Des présens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débar-
 rasse ;

Je veux entre ses mains remettre cet écrain.

F L O R I N E.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin ;
 Ce ne sera pour lui que des galanteries ;
 Il vous éconduira par des plaisanteries.
 Comme il a déjà fait. Vous aurez la douleur
 De ne le pas trouver sensible à son honneur.

C O N S T A N C E.

Tu le crois... il est vrai... j'y serois trop sensible ;
 Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
 Pour la première fois ne m'obéiroit plus,
 Et j'en aurois après des regrets superflus.
 Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
 De trouver mon Epoux encore plus coupable.
 Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
 Et toi prends cet écrain, tu connois l'indiscret...
 Que je le hais !

F L O R I N E.

Lequel ?

C O N S T A N C E.

Ah ! tu me désespères.

F L O R I N E.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux témé-
 raires.

C O N -

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au
surplus

Fais comme tu pourras ; mais ne m'en parle plus :
Que cette indignité ne blesse plus ma vuë.

Elle sort.

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévuë.

SCENE IV.

FLORINE (*seule.*)

Voyons pourtant ; à qui remettrai-je l'écrain ?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain :
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques
folles,

Etourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion,
Impudents toujours pleins d'un espoir téméraire
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en dé-
faire,

Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foi-
blettes ;

Voilà les compagnons dont le couple indiscret,
M'a vingt fois confié leur risible secret.

Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense ;..
Comment le démêler ? ... C'est en vain que j'y
pense :

C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pancher?..
Il faut pourtant résoudre. ... Attendez : pour
trancher,

Si j'empochois l'écrain ... j'en aurois pour ma
vie...

Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie ;
Oh ! non, c'est seulement pour finir ce tracas
Et tirer ma Maitresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point : l'intention est pure ;
On y pourroit donner toute une autre tournure.

Elle voit Clitandre & Damis.

Mais la fortune ici les amène tous deux
Fort à propos, Partez bijoux trop dangereux.

S C E N E V.

FLORINE, DAMIS, CLITANDRE.

F L O R I N E.

Reprenez votre enjeu, la boîte est complète ;
Ma Maitresse à ce prix n'en veut point faire em-
plette.

Consolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous sçavez ce que c'est , entre vous le débat :

Elle sort.

S C E N E VI.

DAMIS, CLITANDRE *recevant l'écrain.*

D A M I S.

EH ! c'est donc toi, Marquis tes présents te re-
viennent ?

CLI-

CLITANDRE.

A moi? C'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

D A M I S.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

D A M I S.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit.

D A M I S.

Prends touûjours à bon compte,
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherais ta honte.

D A M I S.

Que ne me disois-tu,...

CLITANDRE.

Tu devrois m'avouer...

D A M I S.

Je t'aurois à coup sûr empêché d'échouer.

Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête?

Il ouvre l'écrain.

Comment diable? Ah! Marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu,

Qu'elle n'a point de prix: retire ton enjeu.

D A M I S.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse

CLI-

CLITANDRE.

Après du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voila bien piqué.

DAMIS.

Te voila bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus :
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encore bien plus heureux que
sage.

CLITANDRE.

Voici d'Urval.

DAMIS.

Qu'importe, il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui, le tour est plaisant.

SCENE VII.

CLITANDRE, DAMIS, D'URVAL.

D'URVAL (*d part en entrant.*)
Que vois-je ! mon écrain.

CLITANDRE (*à d'Urval.*)

Nous disputons ensemble.

DAMIS (*en montrant l'ecrain.*)
En voici le sujet.

D'URVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble

Con-

à part.

Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

D A M I S.

Clitandre est mon rival.

D'URVAL (*ironiquement.*)

C'est être courageux.

C L I T A N D R E.

A peu près comme lui.

D A M I S.

Passons, je te l'accorde.

En lui remettant l'écrain.

D'Urval, je te remets la pomme de discorde.

D'URVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

D A M I S.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

D'URVAL.

Soyez en bien certains.

D A M I S.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire,

D'URVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

D A M I S.

Apprends donc ce mystère,

C L I T A N D R E.

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL.

Il n'en est pas besoin.

D A M I S.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque soin,

Nous a fait de sa part, sans désigner personne,

Ren-

Renvoyer cet écrain.

D'URVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS (*en regardant Clitandre.*)

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE (*en regardant Damis.*)

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis par vanité n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

D'URVAL (*ironiquement.*)

Eh! mais vous pourriez être

Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez

DAMIS.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

D'URVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le
croye,

Que pour plaire un de vous ait tenté cette voye,

Qu'il ait donné l'écrain; de grace dites moi;

Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sçait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi, la conséquence est
claire.

DA-

DAMIS (*en frappant sur l'épaule de d'Urval.*)

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D' U R V A L.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.

Son desaveu peut être aussi vrai que le vôtre;

Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que
l'autre.

Qui sçait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secrettement causé cet embarras.

Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes
charmes:

Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs
armes?

D A M I S.

Oh! qu'il paroisse donc ce rival ténébreux.

En tout cas, que celui qui fait le généreux;

Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le
console:

Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D' U R V A L.

Clitandre veut encore une autre caution.

C L I T A N D R E.

Oui.

D A M I S.

Ne me fais point faire une indiscretion.

C L I T A N D R E.

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire;

Sans quoi d'Urval & moi nous n'osons pas te
croire.

D A M I S.

Il faut vous satisfaire.

H

D'UR.

D'URVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS (*d d'Urval.*)

En t'éloignant un peu: car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confiance.

*Il le place au fond du Theatre.**A Clitandre à demi bas.*

Te voila bien... Et toi, sur tout point d'impru-
dence.

*Il tire un portrait. Clitandre se trouble.**A d'Urval.*

Tiens, considère un peu... Vois sa confusion.
à Clitandre.

Est-ce là le portrait de celle... en question...
De la Dame à l'écrain... eh bien?

CLITANDRE (*avec confusion.*)

Ah! l'infidelle.

Il sort.

SCENE VIII.

DAMON, D'URVAL.

DAMIS (*en regardant Clitandre.*)

Infidelle... est-ce ainsi qu'on nomme une
cruelle?

A d'Urval.

Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois pense un peu mieux de
moi,

S C E N E I X.

D'URVAL (*seul.*)

Est-ce une illusion ?.. Est-ce un songe funeste ?..
 Quel rapport... Ah! cruels, achevez donc le reste.
 La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
 Je ne sçaurois fixer mes esprits révoltés...
 Le doute... La fureur... O! Ciel... Ah! mal-
 heureuse...

Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreu-
 se?....

Constance, est-il possible... ai-je bien entendu;

Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?

Que dis-je? elle n'en eut jamais que l'apparence.

Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?

Mais ma crédulité se laisse empoisonner

Par des convictions, que je dois soupçonner;

Rejettons loin de nous... le puis-je? Quand

j'y songe,

Quoi... d'une vérité puis-je faire un mensonge?

Douce sécurité, préjugé si flateur,

Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur,

Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire;

L'affreuse vérité découvre ce mystère...

Voilà donc le sujet de sa tranquillité,

De ce calme trop vrai que je crus affecté:

Elle ne se faisoit aucune violence;

Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,

L'effet de son amour, l'effort de sa raison,

Ne l'a jamais été que de sa trahison.

S C E N E X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON (*en suivant d'Urval.*)

SANS doute que l'écrain aura fait des merveilles?
De ce recit charmant enchante mes oreilles.

D'URVAL *avec un regard fixe sur Damon.*
Il a bien réuffi.

D A M O N.

Je m'en étois douté :

Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

D'URVAL *en prenant la main de Damon.*
Constance a surpassé ton attente & la mienne.

D A M O N.

Tant mieux.

D'URVAL (*avec fureur.*)

Holà... quelqu'un... ma Femme, qu'elle vienne.

D A M O N.

Tu ne l'as donc pas vuë ?

D'URVAL.

Ami, je vais la voir.

D A M O N.

Je ne sçais que penser, je ne sçais que prévoir
Du trouble où je te vois.

D'URVAL.

Sa cause est imprévuë :

Tu vas être témoin d'une étrange entrevuë.
Quel aveu different de celui!...

D A M O N.

Quel courroux!
D'UR-

D' U R V A L.

Je suis désespéré.

D A M O N.

Quoi! serois-tu jaloux?

D' U R V A L.

Je ne le fus jamais; j'estimois trop Constance.
 Je serois trop heureux dans cette circonstance...
 Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
 Ah! quel supplice entraîne après lui plus d'hor-
 reur,

Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime.

D A M O N.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

D' U R V A L.

*Avec fureur.*J'ai des rivaux heureux... l'un d'eux a son por-
trait,Et l'autre avoit son cœur, c'est l'aveu qu'on m'a
fait...

C'est un mystère affreux.

D A M O N.

Que je ne sçaurois croire.

Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

D' U R V A L.

Ne prends plus sa deffense, il n'est aucun moyen.

Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien?

(DAMON (en appercevant Constance.)

Moderez-vous du moins, la voila qui s'approche

SCENE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL (*avec un air un peu plus modéré.*)

MADAME, épargnons-nous la plainte & le reproche :

Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais.

Voyez où vous voulez vous fixer désormais.

Jusqu'à ce que le Ciel au gré de votre envie,

Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.

Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :

Je n'excepte qu'un bien, que je préfère à tous,

Ce fruit de notre amour, si cher à ma tendresse ;

C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;

Je n'examine rien, puisque je vous déplaïs.

Daignez déterminer ma dernière demeure :

Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure ?

D'URVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus ;

Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus ;

Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ;

De vos seules bontés je veux toujours dépendre ;

A l'égard de ma Fille... il m'eût été bien doux

De garder le seul bien qui me reste de vous.

Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere ;

N'être

N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere.

D'URVAL (*avec fureur.*)

Je ne puis supporter cette témérité.

Perfide, il vous sied bien ce langage affecté!

C O N S T A N C E.

Ah! quel titre odieux; est-ce à moi qu'il s'adressé?

D'URVAL.

Oui, Madame.

C O N S T A N C E.

Est-ce là le prix de ma tendresse?

Et quoi, de quels transports êtes-vous enflâmé?

Doit-on deshonorer ce qu'on a tant aimé?

D'URVAL.

Il falloit sçavoir mieux conserver mon estime.

C O N S T A N C E.

Pourquoi ne l'ai-je plus? apprenez moi mon crime:

Qu'ai-je fait?

D'URVAL.

Vous osez encor me défier.

C O N S T A N C E.

Helas! dois-je mourir sans me justifier?

Que je sçache du moins ce qui m'ôte la vie?...

J'y succombe, ... Je meurs.

D A M O N.

Elle est évanouie.

Constance se laisse aller dans un fauteuil; & en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement; mais il est appercu par d'Urval; qui les saisit.

D'URVAL *en saisissant le paquet de lettres.*
 Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion ?
 Sans doute ce sera quelque conviction
 Des affronts que m'a faits une Epouse infidelle.

D A M O N.

Il faut la secourir : permettez que j'appelle.

Il sort.

S C E N E XII.

D'URVAL, CONSTANCE (*presqu'évanouie.*)

D' U R V A L.

Q U E m'importe le soin de ses jours & des miens
 Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.
 Ah ciel ! quelle ressource accablante & funeste !
 L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE (*ouvrant les yeux.*)

Ah ! Que tenez-vous là ! Je les voulois bruler.

D' U R V A L.

S'ils ne vous chargent point , pourquoi tant
 vous troubler ?

Ils s'adressent à vous.

C O N S T A N C E.

Helas ! qu'allez-vous faire ?

D' U R V A L.

Plus vous craignez, & plus je veux me satisfaire.

C O N S T A N C E.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux,
 D'Urval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
 De grace... écoutez-moi.

D'UR-

D'URVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais, . . .

D'URVAL.

Il faut attendre.

A des discours sans preuve on auroit répondu ;

Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

D'URVAL.

Vous vous justifierez.

S C E N E X I I I.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE,

ARGANT, FLORINE, DAMON.

FLORINE (*en courant à Constance.*)

AH! ma chere Maitresse,

Dans quel abaissement. . . .

SOPHIE (*d'Urval.*)

Constance à vos genoux!

Ils la relevent, & la remettent dans son fauteuil

D'URVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous

En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre

dre

Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.

A Argant.

Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

AR-

A R G A N T.

C'est un fait important, qui doit être éclairci.

D' U R V A L.

Il va l'être à l'instant : je vous en fais arbitre.

A R G A N T.

Outre ce qu'on m'a dit, avez vous quelque titre ?

D'URVAL (*distribuant des lettres.*)

En voici : lisez donc ces coupables écrits.

Que je me trouve heureux de les avoir surpris !

SOPHIE (*en prenant un billet.*)

Moi je les soutiens faux.

D' U R V A L.

Je vois ce qu'elles craignent :

Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

C O N S T A N C E.

Je vous conjure encore en cette occasion. . .

Monsieur, épargnez vous cette confusion.

A R G A N T (*surpris en ouvrant les billets.*)Diable ! Allons doucement : ceci change la thèse.
Ce billet là. . . .

D' U R V A L.

Quoi donc ?

A R G A N T.

Et mais, par parenthèse ;

Il est de votre main.

S O P H I E.

Le mien en est aussi.

D' U R V A L.

De mon écriture ?

A R G A N T.

Oui.

D' U R V A L.

Que veut dire ceci?

A R G A N T.

Mais voyez.

D'URVAL (*en regardant, la reconnoît.*)

Juste ciel!

A R G A N T.

Parbleu, c'est de vous-même.

F L O R I N E.

Et celui-ci, Monsieur?

S O P H I E.

Ma joie en est extrême.

A R G A N T (*Il lui prend le sien.*)

N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

S O P H I E.

Nous lisons, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

*Elle lit.**Que je suis offensé de toutes vos allarmes!**S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,**Ils ont fait dans leur tems leur effet sur mon cœur.**Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre:**Une épouse n'est point une rivale à craindre.**Puis je vous préférer un semblable vainqueur?**Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,**Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.**Le style est obligant.*

AR-

A R G A N T.

Ne vous épargnez pas.

Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
 Vous nous ressemblez peu : vous triomphez des
 nôtres,

Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

S O P H I E.

Fort bien.

FLORINE, (*s'avance pour lire la sienne.*)

Autre lecture... Enfin... Oh! par ma foi,
 Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.

Elle rend ou brûle le billet.

Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire.
 C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous
 lire.

*Damon reprend les billets.*D'URVAL, (*en revenant de son étonnement.*)

Mais enfin le portrait....

S O P H I E.

Quoi, vous recriminez?

F L O R I N E.

C'est une trahison que vous imaginez.

S O P H I E.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure;
 C'est être trop cruel.

FLORINE, (*vivement.*)

C'est un traître, un parjure,
 Qu'un autre traiteroit de la bonne façon,

S O P H I E.

Elles enlèvent Constance.

Venez :

Venez: pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, (*entraînée malgré elle.*)

Je ne puis... permettez... Quoi, ne pourrai-je apprendre?...

S O P H I E.

Non, Ce n'est plus à vous, Madame, à vous deffendre.

F L O R I N E.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, (*en se retournant vers Damon.*)

Voila ce beau retour.... Damon, vous m'entendez.

Elles sortent.

D A M O N.

O ciel!

S C E N E X I V.

ARGANT, D'URVAL, DAMON.

ARGANT, (*à d'Urval.*)

Vous avez fait une rude méprise:

Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise,

Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur;

Rarement un époux en vient à son honneur.

Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,

On ne sçauroit avoir des preuves assez claires ;
Et par malheur pour vous , vous ne les avez
point.

Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point :
Elles ne s'aiment pas ; mais accusez-en une ,
L'émeute est générale , & la cause est commune.
Vous verrez aussi-tôt le peuple féminin
S'élever à grands cris , & sonner le tocsin ;
Protéger l'accusée , & s'enflâmer pour elle ;
Se prendre aveuglément de tendresse & de
zèle ;

Passer de la pitié jusques à la fureur ,
Et traiter un époux de calomniateur . . .

Tenez , voilà pourquoi , sans accuser la vôtre ,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une
autre

Je vous plains ; mais que faire ? elle a barre sur
vous.

Il faut en enrageant se taire & filer doux.

Il sort.

SCENE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL.

TU me vois pénétré de douleur & de rage :
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage . . .
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger , dont j'ai quitté la loi !
Que m'importe , après tout qu'une Epouse vo-
lage

Sça-

Sçache de sa Rivale à quel point je l'outrage...
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

D A M O N.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

D' U R V A L.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse, autant que je la hais;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

D A M O N.

J'ignore les détails de cette perfidie;
Mais je connois Constance, & je mettrois ma
vie....

D' U R V A L.

Tu la perdrais.... Constance.... Oh! regret
superflu.

J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu;
Mon exemple a causé la chute qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

D A M O N.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage:
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

D' U R V A L.

Je le paye assez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflamer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

D A M O N.

J'ai des pressentimens, que je ne puis m'ôter.

D' U R V A L.

Ils sont faux; mais enfin je cède à ta priere:

Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.

Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé,

Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.

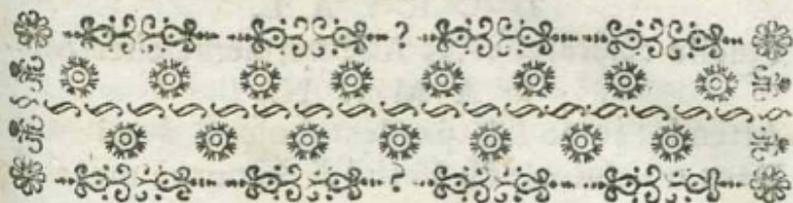
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime:

Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime,

Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,

Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON (*en domino.*)

D'URVAL.

Viens, tandis que le Bal dans cette gallerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie :
Que veut dire ce Peintre ?

DAMON.

À l'égard du portrait,

C'est un vol ; & voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce Peintre été par aventure,
Il l'a vû travaillant à cette mignature,
Alors notre Marquis a formé le dessein
De se l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ses gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander ; le Peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis...
C'est ce que j'en ai sçu, sans t'avoir compromis ;
Car je viens de trouver ce Peintre chez Constance.

J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

D'URVAL.

Quelle célérateffe... Ah! permets, cher Ami.

DAMON.

Attends: je ne fais pas les choses à demi.

Dans un endroit du Parc j'ai détourné mes traîtres ;

D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres ;

Mais je leur ai serré de si près le bouton ,

Qu'il a fallu , morbleu , qu'ils changeassent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :

Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.

Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer

Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.

Après leur avoir fait la leçon assez forte ,

*En lui donnant le portrait.*J'ai repris le portrait , & je te le rapporte. ¹

Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;

Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL (*abattu.*)

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence.

Et d'un autre côté quelle affreuse vengeance !

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D'URVAL.

Helas! reproche-moi plutôt un autre excès.

Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême ,

Un traître , un malheureux en horreur à lui-même ,

In-

Indigne désormais de ma félicité;
 Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
 Lorsque je vais périr accablé sous la honte,
 Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

D A M O N.

Je vois à tes regrets....

D' U R V A L.

Dis à mon désespoir.

D A M O N.

Mais au sort de Constance il est tems de pourvoir.

D' U R V A L (*attendri & les larmes aux yeux.*)

Que fait-elle à présent.... Que faut-il que j'espère?

Dis-moi.... qu'est devenuë une Epouse si chère?...

Ah! je suis son bourreau plutôt que son Epoux.
 Pourra-t elle survivre à de si rudes coups?

Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

D A M O N.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.

Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:

Elle en impose à tous & cache son état;

Son courage surpasse encor son infortune;

Elle fait les honneurs d'une fête importune,

Dont elle ne croit pas être l'objet secret.

Il est vrai qu'en passant, mais sans être indis-

cret,

Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.

Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste;

Son courage est peut-être à son dernier effort.

D' U R V A L.

Cher Ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès
d'elle;

Peins lui mon désespoir: ah! quelque soit ton
zèle,

Tu ne pourras jamais en peindre la moitié:

Ne me ménage plus, implore sa pitié.

D A M O N.

Tu sçauras mieux que moi persuader Constance;

Je lui serois suspect dans cette circonstance.

Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur.

D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

D' U R V A L.

Me refuserois tu d'achever ton ouvrage?

D A M O N (*avec vivacité.*)

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D' U R V A L.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,

Qui vient de se porter au plus coupable excès,

Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,

Opprobre sur opprobre, injure sur injure,

Aille aussi tôt braver l'objet de sa fureur,

Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur:

La honte me retient. . .

D A M O N.

D'Urval, elle t'abuse;

La honte est dans l'offense & non pas dans l'ex-
cuse.

D'UR-

D' U R V A L.

Puis-je défavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Constance un éternel mépris?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des sermens que j'ai détruits d'a-
vance?

D A M O N.

L'Amour pardonne tout; mais je t'ouvre un
moyen

Je dois avec Constance avoir un entretien:
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe.
C'est elle qui m'a fait demander cette grace:
Pendant le Bal j'espère en trouver le moment,
Nous sommes convenus de ce déguisement;
Je dois rester masqué.

D' U R V A L.

Si je prenois ta place?

D A M O N.

D'Urval, tu me préviens.

D' U R V A L.

En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort;
Je lirai dans son cœur.

D A M O N.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance;
Tu nous observeras alors avec prudence:
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux mo-
ment.

De te substituer près d'elle adroitement.

D'UR-

D'URVAL (*après avoir rêvé.*)

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

D A M O N.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'U R V A L.

J'aurois trop à souffrir. . . En croyant te parler,
 Constance contre moi peut & doit exhaler
 Ces reproches qu'elle a condamnés au silence ;
 Ce seroit essuyer toute leur violence ;
 Ce seroit m'exposer à ses premiers transports ;
 Et j'ai pour en mourir assez de mes remords.

D A M O N.

Ce qui vient d'arriver, te prouve le contraire ;
 La douceur de Constance a dû te satisfaire.
 Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux ?
 Je suis sur que vos cœurs s'entendent mieux
 que vous.

D'U R V A L.

Trop de timidité me punit & la vange.

D A M O N.

C'est une cruauté. . .

D'U R V A L.

Ma foiblesse est étrange ;
 Mais enfin. . . Quelqu'un vient : c'est Florine,
 je crois ?

Je te laisse : sers-moi pour la dernière fois.

Il sort.

SCENE II.

DAMON, FLORINE (*éloignée.*)

DAMON.

QUE l'amour propre abonde en mauvaises défaites,

Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites...

S'il me défavouoit ? Ah, trop cruel Ami !

N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole ?

Elle est impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE (*seule.*)

QUElle sera la fin de cet événement ?

Gare le Cloître, il fait un triste dénouement.

S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiète ;

Car enfin je n'ai pas le gout de la retraite :

Prendre congé du siècle à l'âge de vingt ans ;

Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce tems.

Passé quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;

Du moins le souvenir du passé vous console ;

On l'emporte avec soi, cela sert de soutien ;

Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à

rien :

Car, ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.

Que

Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre ?
 Me plaindre que le tems coule trop lentement ;
 N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
 Le monde a ses chagrins : eh bien, on les effuye.
 On s'accôûtime, on roule, & l'on pousse la vie ;
 On va, l'on vient, on voit, on babille, on le
 plaint.

On s'agite, on se flate, on espère, & l'on craint,
 Il vient un bon moment, car il faut qu'il en
 vienne,

On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienn.

S C E N E IV.

CONSTANCE (*en domino, démasquée.*)

F L O R I N E.

CONSTANCE (*en regardant derriere elle.*)

DAmon suivoit mes pas... & je ne le vois plus ;
 Mais il ne peut tarder. Nous sommes con-
 venus

De nous réfugier dans ce lieu plus tranquile ;
 Notre entretien sera plus sûr & plus facile.

S C E N E V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISE,

CONSTANCE (*congedie Florine.*)

Vous voici... reprenons le fil de ce discours,
 Dont on nous empêchoit de poursuivre le
 cours.

Damon, permettez-moi de répandre des larmes
 Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes ;
 Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir
 C'est encore un motif qui m'eut contrainte à fuir.

Elle essuie ses yeux.

Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire :
 Quand d'Urval commença mon bonheur & ma
 gloire ,

Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
 Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison ?
 Notre hymen se conclut, aurois je pû m'attendre,
 Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre,
 Le seroit encor plus ? Je vis de jour en jour
 Qu'on ne scauroit donner de bornes à l'amour,
 Quel que fût le progrès de ma tendresse extrême,
 Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima
 de même.

Qu'est devenu ce tems ? Vous ne croirez jamais
 D'où vint le changement d'un sort si plein d'at-
 traits.

Un revers imprévû détruisit ma fortune ;
 Ma tendresse bien tôt lui devint importune ;
 L'excès de mon amour lui parut indiscret,
 Je le vis : il fallut le rendre plus secret :
 Le refroidissement, bien plus terrible encore,
 Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore ;
 Et bientôt loin de moi, l'entraîna tour à tour,
 Je crus perdre la vie en perdant son amour ;
 J'eusse été trop heureuse, en ce malheur extrême.
 Je sentis qu'on ne vit, que par l'objet qu'on aime ;
 Qu'on perd tout en perdant ces transports mu-
 tuels,

Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
 Cet ascendant si cher, & cette complaisance,
 Cet intérêt si tendre, & cette confiance,
 Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous
 ses loix.

Cependant je vécus pour mourir mille fois.
 Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
 Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
 C'est la première fois, dans l'état où je suis,
 Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
 Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous
 taire,

Puisque je vous demande un conseil salutaire.
 Je ne prétends point faire un détail superflu;
 Ni rappeler ici ce que vous avez vû.
 Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
 Vous vous attendrissez... est-ce un heureux
 présage?

Enfin est-il bien vrai que d'Urval ait rendu
 Justice à son Epouse? Ai-je bien entendu?
 C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me
 rendre?

Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'ap-
 prendre?

Mais comment puis-je avoir révolté mon Epoux?
 Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...
 Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pen-
 sée:

Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?

Je souffre plus que lui, du juste repentir,
 Que sans doute à présent il en doit ressentir,
 Je

Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'allienne encore.

Que sa honte offensante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.

Ah! peut-être j'étois dans cette conjoncture,

Ce qui m'est revenu flatoit ma conjecture;

Je le désire trop, pour ne pas l'espérer...

Vous ne me dites rien?... Que dois-je en au-
gurer?

Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,

Si son heureux retour avoit quelque apparence;

Qui peut le retarder?... Si mes jours lui sont
chers,

Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ou-
verts....

S'il voyoit les transports que mon cœur vous
déploye..

Ah! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma
joye....

Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir:

C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à présent être trop circonspecte;

Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.

Que pourra-t-il penser de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,

Autant que mon amour, mon devoir m'y con-
vie;

Il faut que j'aie perdu ou reprendre la vie..

Ah! daignez par pitié... Vous soupirez, tout
bas...

Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras?

J'entends ce que veut dire un si cruel silence;
Vous n'osez...

LE MASQUE (*à part.*)

Ah! c'est trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez.... Quel funeste
regret?...

Elle voit un portrait entre ses mains.

Mais... Qu'ai-je vû? Comment... D'où vous
vient mon portrait?

Vous n'en êtes chargé, que pour me le remettre.

LE MASQUE (*en lui présentant une
lettre.*)

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre.

Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus
me voir;

C'est le coup de la mort que je vais recevoir...

Elle ouvre le billet.

De la main de d'Urval ces lignes sont tracées;

Mais que vois-je? Des pleurs les ont presque
effacées.

Elle lit.

C'est trop entretenir vos mortelles douleurs:

*L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos
malheurs.*

Che-

*Chere Epouse, il n'est rien que votre Epoux
ne fasse.*

Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.

Vous avez rallumé ses premières ardeurs;

*Trop heureux s'il expire en obtenant sa gra-
ce....*

Ah! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon Epoux?

Conduisez moi, courons....

D'URVAL (*demaſqué à ſes pieds.*)

Il eſt à vos genoux...

C'eſt où je dois mourir... Laissez moi dans les
larmes

Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher Epoux, leve toi. Va, je reçois ton cœur:
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

D'URVAL.

Quoi, vous me pardonnez l'outrage & le par-
jure?

CONSTANCE.

Oui, laissez moi goûter une joye auffi pure,

D'URVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh de qui? C'eſt un ſonge paſſé;

Ton retour me ſuffit.

D'URVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te ſuis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai ceſſé de te plaire,

D'URVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.
On entend du monde, Constance parroit in-
quiette.

Devant tout l'Univers je vais me déclarer...

SCENE DERNIERE.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE,
 ARGANT, DAMON, FLORINE.

A R G A N T.

Comment diable? La Scene a bien changé de
 face.

Ah, ah! Mon Gendre en conte à sa femme... il
 l'embrasse;

Mais, est-ce tout de bon?

F L O R I N E.

Certes l'effort est grand.

SOPHIE, (*ironiquement à Damon.*)

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend

D'URVAL (*avec véhémence.*)

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore;
 C'est ma Femme en un mot, c'est elle que
 j'adore:

Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur
 me suffit.

Peut-être mon exemple aura quelque crédit;
 On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible
 Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

A R G A N T.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;

Mais

Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux
qu'une autre.

D A M O N (*d' Sophie.*)

Oserois-je à mon tour, sans indiscretion,
Vous faire souvenir d'une convention?

S O P H I E.

A Constance.

Damon, je m'en souviens. Ah! ma chere Constance.

Elle l'embrasse.

Mais conseillez - moi donc dans cette circonstance....

A R G A N T (*lui prend la main, & la met dans celle de Damon.*)

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé...
Le conseil en est pris, quand l'Amour l'a donné.

F I N.



TO THE HONORABLE SENATE OF THE MASSACHUSETTS
IN SENATE, FEBRUARY 21, 1850.

REPORT OF THE COMMISSIONERS OF THE LANDS,
IN ANSWER TO A RESOLUTION PASSED BY THE SENATE,
MAY 10, 1849.

ALBANY: PUBLISHED BY G. B. BROWN,
AT THE OFFICE OF THE SENATE, 1850.

AND AGENT FOR THE STATE OF MASSACHUSETTS,
BY J. W. BROWN, 1850.

PRINTED BY G. B. BROWN, 1850.



L'IMPROMPTU

DE

CAMPAGNE,

COMEDIE

En Vers & en un Acte,

Par Mr. POISSON.



Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-
gaden, vis-à-vis la Boucherie.

M D C C X L V I I I .



A C T E U R S.

LE COMTE.

LA COMTESSE, Femme du
Comte.

ISABELLE, Fille du Comte & de
la Comtesse.

DAMIS, Ami du Comte.

ERASTE, Fils de Damis.

LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Erasfe,

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la Campagne, dans le Châ-
teau du Comte.*





L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , L U C A S .



L I S E T T E .

E ce nouveau venu tu n'as pas
sçu le nom,
Les qualités, enfin quel il
peut-être?

L U C A S .

Non.

Je sçai tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence,
Et son Valet de Chambre est magnifique aussi;
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu merci.
Moi, cela me surprend.

4 *L'impromptu de Campagne,*

L I S E T T E.

Et pourquoi ta surprise?

L U C A S.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le
dise,

Que selon la coutume, un valet toujours prend.
Il donne celui-ci, c'est ce qui me surprend.

Tenez, ce valet là mérite d'être maître.

L I S E T T E.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

L U C A S.

Bon! il ne m'a pas vû plutôt chez le Fermier,
Qu'il a sçu que j'étois d'ici le Jardinier;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, & j'ai toujours sçu faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

L I S E T T E.

Et que t'a dit le maître?

L U C A S.

Oh pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, & se promène encore,
Et je ne l'ai pas vû; mais son valet, morgué,
Pour me faire jaser, étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi la conférence;
Tant y a, qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis demandant bouteille il m'a pris par le bras
Sur le champ, me disant, allons, pere Lucas,
Mettez-vous là, buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi, je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin après avoir bien jabolé, bien bu;

Car

Car à ses questions j'ai toujours répondu
 Tout autant que j'ai crû devoir y satisfaire.

L I S E T T E.

Quelles sont à peu près celles qu'il t'a sçu faire ?

L U C A S.

D'abord c'est, quel étoit de ce lieu le Seigneur,
 Sa famille, son bien, son esprit, son humeur,
 S'il passeroit ici la saison toute entière ?

Je le questionnois de la même manière,
 Et tous les deux enfin nous étions acharnés,

A qui se tireroit le plus les vers du nez :

Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pû
 connoître

Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son Maître,

L I S E T T E.

Avec tout ton esprit tu n'es qu'un animal ;

Car c'étoit justement l'article principal.

L U C A S.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

L I S E T T E.

Crois-tu qu'ils vont rester toujôurs dans ce Vil-
 lage ?

L U C A S.

Dame, je ne sçai pas quand ils en partiront ;

On ne m'en a rien dit : en tout cas nous verrons,

Je serons aux aguets : mais dites, je vous prie,

Aurez-vous comme hier, tantôt la simphonie ?

Moi, j'entendis cela tout entier du jardin ;

Cela me fit plaisir ; c'est un plaisant toxin.

L I S E T T E.

Je ne sçai dans ce jour ce que l'on se propose ;

6 *L'impromptu de Campagne,*

Si l'on fera musique, ou bien quelqu'autre chose:
Ce que je puis savoir, c'est que les plus beaux
lieux

Où l'on est toujours seul, sont beaucoup en-
nuyeux.

L U C A S.

Notre Monsieur le Comte est d'une humeur
bizarre.

Et voir du monde ici c'est une chose rare.

Quelle sévérité! tout tremble devant lui,

L I S E T T E.

Est-ce donc d'aujourd'hui

Que tu t'en apperçois.

L U C A S.

Bon.

L I S E T T E.

Ecoute, il me semble

Ouir quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

L U C A S.

J'en tremble.

Et je retourne vite au jardin travailler.

L I S E T T E.

Ma Maîtresse m'attend, & je cours l'habiller.

* * *

* * *

*

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

CA parlons une fois en gens sensés & sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos
voyages?

Pour moi je suis bien las, je vous l'ai déjà dit,
D'errer de Ville en Ville, & de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le Sieur loconde.
Depuis assez long-tems nous parcourons le
monde.

Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris?

ERASTE.

Nous n'y rentrerons pas si-tôt je crois.

FRONTIN.

Tant pis,

Monsieur.

ERASTE.

Comment prétends-tu que je fasse?

Il faut qu'avec mon père on me remette en
grace,

Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord;

Car avec lui je sçai que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ERASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon ame.

A 4

FRON-

8 *L'impromptu de Campagne,*

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ERASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister ?

FRONTIN.

Ensuite d'un ton fier, agité, l'ame émuë,
Il vous dit de ne plus vous offrir à sa vuë.

ERASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui, mais vous éloignant avec obéissance,
Vous avez écorné diablement sa finance.

De son or enlevé qu'il gardoit avec soin,
Qu'aura-t-il pu penser ?

ERASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ERASTE.

C'est pour aider à notre nécessaire,
Une espèce d'emprunt que j'ai fait à mon père.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt ? Monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt

ERASTE.

Laiſſons tous ces discours, as-tu de ce Village
Scu quel est le Seigneur ?

FRONTIN.

Oui, c'est un homme d'âge.

Un guerrier retiré qui vit paisiblement,

Et

Et fait de ce séjour tout son amusement.
 Il voit fort peu de monde. Une femme, une
 fille,
 A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
 Mais que prétendez-vous? quel est votre des-
 sein?

ERASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
 Est, je n'en doute point, la même que j'ai vuë
 Lorsque je vins hier près de cette avenue.
 Je la suivis long-tems jusqu'en ces mêmes lieux.
 Nulle beauté jamais ne plut tant à mes yeux,
 Et je puis t'assurer, quand mes regards parle-
 rent,

Que les siens & les miens souvent se rencontrè-
 rent.

Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
 Dans ce même Château je la vis qui rentroit,
 Hélas! un peu trop tôt elle scût disparaître,
 Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la con-
 noître,

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris; à vous voir enflâmé;
 Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé
 Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le
 Prince,

Et courez à grands fraix de Province, en Pro-
 vince,

Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
 Sans trop exagerer, à cent belles au moins.

Pour celle-ci, Monsieur, quittez votre espérance;

10 *L'impromptu de Campagne,*

De la voir de plus près, il est peu d'apparence.
Le pere, je le sçais, est rempli de fierté,
Déliat sur l'honneur, ombrageux, emporté;
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste avan-
ture.

ERASTE.

Le poltron! qu'avons-nous à craindre en ce
Château?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques
d'eau,

Je ne puis sans effroi considérer la chûte,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ERASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

FRONTIN.

Non, tout ce qu'au surplus on m'a sçu détailler,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De Musique, de vers, de pièces de Theatre.
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Au-
teurs,

Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'A-
cteurs,

Et qu'entre la famille il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au Château quelque Scene.

ERASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ERA-

E R A S T E,

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

F R O N T I N.

Oui, sans doute, elle l'est.

E R A S T E.

Frontin, ne crains plus rien,
De m'introduire ici je sçai le vrai moyen,
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'ac-
compagne.

Devenons aujourd'hui Comédiens de Campagne
L'occasion nous rit, ne t'inquiètes plus,
Nous pouvons sous ce titre être au Château
reçus.

F R O N T I N.

Il faut vous obéir, & vous êtes mon Maître;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoî-
tre,

Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

E R A S T E.

Je ne suis point atteint de cette crainte là:
C'est toi qui m'embarrasse.

F R O N T I N.

Et pourquoi, je vous prie?

E R A S T E.

C'est, je te l'avouerai, que pour la Comédie,
Tu n'as pas les talens qu'il faudroit, entre nous.

F R O N T I N.

Parbleu je la jouerai, tout aussi bien que vous.

E R A S T E.

Ah, te voila piqué! j'en tire un bon augure.

12 *L'impromptu de Campagne,*

Ce trait d'ambition me charme, je te jure.

Nous allons donc montrer tout ce que nous va-
lons,

Et dans notre début, va, nous réussirons.

Songez, dès-à-présent, aux noms qu'il nous
faut prendre.

Tu feras Ragotin, moi, je serai Leandre.

F R O N T I N.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin.

Je suis votre valet, je m'appelle, Frontin.

E R A S T E.

Sois ce que tu voudras, pour moi, Frontin,
j'espère

Avec quelque succès remplir mon caractère.

F R O N T I N.

Vous allez tout de bon faire le Comédien?

E R A S T E.

Sans doute.

F R O N T I N.

Mais, Monsieur, cela n'est pas trop bien,
Un Noble comme vous jouer la Comédie!

E R A S T E.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?

Va, va, la Comédie est dans tous les états

Une profession qui ne déroge pas.

F R O N T I N.

Je suis de votre avis.

E R A S T E.

La Comédie est belle;
Et je ne trouve rien de condamnable en elle:
Elle est du ridicule un si parfait miroir,

Qu'on

Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
 Elle forme les mœurs, & donne à la jeunesse
 L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse,
 Tel même qui l'a fait avec habileté;
 Peut, quoiqu'on puisse dire, en tirer vanité.
 La Comédie enfin, par d'heureux artifices,
 Fait aimer les vertus, & détester les vices.
 Dans les ames excite un noble sentiment,
 Corrige les défauts, instruit en amusant,
 En morale agréable en mille endroits abonde,
 Et pour dire le vrai, c'est l'Ecole du monde.

F R O N T I N.

Sur ce pied là, Monsieur, je dirai franchement
 Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

E R A S T E.

Ah, ah, vous plaisantez! mais il nous faut sur
 l'heure;

Pour nous bien travestir, gagner notre demeure?
 De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.

Jentends venir quelqu'un, gardons de nous
 montrer.

S C E N E III.

I S A B E L L E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

DE notre Jardinier j'ai sçu qu'en ce Village
 Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
 Mais il n'a pû sçavoir ni son rang, ni son nom,
 Et l'on ne sçait s'il est ou Marquis, ou Baron.

Par-

14 *L'impromptu de Campagne,*

Parlons à cœur ouvert, dites - moi d'où peut
naître

Ce désir empressé de vouloir le connoître,
Sans doute il vous a plû, dites la vérité.

I S A B E L L E.

Moi ! non ; c'est simplement par curiosité.

L I S E T T E.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

I S A B E L L E.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce
jour . . .

L I S E T T E.

Vouloir qu'on parle bas ! bon, symptôme d'a-
mour.

Pour moi, je l'avourai, je ne saurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur de-
vient tendre ;

Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jetté sans nul dessein, & conduit au hazard . . .
Puisse porter au cœur . . par certaine étein-
celle . . .

Vous rendriez cela bien mieux, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.

Que tu me connois mal de soupçonner mon
ame

D'être en si peu de tems susceptible de flame !
J'ai vû cet inconnu par hazard un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifferant,

Et pour te découvrir mon ame toute entiere;
Tu me feras plaisir de changer de matiere,
Je t'en avertis.

L I S E T T E *d part.*

Oui, l'on dissimule ici.

Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi.

d Isabelle.

Ah! puisque vous prenez la chose de la sorte,
Sur ce chapitre-là, j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu si-tôt eût pû vous attacher,
Et s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme, après-tout, n'a pas grande
apparence,

peut-être est-ce la faute aussi de ses habits,

I S A B E L L E.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

L I S E T T E.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme or-
dinaire.

I S A B E L L E.

Tu t'es trompée, il a l'air très-noble au con-
traire.

L I S E T T E.

J'ai cependant bien vû sa figure au grand jour;
Il est vouûté, je crois,

I S A B E L L E.

Que dis tu? Fait au tour.

L I S E T T E.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenuë;
Mais je le vis sur vous tenir long-tems la vuë;

16 *L'impromptu de Campagne,*

Ses yeux ne disent rien du tout.

I S A B E L L E.

Ah! quelle erreur!

Il les a vifs, perçans, ils vont jusques au cœur.

L I S E T T E.

Ah! vous l'avouez donc! Mai foi, j'en suis fort aise;

Enfin, ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

I S A B E L L E.

Lifette. . . .

L I S E T T E.

Vous l'aimez?

I S A B E L L E.

Eh! non, Lifette, non,

Je ne dis pas cela.

L I S E T T E.

Ne changez point de ton,

Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur, sans scrupule,

Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule.

Et ne suis point de ceux que l'on ne peut heurter,

A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter,

Sur ce jeune inconnu, parlons donc sans mystère,

Vous lui plaisez, je crois, comme il a sçu vous plaire.

I S A B E L L E.

Hé bien, je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,

Qu'un

Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur

L I S E T T E.

Et voila justement comme l'amour commence,
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

I S A B E L L E.

Tu vas un peu trop vite.

L I S E T T E.

Il est vrai que souvent

L'apparence est trompeuse; allons plus douce-
ment;

Car, enfin, n'en déplaîse à la belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'avan-
ture.

I S A B E L L E.

Non, Lisette, je crois qu'il n'a pas l'air trom-
peur.

L I S E T T E.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon
cœur;

Mais votre ame se livre à trop d'espoir, peut-
être.

Car, si de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va plein de confiance entrer dans ce Château,

Vous savez, comme moi, qu'un visage nouveau,
Déplaît extrêmement à Monsieur votre père,

Et qu'il est là-dessus d'un humeur si severe,
Que celui-ci, sans doute, en voiant son air noir,

Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

I S A B E L L E.

C'est tout ce que je crains,

L I S E T T E.

Votre père m'irrite,

Il est sans contredit, un homme de mérite,
 Considéré par tout, & plein de probité;
 Mais j'ai peine à m'y faire encore en vérité:
 Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offus-

que,

Son maintien imposant, & sa parole brusque,
 Il me surprend toujours: il vous dit tout crû-

ment,

Ne dissimule rien, & parle franchement;
 Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
 Que quand il dit bon jour, on croiroit qu'il

offense.

En nulle occasion il n'a l'air radouci;
 Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,
 Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il

aime,

Il ne sourit jamais, & c'est toujours le même:
 Pour votre chere mère, elle est tout l'opposé,
 Douce, honnête, polie, & d'un commerce aisé;
 Mais elle fait la jeune, & ne vous en déplaît,
 De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
 Mais à propos, je sçai qu'on songe à vous pour-

voir,

I S A B E L L E.

Sur quoi dis tu cela?

L I S E T T E.

Sur ce qu'hier au soir,
 Après qu'on eût soupé, j'entendis votre mère,
 Parler de mariage au Comte votre père;

Ils ne me voyoient point, & je crois, par ma
foi,

Qu'on vous veut marier, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Moi?

L I S E T T E.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?

Dites, serois-ce moi? J'en ferois la folie.

S C E N E I V.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE,
L I S E T T E.

L E C O M T E.

A P p r o c h o n s , c r o y e z - m o i , d e c e f e u i l l a g e
épais,
Pour éviter le chaud, c'est l'endroit le plus
frais.

L I S E T T E.

J'entends, je pense, ici la voix de votre père;
Je ne me trompe point; suivi de votre mere.

I S A B E L L E.

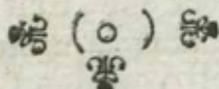
Lisette, évitons-les, prenons l'air autre part.

L I S E T T E.

Où, vous avez raison, voyons si le hazard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.

Mais sortons, les voici.

Elles s'en vont.



SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Savez-vous bien, Comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement.

LA COMTESSE.

Il me plût fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, Madame, à vous entendre.

J'ai de tout tems été pour la musique tendre,
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sçai quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi, donc, Comte, & moi.
Je me suis crû revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze, ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.
Après tout, vous & moi, ne sommes pas si
vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge,
Je n'ai point le deffaut que l'on a là-dessus.

LA

LA COMTESSE.

Ah! Je suis comme vous, & ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage.

Que vous aviez du tems de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces tems-là soient près, ou qu'ils soient éloignés,

Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais, comme vous chantez! Quelle voix neuve & belle!

Quel étoit votre Maître? Ah! c'étoit Beau-mavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent

Que ce fut votre Maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.

J'ai pû vous avoir dit qu'il montrait à ma mère;
Ma mémoire est fort bonne, & ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi, je me souviens du jour;

Que je vous déclarai tendrement mon amour,
Pour la première fois.

22 *L'impromptu de Campagne,*

LA COMTESSE.

Ah! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain.

Quinze ou seize ans après le passage du Rhéin,
Et vous aviez alors. . . .

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors. . .

LA COMTESSE.

Parlons du Mariage

Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.

Dites, qu'en sera-t-il?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu.

Et vous aviez. . .

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille,

Car c'étoit de grands biens jetés dans la famille.

Quelle raison a-t-il?

LE COMTE.

Nous pourrons le sçavoir

Dans ce jour; il m'écrit qu'il arrive ce soir,

Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance

Qui le fâche très-fort touchant cette alliance.

LA

L A C O M T E S S E.

Son fils, a ce qu'on dit est aimable, bien fait,

L E C O M T E.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait,
Et lorsque cet ami que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,
L'un l'autre, nous étions même des plus unis,
Et si nous n'avons pû nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre.
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur
terre,

Madame, si bien donc que quand je le revis
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils,
Moi, je lui repondis que j'avois une fille,
Que par là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté,
Il me dit que son fils nous seroit présenté,
Cinq mois se sont passés, je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du père,
Et je reçus hier la lettre en question.

L A C O M T E S S E.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle
Sans sçavoir si l'époux peut-être digne d'elle.
Cette fille, Monsieur, mérite un sort heureux,
Elle est sage, bien née.

L E C O M T E.

Elle tient de nous deux.

L A C O M T E S S E.

Certainement Monsieur, il faut bien qu'elle en
tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beauté, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Et cela pourroit-il, cher Comte, être autrement?
Vous fûtes de tout tems seul objet de ma flâme,
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sçai bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart,

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part:
Car les femmes par fois. . .

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire,
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parirois cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens,

Comte, non de nos.

Voici ma fille.



SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE,
LISETTE.

LE COMTE.

HE bien, que ferons nous ce soir ?
Quel divertissement pourrions nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique,
Je l'ai dit à Madame; elle étoit magnifique;
Mais comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous, voyons ?

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragédie.

LISETTE.

Toute! une Tragédie est bien longue, ma foi.

LE COMTE.

Elle ne sçauroit l'être assez encor pour moi.
Pour ne plus s'affervir à la règle commune.
Je voudrois qu'on en fît en six actes quel-
qu'une.

LISETTE.

Ce seroit hazarder beaucoup assurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop, bien
souvent.

LE COMTE,

Que veulent ces gens-ci ?

I S A B E L L E.

Qu'apperçois-je, Lisette?

S C E N E V I I.

ERASTE, FRONTIN, LE COMTE,
LA COMTESSE, ISABELLE,
L I S E T T E.

E R A S T E.

N O T R E entrée en ces lieux, est peut-être in-
discrète;Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, Monsieur, à l'honneur de
vous voir.

L E C O M T E.

De tant de complimens, Monsieur, je vous dis-
pense.

L I S E T T E.

L'accueil du père est froid, adieu la connois-
sance.

L E C O M T E.

Mais, Monsieur, sachons donc qui vous êtes
enfin.

E R A S T E.

Il faut vous satisfaire, & c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, & venons d'Allemagne.
Nous sommes en un mot Comédiens de Cam-
pagne.

I S A B E L L E.

Lisette!

LE

L E C O M T E.

Comédiens, dites-vous?

F R O N T I N.

Oui, vraiment.

L I S E T T E.

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

L E C O M T E.

Parbleu je suis charmé d'une telle aventure.

Je suis grand amateur de pièces, je vous jure,
Et puisque vous voila, vous nous divertirez.

E R A S T E.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

F R O N T I N.

Tout ce qui dépendra de notre ministère

Vous est offert.

L E C O M T E.

Quel est, vous, votre Caractère?

E R A S T E.

D'ordinaire ce sont les Amans que je fais.

L E C O M T E.

Et vous, Monsieur?

F R O N T I N.

Et moi je suis pour les Valets.

L E C O M T E.

Je suis ravi qu'ici le hazard vous adresse.

Nous aurons du plaisir; qu'en dites-vous, Comtesse?

L A C O M T E S S E.

Moi, j'en prendrai beaucoup, & je le dis sans fard.

L I S E T T E.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

L E C O M T E.

Nous jouons quelquefois ici la Comédie;
 Nous nous entretenions même de Tragédie
 Quand vous êtes venus.

F R O N T I N.

Nous sommes trop heureux.
 Que le sort, . . . le hazard, . . . & que selon nos
 vœux. . . .

E R A S T E.

Tu veux toujours parler; ne songe qu'à te taire,
 Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

L E C O M T E.

Que pourriez-vous jouer?

F R O N T I N.

Mais si je ne dis mot
 On va croire, Monsieur; que je ne suis qu'un
 fot.

E R A S T E.

Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
 Je. . . .

L E C O M T E.

Comme vous voudrez, sérieux, ou Comique.
 Je me souviens d'avoir vû jouer autrefois,
 Le Crispin médecin aux Comédiens François;
 Il n'est point pour bien rire, une pièce pareille
 Quel en est donc l'auteur?

E R A S T E.

Elle est de. . . .

FRON-

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment? Que dites-vous? Vous vous moquez, je croi,

ERASTE.

Ah, le boureau!... Monsieur... Et malheureux tais-toi!

C'est qu'il veut plaisanter. En fait de Comédie,
Le talent de Monsieur est la Bouffonnerie,
Et le stile comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par tout.

Pour ne vous pas donner de Scenes rebattuës,
Car les pièces, je crois, vous sont toutes conuës,

Nous allons vous jouer seulement un morceau
Entre Monsieur & moi qui paroïtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ERASTE.

Ce n'est pas du tragique,
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appellez vous?

ERASTE.

C'est l'Amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ERA-

ERASTE.

Ton rôle est fort aisé,

Tu le sçais dès tantôt.

FRONTIN.

Soiez en assurance.

LISETTE.

A l'Amant déguisé, ça prêtons du silence.

ERASTE *allant au fond du Theatre &
revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait, tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on sçavoir l'objet qui captive vos vœux.

ERASTE.

Hélas! C'est un objet tout charmant, tout aimable,

Qui ne sçait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, Seigneur, ayez un entretien.

ERASTE.

Hé! Comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?

Elle est dans son Palais sans cesse retirée,

Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.

C'est dans le doux espoir de la voir un moment

Que je me fers ici de ce déguisement.

Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,

Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime;

Mais je n'ose compter sur un si doux destin.

Voudra-t-elle accepter & mon cœur & ma main?

Voudra-t-elle au milieu de tel qui l'environne,

Répon-

Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne?

Crois-tu qu'elle m'entende, & que dans mon ardeur. . .

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, Seigneur,
Ou si vos soins enfin, croiez en ma parole,
Ne peuvent la toucher. . . . Il faut qu'elle soit folle.

ERASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'apas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, Seigneur n'en doutez pas,
Et bien loin d'insulter au trait qu'Amour nous lance,

Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,

Que je sens comme vous le pouvoir de l'Amour.
Comme vous je voudrois que celle qui m'enflâme

Pût sçavoir à quel point elle enchante mon ame,
A la princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris. . . . de sa fille d'honneur,
Mais dans ces lieux enfin. Que prétendez-vous faire?

ERASTE.

Attendre si le sort à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans,
Où je puisse en secret. . . .

FRON-

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et si vous m'entendez, je commence à com-
prendre,

Que tel qui nous entend, pourroit trop nous
entendre,

Finissons l'entretien, cessons, & dans ce jour,
Pour ne rien hazarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien, Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scene a sçu me plaire

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre sçavoir faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, & je jure ma foi
Que vous serez reçus dans la Troupe du Roi,
Qu'en dites-vous; parlez.

LA COMTESSE.

Mon sieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours
ici.

Comte, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce tems, Monsieur, peut à Mademoi-
selle Appren-

Apprendre à bien jouer quelque Scene nouvelle,
E R A S T E.

Je m'en ferai toujourns un sensible plaisir.
L E C O M T E.

Songez donc pour ce soir, Messieurs, à nous
choisir

Quelque morceau brillant, de goût, de cara-
ctère.

Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre;
De cet amusement nous le régalerons,

E R A S T E.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pour-
rons.

S C E N E V I I I.

LES ACTEURS PRECEDENTS,
UN LAQUAIS.

L E L A Q U A I S.

M Onfieur, dans votre Cour il entre un équi-
page,

A six chevaux, avec . . .

L E C O M T E.

C'est notre ami, je gage.

Allons le recevoir.



SCENE IX.

ISABELLE, LISETTE, ERASTE,
FRONTIN.

LISETTE.

Nous, restons, croiez-moi.

ISABELLE.

Si mon père revient.

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ERASTE.

Je ne sçais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part; vous êtes mon excuse.
L'Amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux
yeux,

Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême,
D'être à vous à jamais.

FRONTIN.

Et moi j'en dis de même.

ISABELLE.

Lifette, je ne sçai où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés!

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux Amans déguisés.

ISABELLE.

Je ne sçais point, Monsieur, répondre à ce lan-
gage?

De

De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage,
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ERASTE.

Ah, charmante Isabelle!

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire

D'en dire davantage, & j'entends votre affaire.
Avant que se livrer à trop de sentimens,
Il faut un peu voir clair, & connoître ses gens.
Qu'êtes vous, s'il vous plaît? si j'en crois l'ap-
arence, ..

ERASTE.

Mon vrai nom est Eraste, & je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh! c'est un fait certain.
Moi, je suis son valet, & m'appelle Frontin.

ERASTE.

Je serai riche un jour, mais les biens que j'es-
pere,

Ne sont rien, si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.

Nous avons de ce bien pris un échantillon;

Mais nous ne l'avons plus: cela s'use si vite!

Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple & tout naturel.

Son cher père Damis, un peu vif & sévère. . .

L I S E T T E.

Que dites-vous, Damis? Quoi ce seroit son
père?

F R O N T I N.

Hé! vraiment oui, c'est lui! le connoissez-vous?

L I S E T T E.

Non.

Mais il me semble avoir oui nommer ce nom
Au Comte.

I S A B E L L E.

Je ne sçai.

F R O N T I N.

C'est un vieux Militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la
guerre.

L I S E T T E.

Justement le voila, c'est ce même Damis
Connu du Comte, il est de ses anciens amis.

E R A S T E.

Seroit-il bien possible! Ah! pardonnez, Ma-
dame,

Ce mouvement de joye où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu;
Mais puis-je m'y livrer, si je n'ai votre aveu?

I S A B E L L E.

J'ai beaucoup de panchant à vous croire fin-
cere;

Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Eraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussi-tôt ne saura qu'obeir.

SCE-

S C E N E X.

LUCAS, ERASTE, ISABELLE,
LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

JE vous cherche par tout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire ?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire ;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons, que viens-tu nous ap-
prendre ?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre.

La conversation du Comte avec celui,
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de consé-
quence.

LISETTE.

Après.

LUCAS.

Ils ont parlé de vous & d'alliance,
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,

38 *L'impromptu de Campagne,*

Que ce grand Monsieur-là, vient pour vous épouser.

I S A B E L L E.

O Ciel !

E R A S T E.

Ah quel revers ! ô fortune cruelle !

F R O N T I N.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle.

L U C A S.

Je vois qu'elle vous a tous rendu soucieux.

Mais je ne sçavois pas. . .

L I S E T T E.

Va-t'en, tu feras mieux ?

Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

L U C A S.

La belle récompense ?

Il s'en va.

S C E N E X I.

L E S A C T E U R S P R E C E D E N T S

bors L U C A S.

L I S E T T E.

Nous en parlions tantôt, de ce projet formé ;
Et voila mon soupçon tout-à-fait confirmé,

E R A S T E.

Cet hymen est pour moi, Madame, un coup
de foudre.

ISA-

I S A B E L L E.

Aux volontés d'un père il faut bien se résoudre
Puis-je faire autrement ?

E R A S T E.

Quelle fatalité !

Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déjà maître ;
Et dans le même instant je le vois disparaître.

I S A B E L L E.

Je vois que vous m'aimez, & je plains votre
fort ;

Mais, Erasste, il faut bien sur soi faire un effort.

E R A S T E.

Hé, le puis-je, Isabelle, après vous avoir vûë ?
Je mourrai de douleur.

I S A B E L L E.

Que mon ame est émûë !

Retirez vous, Erasste, car si nous étions vûs...

L I S E T T E.

Ciel ! voilà votre père.

I S A B E L L E.

Ah ! nous sommes perdus.

E R A S T E.

Ne vous démontez pas, & soyez hors de peine,
Faisons semblant ici de jouer une Scene.

I S A B E L L E.

Et laquelle ? parlez, je tremble de frayeur.

L I S E T T E.

Commencez, nous sçavons tout Moliere par
cœur

ERASTE *se jettant aux pieds d'Isabelle
& lui prenant la main.*

Ah! belle Alcène, il faut que comblé d'alle-
gresse. . .

I S A B E L L E.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foi-
blesse.

S C E N E XII.

LE COMTE, ISABELLE, ERASTE,
LISSETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Comment donc. . .

ERASTE.

Nous faisons la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitruon.
Mademoiselle jouë Alcène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis souffrir.

ERASTE.

C'est cependant par tout,
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de
goût.

LE COMTE.

Hé si donc, un chef-d'œuvre, où l'on couvre
de honte

Un Général d'armée, & qu'un rival affronte.
Corbleu, si j'eusse été ce Général Thebain,

Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

Oui, bien loin de souffrir qu'il fit chez moi le maître,

Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

F R O N T I N.

Monfieur, allons nous en.

E R A S T E.

Cet homme est fingulier.

L I S E T T E.

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

F R O N T I N.

Retirons-nous.

L E C O M T E.

Cherchez quelques Scenes nouvelles,

Où l'on parle d'assauts, de Forts, de Citadelles,

Ou de combats sur Mer; voila du ravissant.

F R O N T I N.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE,

I S A B E L L E, E R A S T E,

L I S E T T E, F R O N T I N.

L A C O M T E S S E.

Comte, nous vous cherchions. Approchez,

Ifabelle,

Et saluez Monsieur.

D A M I S.

Une fille si belle

C 5

Doit

De rencontrer aussi . . . de son côté son fils . . .
 Attendriſſant les cœurs . . . par leur recon-
 noiſſance . . .

L E C O M T E.

Ceſt un galimathias que tout ceci, je penſe

F R O N T I N.

Et cédant aux effets . . . d'un tendre mouve-
 ment . . .

Ah! que cela va faire un ſpectacle touchant!

D A M I S.

Je ne me trompe point.

E R A S T E.

Ah! c'eſt trop me contraindre,

Et je vois à préſent qu'il n'eſt plus tems de ſein-
 dre.

Ah! Monſieur, permettez qu'embrailant vos
 genoux,

J'oſe vous ſupplier d'écouter . . .

D A M I S.

Levez-vous.

I S A B E L L E.

Lifette . . .

L I S E T T E.

La rencontre eſt d'aſſez bon augure.

L E C O M T E.

Que veut dire ceci! Quelle eſt cette aventure?

L A C O M T E S S E.

Qu'avez vous donc, Monſieur, qui vous rend
 ſi ſurpris?

D A M I S.

Je dois l'être en effet: je trouve ici mon fils.

LI-

L I S E T T E.

Son fils? Mademoiselle!

D A M I S.

Oui, la chose est certaine.

I S A B E L L E.

Ciel!

F R O N T I N.

Voilà justement un nouvelle Scene.

L A C O M T E S S E.

Je n'en puis revenir.

L E C O M T E.

Ceci me surprend, moi:

C'est un événement qu'à peine je conçois.

E R A S T E.

Le hazard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon ame charmée. . . .

D A M I S.

Et c'étoit aussi celle

Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, & nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'une telle conduite?
Quel projet aviez vous?

F R O N T I N.

De devenir Hermite. . . .

D'abandonner le monde, & fuir ses plaisirs
vains. . .

D A M I S.

Vraiment, vous aviez là de louables desseins
Mais comment accorder cette belle retraite,
Avec trois cens louis ôtés de ma cassette?

FRON-

F R O N T I N.

L'or séduit quelquefois; mais nous le méprions:

Et tous les jours, Monsieur, nous nous en dé-faisons.

D A M I S.

Comte, voila ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance;
La Fortune & l'Amour semblent en ces mo-
mens,

Travailler de concert pour unir deux Amans.

Au Comte.

Serrons de si doux nœuds; & dans cette journée.
D'Isabelle, & d'Erasme achevons l'Himenée.

L E C O M T E.

Il est beau Cavalier, dans sa taille bien pris,
Je n'aurois jamais crû que ce fut votre fils.

D A M I S.

J'ai donné ma parole, & suis sûr de la sienne;
Il faut sans différer.

L E C O M T E.

Je vous tiendrai la mienne.
Et pour que cet Himen se termine au plutôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.



MÉLANIDE

COMEDIE

En Vers & en cinq Actes, par Mr. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E, de l'Academie Françoise.

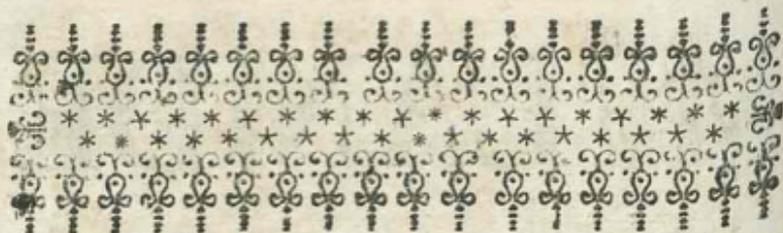


Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skidenstræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.



A C T E U R S.

DORISE'E, Veuve.

ROSALIE, Fille de Doris e.

THEODON, Beau-frere de Doris e.

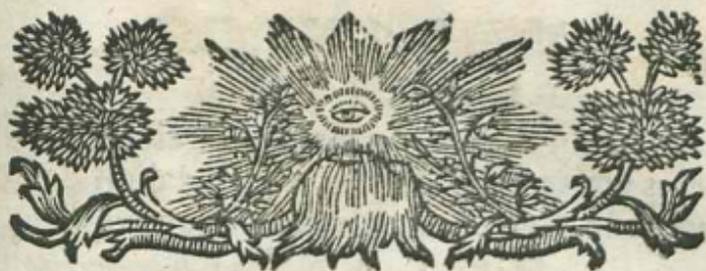
LE MARQUIS D'ORVIGNY,
Amant de Rosalie.

ME'LANIDE, Amis de Doris e.

D'ARVIANE, Amant de Rosalie.

UN LAQUAIS.





MÉLANIDE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORISÈ'E, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISÈ'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquile

Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,

Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MÉLANIDE.

Ils étoient ignozes; & le secret console.

Je ne crains que l'éclat.

Quelle crainte frivole!
N'êtes vous pas ici comme au fond d'un désert?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

M E' L A N I D E.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

D O R I S E' E.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée!
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son
tour;

Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand
jour.

Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les Importuns vous pourrez vous souf-
traire.

Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma Fille, & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide,
Comptez que mon Beau-frere est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Helas! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

M E' L A N I D E.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'inf-
truire...

D O R I S E' E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! vous méritez trop, pour espérer si peu.
Mais

Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu
Qui, depuis quelque tems, m'embarasse & me
pése.

M E' L A N I D E.

D'où vient ?

D O R I S E' E.

C'est que je crains...

M E' L A N I D E.

Quoi ?

D O R I S E' E.

Qu'il ne vous déplaîse.

M E' L A N I D E.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, or-
donnez.

Puis-je vous être utile ?

D O R I S E' E.

Oui, sans doute. Apprenez

Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.

Ma fille en est la cause.

M E' L A N I D E.

Ah! seroit-il possible ?

D O R I S E' E.

Je l'aime, elle en est digne. A son gout comme
au mien,

Je voudrois la pourvoir ; & vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secretes.

Est ce avec peu de bien, des procès & des dettes,

Que je puis, à mon gré, lui choisir un Epoux ?

Je crois que le plus sur, s'il n'est pas des plus

doux,

Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.

Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
 Il seroit un parti qui rassemble à la fois
 Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon
 choix :

Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
 Tout s'y trouve excepté la première jeunesse.

M E' L A N I D E.

Est-ce un homme de guerre?

D O R I S E' E.

Oui; mais très-estimé,

M E' L A N I D E.

Aime-t-il Rosalie?

D O R I S E' E.

Il m'en paroît charmé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête;
 Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
 Et, s'il n'a pas encor osé se proposer,
 J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

M E' L A N I D E.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux
 faire.

D O R I S E' E.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

M E' L A N I D E.

Quoi! c'est un avantage; & vous vous consultez.

D O R I S E' E.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultez.

M E' L A N I D E.

Quelles difficultez?

D O R I S E' E.

Sur tout il en est une. Si

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,
 Monsieur votre Neveu fera desespéré.
 A tout autre parti je l'aurois préféré.
 Car enfin, son amour dont il n'est pas le maître,
 Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.
 Cet heureux mariage eut resserré les nœuds
 De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
 D'Arviane & ma Fille étoient nez l'un pour l'autre ;

Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre,
 Tans de félicité n'est pas faite pour nous.
 Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez vous ?

M E' L A N I D E.

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre
 Au bonheur de pouvoir être un jour votre Gen-
 dre.

S'il ose s'en flatter, je ne sçais pas pourquoi.
 Il manque de fortune ; & comme il n'a que moi
 Sur qui puisse rouler toute son espérance,
 Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
 Mais d'un enchantement, plus fort que mes dis-
 cours,

Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
 N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
 Et comme son amour, & sur tout sa présence,
 Pourroient nuire aux projets dont vous m'en-
 tretenez,

Mes ordres absolus lui vont être donnez.

D O R I S E' E.

Comment ?

M E' L A N I D E.

L'occasion en est fort naturelle.

N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?

Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

D O R I S E' E.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

M E' L A N I D E.

Il faut qu'il obéisse.

D O R I S E' E.

Je le plains.

M E' L A N I D E.

Il m'est cher.

D O R I S E' E.

Ah! vous pouvez l'aimer,

Sans craindre que personne ose vous en blâmer;
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

M E' L A N I D E.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'aug-
mente.

D O R I S E' E.

Quel est-il?

M E' L A N I D E.

Un peu trop d'impétuosité.

D O R I S E' E.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, & beaucoup de
droiture;Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.
D'ail-

D'ailleurs je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit
ans,

Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.
M E' L A N I D E.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je sçaurai le contraindre;
Et je vais de ce pas...

D O R I S E' E.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas recontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ME'LANIDE.

M E' L A N I D E.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joye en est extrême.

Le sujet qui m'amène, est sans doute le même;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

M E' L A N I D E.

Vous avez du songer à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

M E' L A N I D E.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encore: & je compte..

M E' L A N I D E.

Au contraire,

Vous

10 M E' L A N I D E,

Vous partez dès demain,

D' A R V I A N E.

Sur un nouveau congé
Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

M E' L A N I D E.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me
plaire.

Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous
éclaire?

Et voulez-vous tomber dans le relâchement?

Puisqu'on pense de vous avantageusement,
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D' A R V I A N E.

Ne puis-je demander sans scrupule & sans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

M E' L A N I D E.

D'accord; mais le plus sage est celui qui s'en passe
Hé! peut-on, sans rougir, aller demander grace,
Quand il est question de remplir son devoir?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'osez me le dire; & j'entens ce langage.

D' A R V I A N E.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.

Dans ma profession, il est quelques loisirs

Que la gloire permet de prêter aux plaisirs:

Quand il en sera tems, je pourrai m'y soustraire.
Je ne sçais point manquer où je suis nécessaire.

M E' L A N I D E.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité,
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.

Un

Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle.
 Déjà l'on vous citoit par tout comme un modèle.
 Ah! vos devoirs, pour vous, auroient le même
 appas :

Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
 Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
 Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
 Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heu-
 reux ;

Helas ! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
 Accablé sous le poids d'une chaîne importune ?
 Eh, comment voulez vous aller à la fortune ?
 Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

D' A R V I A N E.

Vous verrai-je toujourns soupiner sur mon sort ?
 Est-il si différent de celui de tant d'autres ?

M E' L A N I D E.

Ne vous comparez point.

D' A R V I A N E.

Quels discours sont les vôtres !

Mon sort n'est pas des plus heureux, sans con-
 tredit.

Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit

Que les Infortunés, à qui je dois la vie,

Contraints, par des maheurs, à quitter leur pa-
 trie,

Ayant bien-tot après fini leurs tristes jours,

Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autres secours

Que vos seules bontez, avec quelque naissance ;

Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre en-
 fance,

Pris

Pris des soins que le tems n'a pu diminuer :
Tant que vous daignerez me les continuer ,
Ma situation ne sera point affreuse.

M E' L A N I D E.

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heu-
reuse :

Mais , par un contre-tems qu'on éprouve tou-
jours ,

La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'Amour qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :

Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux

Qui prend de plus en plus sur votre caractère.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altère ;

Vous ne supportez rien. N'apprendrez vous ja-
mais

L'art de dissimuler , ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée ?

La moindre dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque
bonheur,

Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses,
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie ?

D' A R V I A N E.

En quoi donc ?

ME-

M E' L A N I D E.

J'en soupire.

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
 A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
 Par tout où vous serez, tachez d'en profiter.

D' A R V I A N E.

Pourquoi ce prompt départ ?

M E' L A N I D E.

N'y formez point d'obstacle.

Le cœur d'un Galant homme est son plus sur
 oracle :

Interrogez le vôtre, & suivez son conseil.

S C E N E III.

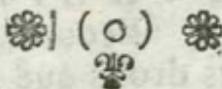
D'ARVIANE *seul.*

O H, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil !
 C'est me tyranniser d'une façon cruelle.

Je veux bien lui passer ses leçons & son zèle ;
 Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
 Mon malheureux départ, l'ordre est trop in-
 humain !

C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
 Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
 Il faut paisiblement digérer ce poison ?

Non, malgré ma douceur, j'enrage ; & j'ai rai-
 son.



B

SCE-

S C E N E I V.

R O S A L I E, D' A R V I A N E.

D' A R V I A N E *allant au devant de
Rosalie.*

A H, Rosalie!

R O S A L I E.

Eh bien? Quel sujet vous agite?

D' A R V I A N E.

On prétend que je parte; on veut que je vous
quitte.

R O S A L I E.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D' A R V I A N E.

Et vous aussi, cruelle, & vous m'y condamnez!

Quoi! vous me prescrivez ce départ inutile?

Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,

Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,

Et perdre des momens consacrés à vous voir?

Vous le sçavez; pour peu que la gloire m'ap-
pelle,

Je ne balance pas à vous quitter pour elle.

Que dis-je? Pardonnez; ce n'est pas vous quit-
ter

Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige...

R O S A L I E.

Ecoutez. On m'ordonne

D'usen de tous les droits que votre amour me
donne.

On

On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas ;
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh ! qui peut mieux que vous décider de ma vie ?
Ah ! du moins, convenez enfin, de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Helas ! je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi ! toujours ce départ ?

Vous l'avez résolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachés ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma Mere...

D'ARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir,

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir ?

R O S A L I E.

J'obéirai, fans doute.

D' A R V I A N E.

On vous l'a fait promettre?

R O S A L I E.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D' A R V I A N E.

Je le crois.

R O S A L I E.

Cependant vous ferez fagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D' A R V I A N E.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et pour l'amour de vous, cesser de vous aimer?

R O S A L I E.

Vous feriez bien.

D' A R V I A N E *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

R O S A L I E.

Vous vous fâchez, je crois?

D' A R V I A N E.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne pas avoir cet air toujourns paisible
Qui montre que pour vous tout est indifférent!
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

R O S A L I E.

L'égalité d'humeur fut toujourns mon partage.

D' A R V I A N E.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage;
Si pour vous c'en est un : quant à moi, je le suis,
Plus

Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.
 L'égalité d'humeur vient de l'indifférence;
 Et quoique vous puissiez dire pour sa défense,
 L'insensibilité ne sauroit être un bien.
 Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
 Rester au même point tout le tems de sa vie,
 Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie
 Borner, ou pour mieux dire, anéantir son gout;
 Ne voir, ne regarder, & n'en visager tout
 Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même
 forme;

N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;
 Être toujours soi-même; y peut-on résister?
 Est-ce là vivre? Non. C'est à peine exister.

R O S A L I E.

Ainsi votre bonheur est grand?

D' A R V I A N E.

Il devrait l'être.

Enfin, je vais partir.

R O S A L I E.

Je vous ai fait connoître

Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous
 vois?

Vous ne me quittez pas pour la première fois,
 Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude!

D' A R V I A N E.

Helas! je vous laissois dans une solitude,
 Où vos charmes naissans, par moi seul adorez,
 De tout ce qui respire, étoient presque ignorez.
 A ma conquête alors l'Amour bornoit les vôtres.
 Grands Dieux! que ce départ est différent des
 autres?

B 3

Vous

Vous restez à Paris. Déjà de tous côtez
On se plait à semer le bruit de vos beautez.
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde?
Je vous vois mille Amans.

R O S A L I E.

Qui sont-ils?

D' A R V I A N E.

Tout le monde.

R O S A L I E.

Mais encor il faudroit me nommer...

D' A R V I A N E.

Eh! ce sont

Tous ceux qui vous ont vuë, & ceux qui vous
verront.

Paroîtrez vous toujourns surprise d'être aimée?

Ou n'y seriez vous pas encore accoutumée?

Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.

On ne fait point d'Amant sans s'en appercevoir.

La Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre em-
pire?

R O S A L I E.

Et quand cela seroit, qu'aurez vous à me dire?

D' A R V I A N E.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,

Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,

Si vous ne l'attiriez.

R O S A L I E.

Je dépens d'une Mere,

Et d'un Oncle qui m'a toujourns servi de Pere.

Il m'aime; & vous sçavez que je puis espérer

D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.

Puis-

Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore ?

A l'égard du Marquis ; s'il m'aime, je l'ignore :
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien-tôt avouer son secret ?

ROSALIE.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence.

Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.

Vous leur laissez parler un langage si doux ;

Ils savent regarder d'une façon si tendre,

Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre :

Chacun de vos regards paroît un sentiment,

Qui semble autoriser les désirs d'un Amant ;

Et dès qu'ils sont formez, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir qui fait que l'on m'adore ?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'Amour a mis sous votre loi,

Vous n'avez jamais sù desespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? Osez le reclamer.

D' A R V I A N E.

Ne s'engage t'on pas, quand on se laisse aimer?

R O S A L I E.

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrète,
Que naturellement je suis un peu coquette.

D' A R V I A N E.

Ah! si vous vouliez l'être, il ne tiendrait qu'à
vous.

R O S A L I E.

Eh! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

D' A R V I A N E.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
N'est qu'un sentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

R O S A L I E.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il sembloit que, pour vous, l'Amour & la Raison
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur
faison :

A vos fausses terreurs tout servoit de matière;
Vous vouliez occuper mon ame toute entière.
Chez vous l'inquiétude est dans son élément:
On n'a jamais été plus injuste en aimant.

En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Helas! combien de fois m'avez vous offensée?
L'Amour dans votre cœur est toujours en cour-
roux.

D' A R V I A N E.

Ah! vous me trahirez, je le sçais mieux que vous.

RO-

Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifférence,
 Me donne tout à coup une douce espérance!
 Pourquoi m'aimeroit-elle? Est-ce une trahi-
 son ?

Auroit-elle employé cet aimable poison
 Pour me perdre? ... Il faut voir. Ma présence
 fatigue ;

Contre mes intérêts on trame quelque intri-
 gue :

Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
 Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THEODON.

J'allois me plaindre à vous.

LE MARQUIS.

THEODON.

Eh, de quoi, je vous prie.

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THEODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flatant mon amour, en le fortifiant

Dans mon ame incertaine, & toujourns combattuë,

Vous avez irrité le poison qui me tuë.

Sans vous, le fol espoir ne m'eut pas enyvré;

Et peut être déjà serois je délivré

D'un mal qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THEODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THE-

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté.
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste & secret hymenée,
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous sçavez quelle fut la douleur que j'en eus;
Et qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une Epouse si chere,
Alors pour me venger des rigueurs de mon
Pere,

Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promesse! hélas! qu'est elle devenuë?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenuë,

T H E O D O N.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon
tour.

Avois je mandié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

T H E O D O N.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très-légitime.
D'où viennent ces remords? Votre Epouse n'est
plus

De-

Depuis assez long-tems; & croyez au surplus,
Que, pour peu que la mort eût été moins cer-
taine,

Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau,
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens; j'ai vaincu mes scrupules;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THEODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâ-
cheux;

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, & l'amour malheu-
reux.

Je vais servir à tous de fable & de risée.

THEODON.

Eh! par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?

D'Arviane l'adore; il doit en être aimé.

Et n'est ce pas à moi la plus grande folie

D'oser lui disputer le cœur de Rosalie?

Il l'aime; il lui convient; ils sont dans leurs
beaux jours;

Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

J'en jure bien autant. Mais quelle différence.

Je sens trop que l'Amour lui doit la préférence.

Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THEODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de Rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du moins, il eut fallu m'instruire.

THEODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de Rival qui ne soit dangereux.

THEODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence,

LE MARQUIS.

Comment?

THEODON.

Il part demain, & perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.

Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un

Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux
vôtres.

Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé

La première beauté dont je fus si charmé.

Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie

Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;

J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux succès;

Je n'exagère point un si cruel excès.

Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.

Vous m'avez embarqué; sauvez moi du naufrage.

Vous

Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;

Parlez à votre Sœur, & ne ménagez rien.

Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.

Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,

Sacrifiez-lui tout; j'ose vous l'ordonner:

Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

T H E O D O N.

Je verrai Dorifée.

L E M A R Q U I S.

Oui, réglez avec elle.

T H E O D O N,

Je compte vous porter une heureuse nouvelle,

L E M A R Q U I S.

Vous me le promettez?

T H E O D O N,

Vous pouvez espérer.

L E M A R Q U I S.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

S C E N E I I.

T H E O D O N *seul.*

CETTE affaire n'est pas difficile à conclure;
Et voila pour ma Nièce une heureuse aventure.

J'imagine pourtant que ce choix là n'est pas

Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.

Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sa-

che

Le triste & malheureux secret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pourroient empê-
cher....

S C E N E III.

M E' L A N I D E, T H E O D O N.

T H E O D O N.
A Votre appartement je vous allois chercher.

M E' L A N I D E.
J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble.
Je la quitte toujourns quand le monde s'assemble.

T H E O D O N.
Vous le fuyez?

M E' L A N I D E.
Beaucoup.

T H E O D O N.
Je ne vous comprends pas.
Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'ap-
pas;

Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au con-
traire,

A travers le torrent se jeter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

M E' L A N I D E.
N'aurez-vous point, Monsieur, quelque chose
à m'apprendre?

T H E O D O N.
Je ne sçais que vous dire, & quel compte vous
rendre. Un

Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

M E' L A N I D E.

Non, non, parlez.

T H E O D O N.

Je suis tout-à-fait indigné.

M E' L A N I D E.

Eh, de quoi donc, Monsieur?

T H E O D O N.

Dites-moi, je vous prie,

Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,

Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînez?

Je ne vis de mes jours des gens plus acharnez.

M E' L A N I D E.

Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du monde :

C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

T H E O D O N.

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour.

Ne nous en flatons point : je n'y vois aucun jour.

Ils se trouvent armez d'un tire incontestable.

M E' L A N I D E.

Suis-je déshéritée ?

T H E O D O N.

Il est trop véritable.

M E' L A N I D E.

Quoi, mon Pere & ma Mere ont eu cette rigueur !

Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

T H E O D O N.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.

Des rigueurs de la Loi vous êtes la victime.

M E' L A N I D E .

Ah, Ciel!

T H E O D O N .

Que votre sort est digne de pitié!

M E' L A N I D E .

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?

De toutes mes douleurs c'est la plus importune.

Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.

M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux?

Et mettez-vous un terme à vos soins généreux?

Je n'espère qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

T H E O D O N .

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre,

M E' L A N I D E .

Je vais donc... Le pourrai-je?... Ah, quelle extrémité!

Je vais mettre le comble à ma calamité.

T H E O D O N .

Quelle est cette frayeur?

M E' L A N I D E .

Elle est bien légitime.

Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

T H E O D O N .

Non, Madame; daignez vous rassurer.

M E' L A N I D E .

Ah, Ciel!...

Il faut donc dévoiler un secret si cruel,

Et

Et m'arracher enfin . . . Vous ne pourrez [me
croire.

C'est l'aveu d'une erreur qui m'a couté ma gloire

J'ai payé chèrement l'égarement affreux

Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,

Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse

Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui dresse.

Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé.

Je plus; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé

Que notre amour naissant, si doux, si plein de

charmes,

En s'augmentant toujourns, me couta bien des

larmes.

L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,

Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.

Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hy-

ménée

Ne feroit le bonheur de notre destinée.

Nous devînmes certains de ne point obtenir

L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.

Des haines, des procès, & mille circonstances,

Auroient fait rejeter nos plus vives instances.

Nos feux étoient secrets: s'ils s'étoient déclarez,

Notre perte étoit sûre; on nous eut séparez.

THEODON *d' part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.

à Mélanide.

Continuez.

M E' L A N I D E.

Je n'ose en dire davantage.

Non, Madame; daignez me parler sans détour.
Quel parti prîtes-vous?

M E' L A N I D E.

Le parti de l'Amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.

Son affreux désespoir me causa trop d'allarmes.
L'un & l'autre aveuglez, l'un & l'autre indifférents,

Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Helas! il n'en est point que l'Amour ne franchisse.

Je ne pus résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des sermens... nous devînmes Epoux,
Je vois que sans frémir vous n'avez pû m'entendre:

A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;

Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon Epoux ardente à nous punir,
Résolue de me perdre & de nous désunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.

A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un Pere en fureur il me fut annoncé.

Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée ;
 Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
 Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,
 Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THEODON *à part.*

Quelle conformité !

M E' L A N I D E.

Ce qui va vous surprendre,
 Croyriez-vous que l'Amant, que l'Epoux le
 plus tendre

Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli ?

Son amour, ses sermens, tout fut enseveli...

Mais le dois-je accuser de tant de perfidie ?

Non, le moindre soupçon m'auroit couté la vie.

Ses soins, comme les miens, ont été superflus.

Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.

C'est pour le retrouver que mon cœur vous im-
 plore.

Tout peut se réparer. S'il respire, il m'adore.

Je suis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos
 soins.

Pour mon seul intérêt je vous presserois moins :

Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THEODON.

N'eutes-vous pas un Fils ?

M E L A N I D E.

Helas ! c'est pour lui-même

Que la plus tendre Mere implore votre appui.

THEODON.

(*à part.*) (*baut.*) (*à part.*)

Justement ! Espérez. Sachons si c'est celui...

ME-

M E' L A N I D E,

M E' L A N I D E.

Mon Epoux seroit-il de votre connoissance?

T H E O D O N.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance?

M E' L A N I D E.

Oui, Monsieur; il seroit: il doit être avancé.

T H E O D O N.

Comment se nommoit-il?

M E' L A N I D E.

Le Comte d'Ormanché.

T H E O D O N *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

M E' L A N I D E,

Qui donc?

T H E O D O N.

Je croyois le connoître.

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut
l'être;

Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

M E' L A N I D E.

Que dites vous?

T H E O D O N.

Celui que j'avois soupçonné,

Depuis long-tems éprouve un sort pareil au
vôtre.Tout ressemble, au nom près; mais il en porte
un autre.

M E' L A N I D E.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-
t-on?

THE-

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient souvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THEODON.

Vous auriez pû le voir; vous le pouvez encore.

MELANIDE.

Où donc?

THEODON.

Chez Dorifée. Il n'y fait que d'entrer.

Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer?

MELANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites;
Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du
moins

Que je n'épargnerai, ni mes pas, ni mes soins.

MELANIDE.

Quel embarras pour vous!

THEODON.

Je m'en charge avec joye;

Et je vais dès ce jour me mettre sur la voye.

MELANIDE.

On ne sçait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion,

THE-

Quoi! vous n'avez jamais appris à Dorifée
La cause de vos pleurs?

M E' L A N I D E.

Non: je l'ai déguisée.
Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon
cœur.

T H E O D O N.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

S C E N E I V.

T H E O D O N *seul.*

D'Abord, à Dorifée allons, courons appren-
dre

Un bonheur que, sans doute, elle n'osoit at-
tendre.

Que je plains d'Arviane! Il sera furieux.

Mais que faire? Il pourra quelque jour trou-
ver mieux.

A son âge, on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

S C E N E V.

M E' L A N I D E, T H E' O D O N.

M E' L A N I D E.

AH, ma joye est extrême!
Il sortoit; je l'ai vû.

T H E-

T H E O D O N.

Qui donc avez-vous vû?

M E' L A N I D E.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévu!

Je m'étois mise en lieu, d'où, sans être aperçue,
Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue:
Il sembloit que mon cœur me l'avoit anoncé.

T H E O D O N.

Quoi?

M E' L A N I D E.

Le Marquis est...

T H E O D O N.

Qui?

M E' L A N I D E.

Le Comte d'Ormancé.

T H E O D O N.

Ne vous trompez-vous point?

M E' L A N I D E.

Quoi! vous doutez encore!

Hé! peut on se méprendre à l'objet qu'on adore?

C'est lui-même; j'en ai des signes trop certains.

Mes sens se sont troublez; mes yeux se sont

éteints,

Mon cœur a tressailli... Que mon ame est ravie!

Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.

Tous mes pleurs sont payez. Sans mon saisisse-

ment,

J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement...

Vous avez déploré mon infortune affreuse.

Félicitez-moi donc,

D

T H E-

THE'ODON *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

M E' L A N I D E.

Heureuse ! J'en mourrai. Mais ne différez pas ;
Vers un Epoux si cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.

Qu'il vienne réunir ma flâme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé :
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THE'ODON.

J'avouerai que ma joye auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

M E' L A N I D E.

En quoi donc mon bonheur peut-il être dou-
teux ?

THE'ODON.

Il ne devrait pas l'être.

M E' L A N I D E.

Expliquez-vous, de grace.

Quel est ce contre-tems ? Qu'est ce donc qui
se passe ?

Je retrouve l'Epoux que j'avois tant pleuré,
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THE'ODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.



SCENE VI.

DORISE'E, ROSALIE, THEODON,
ME'LANIDE.

DORISE'E à Rosalie.

ON a sur un Amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISE'E à Mélanide.

D'Arviane nous reste, on vient de me l'appren-
dre.

Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

ME'LANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISE'E.

J'ai sù qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence;

Et que, pour vous cacher sa désobéissance,

Il doit se retirer chez un de ses amis.

ME'LANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISE'E regardant Rosalie.

Aux volontez d'une autre il auroit pû se rendre.

On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu pren-
dre:

La raison m'en paroît aisée à pénétrer.

Mais, laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

La prompte obéissance est la meilleure excuse :
 C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.
 Ainsi, Mademoiselle, il vous plaira d'opter.
 Le Cloître est d'un côté, de l'autre est l'Hymenée.
 Vous-même, décidez de votre destinée.
 Acceptez, dès ce jour un Epoux de ma main,
 Ou déterminez-vous à partir dès demain.
 On vous offre un bonheur que vous n'osiez
 prétendre.

Le Marquis d'Orvigny vient de me faire enten-
 dre

Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
 C'est le plus tendre Amour qui vous offre un
 Epoux.

M E' L A N I D E *à part.*

Oh Ciel! quel coup de foudre!

D O R I S E' E *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne,
 Dicter votre réponse, elle sera la mienne.

M E' L A N I D E *à part.*

O Ciel!

D O R I S E' E *à Rosalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer,
En regardant Mélanide.

Madame vous dira de n'y jamais penser.

M E' L A N I D E *à part.*

Que vais-je devenir?

D O R I S E' E *à Mélanide.*

Quelle-même décide...

Que

Que vois-je! ... Qu'avez-vous?... Ma chere
Mélanide.

ME'LANIDE *en se laissant aller dans les
bras de Théodon.*

Helas! je n'en puis plus.

T H E O D O N.

Aidez-moi promptement.

Il faut la remener dans son appartement.

Dorifée, Rosalie & Théodon l'emmenent.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche impo-
tune!

Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune?

Ah! du moins, pour jamais s'il me perd aujour-
d'hui,

Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

Mais, hélas! le voici. Faisons nous violence,

Pour le persuader de mon indifférence.

Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer,

Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCÈNE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous? Quel espoir vous
attire?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.
RO-

R O S A L I E.

Je l'ai cru. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.

D' A R V I A N E.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus,

R O S A L I E.

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous
plaire?

He bien? n'avez-vous point de reproche à vous
faire?

D' A R V I A N E.

Le seul que je me fasse, est de vous trop aimer.

R O S A L I E.

Laissez-là votre amour; tâchez de vous calmer,

Que devient ce départ promis & nécessaire?

D' A R V I A N E *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

R O S A L I E.

On fait tout le contraire.

D' A R V I A N E *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.

Avois je si grand tort de prendre du soupçon?

Oui, je reste; & s'il faut que je me justifie,

C'est pour être témoin de votre perfidie.

R O S A L I E.

Je suis accoutumée à vos vivacitez.

D' A R V I A N E.

Achevez librement ce que vous méditez,

Sans craindre désormais que je vous importune.

Mais, en sacrifiant l'Amour à la Fortune,

Falloit-il abuser de ma foible raison?

Ne peut-on se quitter sans une trahison?

R O S A L I E.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

D' A R V I A N E.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse?

Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

R O S A L I E.

De tout ce que j'entens, j'ai lieu de m'étonner.

C'est vous qui m'accusez quand je suis offensée!

Et sur quoi fondez vous cette plainte insensée!

D' A R V I A N E.

Le Marquis ne va pas devenir votre Epoux?

R O S A L I E.

Peut-être.

D' A R V I A N E.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux?

Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la fuite,

Vous n'avez pas flaté mon ame trop séduite?

Nos adieux sont trop bien gravez dans mon
esprit.Perfide! en me quittant, vous ne m'avez pas dit:
Imaginez, pourtant, que j'y serai sensible.
Autant que je dois l'être.

R O S A L I E.

Ah! rien n'est plus risible.

L'interprétation vous égare & vous perd.

Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,

Et les expressions qui sont de cette espèce,

Il faudroit du discours bannir la politesse.

D' A R V I A N E.

Quoi! le plus tendre aveu, quand on l'appro-
fondit,

N'est

N'est plus qu'un compliment ?

R O S A L I E.

Je vous ai toujours dit

D'une façon très-claire & très-intelligible,

Que, sans aucun amour, on peut être sensible.

L'amitié véritable a sa tendresse à part,

Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D' A R V I A N E.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.

Je cherchois de l'amour... depuis que je vous

aime,

Et que vous le souffrez...

R O S A L I E.

Pouvois-je l'empêcher ?

D' A R V I A N E.

Je n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

R O S A L I E.

Je m'en rapporte à vous.

D' A R V I A N E.

Que d'amour inutile,

Si l'estime insipide & l'amitié stérile

Sont les seuls sentimens qui soient connus de
vous !

Je comptois vous en voir partager de plus doux.

R O S A L I E.

Ceux que vous m'inspirez, auroient dû vous
suffire.

D' A R V I A N E.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous
le dire.

Je tiens, depuis long-tems, ce secret renfermé :

Ou

Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez
aimé :

Vous riez ?

R O S A L I E.

C'est répondre.

D' A R V I A N E,

Employez l'ironie !

Elle a, dans votre bouche, une grace infinie.

R O S A L I E.

Mais vous qui m'accusez, dites-moi donc comment

On parvient à pouvoir éconduire un Amant ?

Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,

Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?

Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat ?

Quelle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat ?

En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.

Entre nous, le parti que je crois le plus sage,

Est de fermer les yeux, de supporter en paix

Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D' A R V I A N E.

Avec quelle malice elle se justifie !

La cruelle me brave encore & me défie !

C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir :

Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.

Oui, je vous haïrai, je vous le certifie ;

C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

R O S A L I E.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'AR-

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
 Je m'en fais un plaisir, une joye infinie.
 Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
 Recevez les adieux les plus déterminez.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre

Un cœur qui fut toujours si soumis & si tendre.

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour ?

A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,

La Fortune & vous même avez juré ma perte.

Ma présence vous gêne; elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssiez...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me ravissez!

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! Quel but est donc le vôtre?

Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à

l'autre?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux

céder.

Aussi bien je pourrois ne me plus posséder.

A comp-

A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
 Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
 Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer :
 Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache
 aimer.

S C E N E III.

ROSALIE *seule.*

Q U E son fort est cruel ! Du moins il peut s'en
 plaindre.

Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
 Je ne puis recevoir aucun soulagement.

Voilà donc où conduit un tendre engagement !

Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.

Dans les commencemens d'un amour plein de
 charmes,

Que l'esprit & le cœur sont frappez foiblement
 D'un malheur qui n'est vû que dans l'éloigne-
 ment !

Enfin, mon choix est fait ; il faut que je l'a-
 nonce :

Ma Mere impatiente attend une réponse. . .

S C E N E IV.

THEODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THEODON *en ramenant d'Arviane.*

R Entez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monsieur ; j'ai fait trop de sermens.

THE-

T H E O D O N.

Eh bien, parjurez-vous; c'est le droit des Amans.

Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre.

Eh! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un
& l'autre.

D' A R V I A N E.

Cessera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

R O S A L I E.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

T H E O D O N.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.

Les Amans font entr'eux un peuple bien bizarre...

Pardonnez; j'oubliois que je suis devant vous.

R O S A L I E.

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

T H E O D O N.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me
sembleQu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vi-
vre ensemble.

D' A R V I A N E.

Sans doute. Est-ce ma faute? Et peut-on me
blâmer?

Je ne sçais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer.

Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre?

Le choix que j'avois fait, a de quoi me con-
fondre.T H E O D O N *d' Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien?

D' A R V I A N E.

J'ose l'en défier.

E

RO-

R O S A L I E.

Moi! Monsieur, je n'ai point à me justifier.

T H E O D O N.

C'est la règle entre les Amans: l'un se plaint,
l'autre nie;

La querelle s'embrouille, & devient infinie.

R O S A L I E *à Théodon.*Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embar-
rasser?*en montrant d'Arviane.*

Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

T H E O D O N *à d'Arviane.*

On me renvoie à vous.

D' A R V I A N E.

Non, non, qu'elle poursuive.
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en
mourir.T H E O D O N *à Rosalie.*Vous en dites autant? Et sans plus discourir.
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché, pourtant; j'avois eu quelque idée.

D' A R V I A N E.

Et qui, vous?

T H E O D O N.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D' A R V I A N E.

Ah! vous pouvez toujours nous la communi-
quer.

T H E O D O N.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui,

Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que depuis très-long-tems, les plus tendres
amours

Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! supposez toujourns.

THEODON.

La supposition me paroît un peu forte.

à Rosalie.

N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;

Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THEODON.

Mon projet eut été

De vous unir tous deux par un bon mariage.

d part.

J'assurois tout mon Bien... Ils changent de vi-
sage!

baut.

Dorifée eut, sans doute, accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi! ma Mere?...

THEODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti..

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *d part.*

Quel parti suivre!

Je pouvois être heureux ! Je n'y pourrai survivre.
à Rosalie.

Mon bonheur est possible ; on daigne y concourir !

Il se jette à ses genoux.

Ah, Rosalie ! hélas ! dois-je vivre, ou mourir ?
Je sens tous mes excès ; ils sont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toujourns inséparables,
Ont causé le transport & le délire affreux
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

R O S A L I E.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie ?

Le reproche, l'insulte !...

D' A R V I A N E.

Il y va de ma vie.

L'Amour au désespoir est toujourns insensé.

R O S A L I E.

I.evez-vous.

D' A R V I A N E à Théodon.

Ah ! Monsieur, vous avez bien pensé.

Que rien ne vous arrête.

T H E O D O N.

Eh bien, l'affaire est faite.

J'ai parlé ; Dorisée en paroît satisfaite.

D' A R V I A N E.

Dorisée y consent ? Que de félicitez !

(Il baise la main de Rosalie.) *(Il embrasse*

Théodon.)

Ma chère Rosalie !... Ah ! Monsieur, permettez...

T H E

THEODON.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage.
Allez donc au plus vite obtenir son suffrage,

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais, souffrez....

THEODON.

Epargnez-vous ces soins.

Si vous êtes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THEODON *seul.*

TRavaillons à présent au bonheur de sa Tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THEODON.

LE MARQUIS.

JE vous trouve à propos.

THEODON.

J'en ai l'ame ravie,

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?

Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes
vœux?

Dites; puis-je espérer d'être bien-tôt heureux?

T H E O D O N .

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

L E M A R Q U I S .

Comment, si je le veux?

T H E O D O N .

Vous en êtes le maître.

L E M A R Q U I S .

N'avez-vous pas conclu?

T H E O D O N .

Tout est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormançé

L E M A R Q U I S .

On m'appelloit ainsi ; c'est mon nom véritable.
Un Oncle, en me laissant un bien considérable,
M'a fait prendre à la fois son nom & son bon-
heur.

Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur ;
C'est à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

T H E O D O N .

Ne pourrois-je sçavoir à peu près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

L E M A R Q U I S .

Depuis près de seize ans.

T H E O D O N .

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,
Dont la perte a causé votre juste courroux?

L E M A R Q U I S .

Il est vrai. Mais pourquoi?...

T H E -

THEODON.

Je n'ai point sù de vous

Comment on appelloit une Epouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh ! Monsieur, à présent laissons en paix sa cendre.

Elle & le triste fruit de mon funeste amour

Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Mélaniide est son nom ?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême ?

Monsieur, d'où pouvez vous l'avoir sù ?

THEODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connuë ?

THEODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.

Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort ?

En quel endroit ?

THEODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.

Je vous ai retrouvé cette Epouse fidelle,

Toûjours digne de plaire, & de vous enflammer.

Elle respire encore, & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélaniide !

T H E O D O N.

Oui ; la mort n'a point tranché sa vie,
 Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
 Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

L E M A R Q U I S.

Ah ! de grace, un moment laissez-moi respirer,
 De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre.

Mais, où falloit-il donc aller pour la rejoindre ?
 Qu'ai-je à me reprocher ? Où n'ai-je point erré ?
 Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?
 Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invincibles ?

Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles ?
 Par tout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
 Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

T H E O D O N.

Monsieur ; on vous trompoit.

L E M A R Q U I S.

Mais son silence même
 M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême
 Ah ! devoit-elle ainsi me laisser si long-tems
 Déplorer des malheurs que j'ai cru trop confans.

T H E O D O N.

Ne lui reprochez rien.

L E M A R Q U I S.

Sur les moindres nouvelles
 Soyez sur que l'Amour m'auroit donné des aîles.

T H E O D O N.

Eh ! ne lui faites point ce reproche indiscret.

Ses

Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh! comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée?

T H E O D O N.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel
D'une Mere inflexible, & d'un Pere cruel:
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah! Mélanide, hélas! quel moment prenez-vous

Pour venir réclamer le cœur de votre Epoux?
Malgré moi, malgré lui, l'Amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur; il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre:
Il est trop tard.

T H E O D O N.

Comment! & qu'osez-vous m'apprendre?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

T H E O D O N.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
Vous craignez de céder? quelle foiblesse extrême
Mais il faut excuser un premier mouvement;
Vos esprits ont été frappés trop vivement:
Vous y penserez mieux.

LE

Eclatez sans contrainte;
De reproches sans nombre accablez moi sans
crainte :

Les plus sanglans de tous sont ceux que je me
fais.

T H E O D O N.

Eh! croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits?

L E M A R Q U I S.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

T H E O D O N.

Ah, Ciel cette ressource indigne & méprisable
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en
fert!

Helas! presque toujours c'est elle qui nous perd.
Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre;
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre.

L E M A R Q U I S.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

T H E O D O N.

Ah! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

L E M A R Q U I S.

Vous n'avez, ni mon cœur, ni le trait qui le
blesse.

T H E O D O N.

Non: mais j'ai, comme ami, votre gloire à
sauver :

C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Etouffez un amour qui n'est plus légitime.

Le penchant doit finir où commence le crime.

L E

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous ?

THEODON.

Le mot m'est échapé.

Je ne m'en-dédis point, quoiqu'il vous ait frapé.

Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.

Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.

Pouvez-vous à présent revendiquer des loix

Que vous ne trouviez pas si justes autrefois ?

Soyez vrai ; j'interroge ici votre droiture.

Vous êtes-vous crû libre après cette rupture ?

Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems

Nourri dans votre sein les feux les plus constants ?

Vous n'aurez donc été fidèle qu'à son ombre ?

Quoi ! si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,

Vous objectez l'arrêt qui vous a séparé ?

Ce n'est plus lui, c'est vous qui la deshonnez.

Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre ?

Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre ?

Vous n'aurez donc été qu'un lâche Suborneur ;

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maitrise mon cœur,

N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.

On censure aisément, quand on est sans foiblesse.

Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,

Que ce n'a pas été sans m'être défendu,

Ma

Ma résolution incertaine & flottante,
 Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente,
 Mon amour indécis me laissoit en suspens.
 Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
 Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?
 A qui dois-je ma perte? A vous, qui, vers
 l'abime

Pressant touûjours mes pas par la crainte enchaî-
 nez,

Enfin, jusques au fond les avez entraînez.
 Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle,
 Me relever d'abord d'une chute mortelle?
 Ne le presumons pas: j'y vois trop peu de jour.
 La pente qui m'aïdoit, sert d'obstacle au retour.
 Cependant, quelque soit cet amour si funeste,
 J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

T H E O D O N.

J'en dois tout espérer.

L E M A R Q U I S.

Vous m'avez pénétré,
 Dans toutes vos raisons mon esprit est entré;
 Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre:
 Je ne sçais si le mien pourra se laisser vaincre.

T H E O D O N.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

L E M A R Q U I S.

Je répons des efforts, & non pas du succès.



SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THEODON.

LE VALET *au Marquis.*

MOnsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée

Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(au Valet.) *(à Théodon.)*

J'y vais. Permettez-vous?...

THEODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THEODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le supplier

De ne plus désormais penser à Rosalie.

Ce que je viens de faire, est un coup de partie

Qui les sauve tous quatre, & moi-même avec eux.

Car enfin il étoit pour moi bien douloureux

D'être, sans y penser, le complice d'un crime

Dont Mélanide alloit devenir la victime.

Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir:

Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,

Le Marquis, à présent, aura bien moins de peine

A reprendre son cœur & sa première chaîne.

SCÈNE IX.

D'ARVIANE, THEODON.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur ?

THEODON.

Sachez qu'il n'en est rien, tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THEODON.

Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plait d'é luder & de temporiser.

THEODON.

Pourquoi ? quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrettes.

THEODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites :
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THEODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.
Dori-

Dorifée, aussi-tôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THEODON.

Oui, je sçais le message.

D'ARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.

Il est venu; jugez si mon bonheur s'arrange.

THEODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

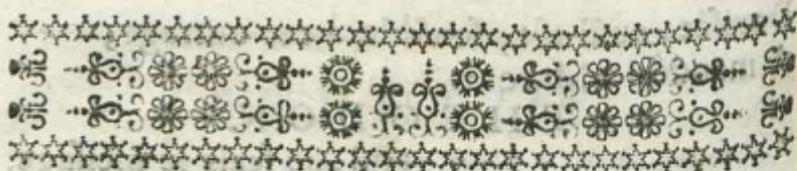
THEODON.

Sachez vous modérer;

Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, ME'LANIDE.

M E' L A N I D E.

Telle est de mon refus la cause nécessaire.
 D'arviane est outré. Mais que pouvois-je faire
 Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
 Dans cette occasion n'auroit il pas fallu
 Faire de notre état l'histoire infortunée?
 Dorisée eut alors rompu cet hyménée,
 Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier?
 Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

T H E O D O N.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
 Cet hymen à présent me paroît difficile:
 Quel dommage! il pouvoit nous rendre tous
 heureux.

M E' L A N I D E.

Voila tous mes secrets; ils sont si douloureux
 Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

T H E O D O N

Il est peu de malheurs aussi grands que les vô-
 tres.

ME-

M E L A N I D E.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.

Quand tout semble contraire à l'Ingrat qui me
fait,Quand je puis à mon gré lui ravir ma Rivale,
Il faut qu'il se rencontre une raison fataleQui me force à laisser combler mon deshonor-
neur.Pour mon malheureux Fils & pour moi quelle
horreur !Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on
nous prépare ?

T H E O D O N.

Je le crains.

M E L A N I D E.

Vos efforts seroient infructueux !

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.

Le sien est fait pour l'être ; il l'étoit , j'en suis
sûre.Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il devienne par-
jure ?

Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

T H E O D O N.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,

Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos allar-
mes.

Mais, hélas ! je ne puis que partager vos larmes ;

Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,

Votre Epoux ne vous soit arraché par l'amour.

Tout m'allarme pour vous ; & rien ne me rassure.

Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

M E' L A N I D E.

Ah! Perfide, arrêtez: c'est l'arrêt de ma mort!
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord?

T H E O D O N.

Eh, Madame, comment?

M E' L A N I D E.

Votre pitié se lasse?

T H E O D O N.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

M E' L A N I D E.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien?

T H E O D O N.

C'est ce qui me surprend; & j'apprends bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimere
N'ait ébloui la Fille aussi bien que la Mere.
Rosalie est, d'ailleurs, contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

M E' L A N I D E.

Tout sert à me trahir.

Ah! Monsieur, vous voyez qu'en cet état fu-
neste

La pitié que j'inspire, est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreux...

T H E O D O N.

Elle suit vos malheurs, & redouble avec eux.

M E' L A N I D E.

Et me permettez vous d'en abuser encore?

T H E O D O N.

Ah! votre confiance & m'oblige & m'honore,
Disposez de mon zèle.

ME-

M E' L A N I D E.

Auprès de mon Epoux

Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups.

Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ;
Que le bien qu'il reprend, est un vol qu'il me fait ;

Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait.
Dites - lui qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la sienne ;

Que sa honte sera plus grande que la mienne ;
Et qu'il est (quelque soit l'excès de mes douleurs)

Plus affreux d'être en proye aux remords qu'aux malheurs.

Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes ;

Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes.

Helas ! ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.

Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne :

Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
Cet heureux tems n'est plus. Mais, Monsieur,

faites mieux ;

Parlez-lui de son Fils ; il sauvera sa Mere.
Qui peut mieux resserrer une chaine si chere ?

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.

Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes
pleurs,

Il daigne sur son Fils réparer mes malheurs.

T H E O D O N.

Mais voudra-t-il m'entendre? On suit ceux
qu'on redoute.

Il a lieu de me craindre; il me fuira sans doute.

Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté?

J'espérois son retour; il m'en avoit flaté.

M E' L A N I D E.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée?

Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée?

L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

T H E O D O N.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.

Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,

A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-
même?

Vous aurez contre lui des traits victorieux.

Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux;

Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

M E' L A N I D E.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre?

Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs...

T H E O D O N.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ail-
leurs,

On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.

Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême

Ont

Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé char-
mant.

M E' L A N I D E.

Quand on les fait répandre, on les brave aisé-
ment.

T H E O D O N.

Ne perdons point de tems, venez-y tout-à-
l'heure.

M E' L A N I D E.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

T H E O D O N.

Espérez que son cœur ne résistera pas.

Il faut que votre Fils accompagne vos pas;

Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses char-
mes :

Madame, ils donneront plus de force à vos
larmes.

Vous porterez tous deux d'inévitables coups.

Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

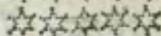
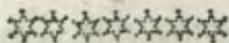
M E' L A N I D E.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices

La nature & l'amour nous devenir propices!

Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;

J'y conduirai mon Fils: je n'espère qu'en lui,



J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter....

Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,

Il faut....

S C E N E V.

D'ARVIANE, MELANIDE.

M E' L A N I D E.

Q'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre,

Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc?

M E' L A N I D E.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit. C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit! Voila donc la douceur que vous m'aviez promise

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

M E' L A N I D E.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur. Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur:

Quand on ne le sçait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre?

M E' L A N I D E.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser

Des

Des larmes, que le tems n'a pû faire cesser.

D' A R V I A N E.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre ?

Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre ?

Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.

Vous aviez, dans vos mains, le bonheur de ma vie,

Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Rosalie.

Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis

Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?

Car il le tient de vous. Dans cette concurrence

Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

M E' L A N I D E.

Envers votre Rival soyez plus circonspect,

Et ne tordez jamais du plus profond respect

Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D' A R V I A N E.

Et par quelle raison ? . . . Mais votre ordre m'étonne.

Qui, moi le respecter ? Ah ! retranchez ce point.

M E' L A N I D E.

Je l'exige de vous.

D' A R V I A N E.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses ?

Sans doute:
Il faut vous y résoudre, oui, quoi qu'il vous
en coûte.

Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obeïſſez enfin; ce n'est qu'en réparant

Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D' A R V I A N E.

Madame, y pensez-vous?

M E' L A N I D E.

Je ſçais ce que vous êtes.

D' A R V I A N E.

Ah! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon Rival, si l'on veut, est un homme impor-
tant.

Eh! que me fait, à moi, si la fortune est grande?
Parce qu'il est heureux, faut il que j'en dépende?
Les procédez reçus entre gens tels que nous,
Ne souffrent pas que j'aïlle embrasser ses genoux,
S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

En mettant la main sur son épée.

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend
égaux.

M E' L A N I D E.

Je gémiss de vous voir des sentimens si faux.
Et pour qui?... Mais je cède; il vaut mieux
vous apprendre

Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
J'ai prévu, des long-tems, ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux, bien loin de vous flater.

Je

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Rosalie à votre destinée;
Que même son amour vous seroit superflu.

D' A R V I A N E.

Madame, cependant, si vous aviez voulu!...

M E' L A N I D E.

Si j'avois pû détruire un obstacle invincible
Qui rend ce mariage entre vous impossible,
Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D' A R V I A N E.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux?

M E' L A N I D E.

Votre état.

D' A R V I A N E.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je sers avec honneur; du moins j'ose le croire.
Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

M E' L A N I D E.

Vous ne m'entendez pas.

D' A R V I A N E.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc?
l'hyménée

N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?

Serois-je le premier?... On en voit chaque
jour...

M E' L A N I D E.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D' A R V I A N E.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.

Depuis que le hazard a pû nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.

Mais je vous appartiens; ce titre me rassure.
Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point ob-
scure.

M E' L A N I D E.

Ah! bien loin d'en avoir, gémissiez d'être né.

D' A R V I A N E.

Je frémis.

M E' L A N I D E.

Et voila l'obstacle infortuné
Que j'avois toujors craint de vous faire con-
noître.

D' A R V I A N E.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait
naître?

Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

M E' L A N I D E.

Quel voulez-vous sçavoir?

D' A R V I A N E.

Parlez-moi sans détour.
La source de ma vie est donc bien méprisable?

M E' L A N I D E.

Elle est, de part & d'autre, assez considérable:
Mais...

D' A R V I A N E.

Quoi donc! quel malheur me seroit survenu?

M E' L A N I D E.

Il est affreux.

D' A R V I A N E.

Comment?

ME-

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à la fois le fruit & la victime
 D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime.
 Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,

L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis ?

MELANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confondue,
 A soutenu long-tems votre Mere éperdue :
 Elle a cru que des nœuds, brisez malgré l'amour,
 Entre elle & son Epoux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

MELANIDE.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son Epoux est donc mort ?

MELANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle ! Eh quoi ! cet Inhumain,
 En nous restituant son cœur avec sa main,
 Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
 Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture ?

MELANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à domter,
 Involontairement s'est laissé surmonter.

Devois-je naître? Ah, Ciel! tu m'as choisi mon
Pere

Dans un jour malheureux de haine & de colere.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui

Suivre par tout ses pas & m'attacher à lui.
J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

M E' L A N I D E.

Ne sachez rien de plus.

D' A R V I A N E.

Ah! je vous en conjure.

M E' L A N I D E.

Je ne puis.

D' A R V I A N E.

Et pourquoi ne voulez vous donc pas
Que j'aïlle, de sa main, recevoir le trépas?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie?
C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

M E' L A N I D E.

Vous me faites trembler.

D' A R V I A N E.

Ne me refusez plus.

M E' L A N I D E.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.
L'état où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D' A R V I A N E.

Pourquoi veux-je sçavoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant?
Me refuserez-vous aussi, dans ma misere,

La grace & la douceur de connoître ma Mere?

M E' L A N I D E.

Helas!

D' A R V I A N E.

Vous soupirez! En suis-je abandonné?

Desavoué? Sans doute. En dois-je être étonné?

Je me rends la justice affreuse qui m'est due.

Le sein qui m'a conçu, doit frémir à ma vuë:

C'est pour elle un supplice; elle a droit de me

fuir;

Ma vie est son opprobre; elle doit me haïr.

M E' L A N I D E.

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous

aime;

Quelle gémit sur vous, plus que sur elle-même.

D' A R V I A N E.

Ne refusez donc plus, à mes empressements,

Le bonheur de jouir de ses embrassemens:

Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour

nous rassemble;

Nous les adoucirons, en les pleurant ensemble.

M E' L A N I D E.

Ne la connoissez point.

D' A R V I A N E.

Ou réunissez-nous,

Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

M E' L A N I D E.

Que vous êtes pressant!

D' A R V I A N E.

Que vous êtes cruelle!

M E' L A N I D E.

Votre Mere se rend; vous l'emportez sur elle...
Ah, mon Fils?

D' A R V I A N E.

Quoi! c'est vous? Mon cœur est satisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

M' E' L A N I D E.

Helas! votre destin n'est pas moins déplorable.

D' A R V I A N E.

O Mere la plus tendre & la plus adorable!

M' E' L A N I D E.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.

Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage:
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aisément;
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune, & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

S C E N E VI.

D' A R V I A N E *seul.*

M E voila donc instruit de mon sort effroyable?
Grands Dieux! quel en est donc l'auteur
impitoyable?

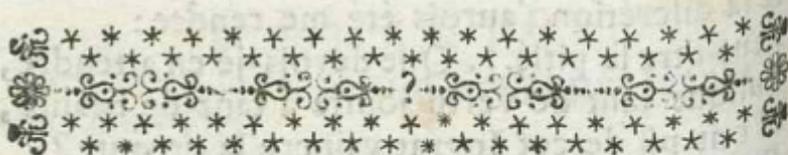
Helas! je l'aurois sù, si j'avois pû calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.

A la

A sa discrétion j'aurois été me rendre :
 Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,
 Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
 N'ont pû de cet Ingrat vaincre la cruauté ?
 Quelle idée imprévuë, & peut-être insensée ?
 Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
 Je ne sçais ; mais je sens accroître mes soupçons,
 Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons
 Qu'au sujet du Marquis j'ai reçus de ma Mere ?
 Elle y prend intérêt. Quel en est le mystere ?
 Pourquoi tous ces égards, & ce profond respect
 Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect
 Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je ré-
 vére,
 Seroit-il, à la fois, mon Rival & mon Pere ?
 Lui?... Dans ce doute affreux tout se confond
 en moi,
 Haine, désir, terreur, espoir, amour, effroi :
 Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
 Qui m'en fera sortir ? ... Mais Théodon me reste ;
 Il est instruit. Allons, & tâchons d'arracher
 Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatriéme Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

THE'ODON, LE MARQUIS.

THEODON.

PLUS d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez vous me contraindre?

C'est, pour un étourdi, prendre beaucoup de soin.

Ce jeune-homme a poussé l'affaire un peu trop loin.

C'est une offense en forme, une insulte marquée,

Qui jamais ne peut être autrement expliquée.

Elle a trop éclaté dans toute la maison:

Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THEODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y suis très-résolu.

THEODON.

Vous en perdrez l'envie,
Quand

Quand vous serez instruit d'un secret important,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THEODON.

Il ne seroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.

Si vous sçaviez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THEODON.

Ah, Monsieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THEODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son Pere?

Parlez.

THEODON.

Helas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THEODON.

Mélanide est sa Mere.

LE MARQUIS.

Ah! que m'annoncez vous?

THE-

T H E O D O N.

C'est cet Infortuné

Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a
donné;

Enfant né pour pleurer la honte de sa Mere,
Déplorable héritier d'opprobre & de misere,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance
De ressource, de joye, & de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour,

L E M A R Q U I S.

Helas!

T H E O D O N.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à
vous même:

C'est un bien que le ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime
Vous l'avez; & pourquoi n'en jouissez vous pas?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein
d'appas?

Qu'une Epouse pour vous si tendre & si constante
Et qu'un Fils en état de remplir votre attente?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

L E M A R Q U I S.

Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque im-
prévue!

Ah! Rosalie, hélas! pourquoi vous ai-je vuë?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas?

Ren-

Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:

Son infidélité fait verser trop de larmes.

T H E O D O N.

Vous les payerez cher, je puis vous l'anoncer.

Mélanide bien-tôt vous en fera verser.

Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

L E M A R Q U I S.

Qu'entens-je?

T H E O D O N.

Vous allez hâter sa dernière heure.

L E M A R Q U I S.

Ah! Cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.

Qui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas..

Mais, comment parvenir à cet effort suprême?

Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même?

T H E O D O N.

Quand il est criminel, il ne peut-être heureux.

Mais, voila votre Fils, je vous laisse tous deux.

S C E N E I I.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

T H é o d o n ne doit pas avoir eu l'imprudence

De faire à d'Arviane aucune confidence.

D' A R V I A N E.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,

Je cherche à réparer un transport indiscret,

Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre

H

Je

Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je
m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D' A R V I A N E.

Je craignois de trouver un Rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssez, mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend mal-
heureux.

D' A R V I A N E.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS (*à part.*)

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont
troublez.

D' A R V I A N E.

Votre pitié m'est chere. Ah! si vous la réglez
sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sçais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D' A R V I A N E.

J'ai bien d'autres sujets de me desespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse & si triste infortune:
Cette perte, après elle, entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Helas! j'avois un Pere illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modèle: Je

Je ne pouvois fortir d'une source plus belle.
 Vain bonheur ! Au mépris de l'amour paternel,
 Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel ;
 A ses premiers liens il s'arrache de force,
 Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
 La nature, l'hymen, & l'amour gémissant.
 Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
 Le plus vil des mortels apporte avec la vie,
 Malheureux d'être né, je vais porter envie
 A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux.
 Je vous vois attendri ! Je me flate, j'espère
 Que vous ne prenez pas le parti de mon Pere.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous, entièrement je puis donc me fier ?
 Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
 Dans cette extrémité, je vous prens pour mon
 guide.

LE MARQUIS.

Moi ?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'a-
 dresser ?

Ma confiance, hélas ! doit-elle vous blesser ?
 Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse ?
 Mon Pere va bien tôt combler notre disgrâce.
 Avant qu'un autre hymen le separe de nous,
 Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses ge-
 noux ? ...

Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace ?

Quoi! mon Pere?... Ah! Monsieur, mettez-
vous à ma place;

Supposez un moment que je sois votre Fils :
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je suis?

d'Arviane.

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout at-
tendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?
Cruel! je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère?
Ou laissez-moi périr, ou rendez moi mon Pere.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos desirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer;
Je ne veux respirer que pour vous adorer...
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites ré-
pandre?

A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, & vous seriez plus tendre.
J'ai cru de faux soupçons... Ah! daignez m'ex-
cuser:

Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.

On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misere
 Avant que de sortir de l'erreur la plus chere,
 Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
 Vous même montrez-moi que je m'étois trompé?
 Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sure.
 Je vous ai fait tantôt une assez grande injure;
 En Rival furieux je me suis égaré;
 Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
 L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous en-
 gage

A laver dans mon sang un si sensible outrage.
 Osez donc me punir, puisque vous le devez?
 Vous allez m'arracher Rosalie, achevez,
 Prenez aussi ma vie, elle me desespere.

LE MARQUIS.

Malheureux!... qu'ose-tu proposer à ton Pere?

D'ARVIANE.

Ah! je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? O Ciel! En est-ce assez?

SCENE DERNIERE.

ME'LANIDE, DORISE'E, THEODON,
 ROSALIE, LE MARQUIS,
 D'ARVIANE.

ME'LANIDE.

Vous rapellerez-vous des traits presqu'effacez?
 On veut, avant ma mort, que je vous importune;
 Et je viens, à vos pieds, pleurer notre infortune.

Mon Fils, unissons-nous?

Elle va pour se jeter aux pieds du Marquis qui l'en empêche.

D'ARVIANE *se jettant aux pieds du Marquis.*

Mon Pere!

LE MARQUIS *d'Éléonore.*

Pardonnez

Au trouble où tous mes sens se sont abandonnez.
à part.

Que je me sens confus, interdit & coupable!

M E' L A N I D E.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;
Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Helas! je sçais toujourns excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.

Une si longue absence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
Je devois succomber. La fortune jalouse
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre Epouse
Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'espérer que cet Infortuné
Ne démentiroit point le sang dont il est né,
Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa Mere
Daignez donc vous charger de toute sa misere.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:
It

Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
d'Arviane.

Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
 Me pardonneriez-vous de vous avoir fait naître?
 Oh, mon Fils!

LE MARQUIS *d'Arviane.*

N'imputez qu'à ma confusion

Si j'ai paru rester dans l'indécision.

Avez-vous pu me croire assez de barbarie

Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie;

Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas;

Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas

Dignes d'être adores de tout ce qui respire?

Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire?

Avant que de revoir un objet si touchant,

J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant

Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur ex-

trême,

Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-

même.

Mon cœur & mon amour vont se renouveler.

Heureux que vous ayez daigné les rappeler!

En l'embrassant.

Quelle félicité m'alloit être ravie!

M E' L A N I D E.

Je vous retrouve, donc!

D' A R V I A N E.

Cher auteur de ma vie!

L E M A R Q U I S.

d'Arviane

d'Arviane.

Oui, je suis votre Pere. Oui, je suis votre Epoux.

Qué

Que l'Amour & l'Hymen nous réunissent tous!
à Dorisèe.

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi-bien que l'Amour, mon devoir me ramène!

D O R I S E' E.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.
J'eusse été la première à vous solliciter....

LE MARQUIS à Dorisèe.

Pourriez-vous détourner votre choix sur un
autre,

Et souffrir que mon Fils devînt aussi le vôtre?
Nous serions tous heureux

D O R I S E' E.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS à Mélanide.

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

M E' L A N I D E.

Embrassant Rosalie.

Qui, moi? si j'y consens! Oui, vous serez ma Fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.

O Ciel! tu me fais voir, en comblant tous mes
vœux,

Que le devoir n'est fait que pour nous rendre
heureux.

F I N.



LE
FRANCOIS
A LONDRES,
COMEDIE,

Par Mr. DE BOISSY.

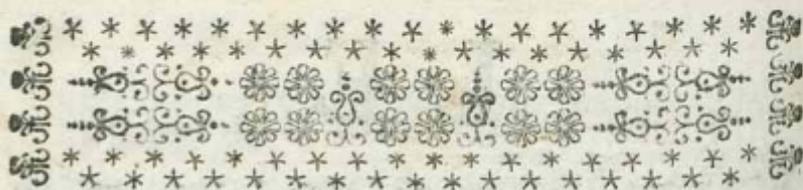


Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.



A C T E U R S.

LE MACQUIS DE POL-
LINVILLE. }
LE BARON DE POL- } François.
LINVILLE. }

ELIANTE, Veuve Angloise.

MILORD CRAFF, Pere d'Eliante.

MILORD HOUZEY, Fils de Milord
Graff.

JACQUES ROSBIF, Négociant
Anglois.

FINETTE, Servante Françoise.

La Scene est à Londres dans un Hôtel garni.





LE FRANCOIS
A LONDRES,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, LE MAR-
QUIS DE POLINVILLE,



LE MARQUIS,

E n'étoit pas la peine de me
faire quitter Paris, le centre
du beau Monde & de la Po-
litesse; & je me serois bien
passé de voir une Ville aussi triste & aussi mal
élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse Marquis: tu en parleroies autre-
ment, si tu avois eu lems de la mieux Connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron: je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglois ont de mieux c'est qu'ils parlent François, encore ils l'estropient.

LE BARON.

Eh! nous l'estropions nous-mêmes pour la plupart, & si nous ne parlons que nôtre Langue: leur conversation est pleine de bon-sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation! Ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, & n'ont autre: chose à vous dire, que *Hovvd'yed'o*, comment vous portez vous? Cela fait un entretien bien amusant.

LE BARON.

Les Anglois ne sont pas brillants, mais ils sont profonds,

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans une Caffé, à politiquer, & à lire des chiffons de Gazettes, ils feroient mieux de voir bonne Compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, & à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sçais-tu bien, Marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un Pays où
notre

notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie; & que tu as déjà donné deux ou trois Scènes, qui t'ont fait connoître de toute la Ville?

LE MARQUIS.

Tant mieux: les Gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui: mais le malheur est, que tu n'es pas ici connu en beau. On t'y tourne par tout en ridicule: on dit, que tu es un Gentilhomme François, si zélé pour la politesse de ton pays, que tu es venu exprès à Londres, pour l'y enseigner publiquement, & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, & j'en serois très-capable.

LE BARON.

Mais sçais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle, que tu as pour les manieres françoises, te fait extravaguer; qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne; & que, sans la sage Police qui régne dans Londres, tu te serois déjà fait vingt affaires pour une.

LE MARQUIS.

Mais sçais-tu, mon grand Cousin, que trois ans de séjour, que tu as fait à Londres, t'ont furieusement gâté le gout, & que tu y as mê-

me pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les Habitans de cette ville.

LE BARON.

Les Habitans de cette ville ont l'air étranger ! Que diable veux tu dire par-là ?

LE MARQUIS.

Je veux dire, qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir ; cet air libre, ouvert, empessé, prévenant, gracieux ; l'air par excellence ; en un mot, l'air que nous avons nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai. Messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux : ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon gout, il n'y a aussi qu'un bon air ; & c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi je leur soutiens, qu'un homme, qui n'a pas l'air que nous avons en France, est un homme qui fait tout de mauvaise grace ; qui ne sait, ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher ; qu'il est par conséquent un homme sans manières ; qu'un homme sans manières n'est présentable nulle part ; & que c'est un homme à jeter par les fenêtres, qu'un homme sans manières.

LE

LE BARON.

Oh! Mr. le Marquis, des manières! Si vous trouviés à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manières.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manières, dont tu me fais tant la guerre, que j'ai obligation d'une conquête, mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croient que rien ne résiste au brillant de leurs airs, aux charmes de leur personne, & qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée. Un regard jetté par hazard sur eux, une politesse faite sans dessein, leur est un sur garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs: & de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage, qu'aller en bonne fortune. Mais Marquis...

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité, que je suis assuré qu'on m'aime. C'est parce que l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh, peut-on savoir quel est ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbery, fille d'un Milord, belle, riche, qui est à Londres pour affaire. Le hazard m'a procuré sa connoissance, & je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS,

Eliante.

LE BARON.

Eliante! Je la connois: je l'ai vuë plusieurs fois chez Clorinde, une de ses amies. C'est une Dame du premier mérite.

LE MARQUIS.

Mais, tu m'en parles d'un ton à me faire croire; qu'elle ne t'est pas indifferente.

LE BARON.

Il est vray, je ne le cache point. C'est, de toutes les femmes que j'ai vuës, celle dont je rechercherois la possession avec le plus d'ardeur: & je t'avourai franchement, que s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Toi! me supplanter, moi?

LE BARON.

Oui, toy même: j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela. Mais, dis moi, mon très-

très-cher Cousin, sçait elle les sentimens que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon: & si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant: je prendrai bien cette peine-là moi-même; & je n'attens que l'occasion. . . .

LE MARQUIS.

Oh, parbleu, je veux te la procurer: & sans aller plus loin, voici Eliante elle-même, qui vient fort à propos pour cela.

S C E N E II.

LE BARON, LE MARQUIS,
ELIANTE.

LE MARQUIS *à Eliante.*

MADame, vous voulez bien que je vous présente ce Gentilhomme François. Il est mon Parent, & mon Rival, tout ensemble. Il vous a vû chez Clorinde. Vous avez fait sa conquête sans le sçavoir. Il cherche l'occasion de vous le déclarer: elle s'offre; je la lui procure.

ELIANTE.

En vérité, Marquis. . . .

A 3

LE

LE MARQUIS.

Sous un air timide & discret, c'est un garçon dangereux; je vous en avertis. Il veut me supplanter, Madame, il veut me supplanter.

ELIANTE.

Brisons-là: c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, cette plaisanterie ne tombe que sur moy. Je la mérite: le Marquis en badinant n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport, dont je n'ai pas été le maître. Je n'ai pû m'empêcher de lui avouër, que je n'avois jamais rien vû de si adorable que vous; & de lui témoigner une surprise mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ELIANTE (*au Marquis.*)

Quoi, Monsieur, vous êtes capable!..

LE MARQUIS.

Eh! Madame, quel mal y a-t'il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité, vous êtes riche, j'ai du bien, vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix neuf ans, j'en ay vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable, nous sommes faits l'un pour l'autre: nous nous aimons tous deux, à quoy bon le cacher?

ELIANTE.

Mais, je ne vous aime pas, Monsieur; & quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion; j'aime le mystere,

LE

LE MARQUIS.

Le mystere, Madame! Ah sy, le mauvais ragoût.

E L I A N T E.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, & où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais, ce n'est pas ici de même. Nous sommes de meilleure foy, nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer: nous nous en faisons une affaire sérieuse; & la tendresse, parmi nous, est un commerce de sentimens, & non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais, il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours: &, dans le Roman le plus exact, il n'y a point de heros qui n'ait son confident. J'ai pris le Baron pour le mien: il est garçon discret, & je suis dans la règle.

L E B A R O N.

J'aurai de la discrétion par rapport à Madame; car, pour toi, rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu, que tu m'as fait par vanité, & non pas une confidence.

E L I A N T E *au Marquis.*

Je vous trouve admirable, &...

L E M A R Q U I S.

Baron, prends congé de Madame. Tu n'as pas l'esprit de t'appercevoir que tu l'ennuyes: tu

lui dis des choses désagréables, tu la gênes; tu es ici de trop.

E L I A N T E.

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas Monsieur.

L E M A R Q U I S,

Ah! Je vois pour le coup, que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne. Je n'y perdrai rien: vous m'en goûterez mieux tantôt.

Il sort.

S C E N E III.

L E B A R O N, E L I A N T E.

E L I A N T E.

V Oila ce qu'on appelle un François.

L E B A R O N.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & soyez persuadée qu'il est....

E L I A N T E.

Je le sçai Monsieur. Je ne suis pas assez injuste, ni assez déraisonnable, pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

L E B A R O N.

Oui. Vous m'estimez Madame, & vous aimez le Marquis.

E L I.

ELIANTE *agitée.*

Moi ! j'aime le Marquis ! Qui vous l'a dit, Monsieur ?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous en défendez.

ELIANTE.

Non. Je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, Madame. Un pareil mépris n'est qu'un amour déguilé. Vous l'aimez d'autant plus, que vous êtes fâchée de l'aimer.

ELIANTE.

Et que diriez-vous, si j'en épousois un autre ?

LE BARON.

Un autre ! Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder. Vous ne sçauriez vous vanger plus noblement du Marquis, ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

Mr. le Baron...

LE BARON.

Sans me faire valoir, je possède un bien assez considérable : je sors d'une Maison assez illustre ; & j'ai pour vous des sentimens distingués.

ELIANTE.

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mure réflexion. Je vous demande du tems pour y penser.

LE

LE BARON.

Adieu, Madame: je vous laisse. L'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours. C'est le seul défaut que je vous connoisse; & je crains bien, que vous ne vous en corrigés pas si-tôt.

Il s'en va.

SCENE IV.

ELIANTE *seule.*

OH, je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, & j'ai pû me laisser éblouir par les graces & par le faux brillant d'un mérite superficiel: mais, je suis Angloise en même tems, par conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continuë...

SCENE V.

ELIANTE, FINETTE,

FINETTE.

MADAME, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ELIANTE.

Voyons. C'est mon pere qui m'écrit. Je reconnois l'écriture, *Elle lit.*

Je pars en même tems que ma lettre, & je serai demain à Londres sans faute. On m'a écrit, que votre Frere hantoit mauvaïse compagnie,

pagnie, & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoissance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours, & que je dois de-là partir pour la Jamaïque, j'ai résolu de l'emmener, & de vous marier avant mon départ avec Jacques Rosbif. C'est un riche Négociant, fort honnête homme, & qui n'est pas moins raisonnable pour être un peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous permet pas de rester veuve; & je compte que vous n'aurez pas de peine à vous conformer aux volontés d'un pere qui ne cherche que votre avantage, & qui vous aime tendrement.

MILORD GRAFF.

F I N E T T E.

Monsieur votre pere arrive aujourd'hui, pour vous marier avec Jacques Rosbif? Miséricorde! C'est bien l'Anglois le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bisarre, le plus impoli, que je connoisse.

E L I A N T E.

Ah! Finette, quelle nouvelle! Mon cœur est agité de divers mouvemens, que je ne puis accorder. J'aime le Marquis, & je dois peu l'estimer. J'estime le Baron, & je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, & il faut que je l'épouse, puisque mon Pere le veut.

F I N E T T E.

Mais, Madame, n'êtes vous pas veuve, par conséquent maitresse de vous même?

ELI-

E L I A N T E.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon Pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

F I N E T T E.

Quoi! Vous pourrez, Madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée, pendant deux ans que vous avez vécu ensemble? Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur; se levant le matin de mauvaise humeur, pour rentrer le soir yvre; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouët pour tout amusement, à jouer de l'éventail pour toute conversation; Mort de ma vie, je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

E L I A N T E.

Que veux-tu que je fasse?

F I N E T T E.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse, & que vous épousiez un homme de mon pays, un François. Considérez, Madame, que c'est la meilleure pâte de Maris qu'il y ait au monde; qu'ils doivent servir de modèle aux autres

autres nations ; & qu'un François a cent fois plus de politesse & de complaisance pour sa femme , qu'un Anglois n'en a pour sa maitresse. Une belle Dame comme vous seroit adorée de son Mari en France : il ne croiroit pas pouvoir faire une meilleur usage de son bien , que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir, que de vous voir brillante & parée , attirer tous les regards assujettir tous les cœurs. Le premier appartement, le meilleur carosse, & les plus beaux laquais, seroient pour Madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressez à vous plaire, ingénieux à vous amuser , étudier vos goûts, prévenir vos desirs, s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs, sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

E L I A N T E.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere?....

F I N E T T E.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere : il faut lui représenter, que les maris de ce pays ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déjà fait la dure expérience, & qu'il s'offre un parti plus avantageux & plus conforme à votre inclination ; un Marquis François, jeune, riche, bien-fait....

B

ELI-

ELIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais. Il est déjà prévenu contre lui, comme tu l'as vû par sa lettre; car c'est sûrement de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre pere est un homme sensé; il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ELIANTE.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis! son indiscretion & son étourderie....

FINETTE.

Bon, bon! Il faut lui passer quelque chose, en faveur de la jeunesse & des graces. Mais, voici Milord Houzey votre frere: c'est du fruit nouveau.

SCENE VI.

MILORD HOUZEY, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY.
EH! bon jour, ma petite sœur.

ELIANTE.

Bon jour, mon frere: tu te rends bien rare. depuis quelque tems.

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu? Tu as changé de quartier, & je ne sçai que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure. D'ailleurs, depuis que je ne t'ai vuë, j'ai été entrainé

entraîné par une chaîne de plaisirs : & j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François, qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux.... Tiens, moi qui brille sans vanité parmi tout ce qu'il y a de beau à Londres, je ne suis qu'un Mauflade auprès de lui ; & je ne compte sçavoir vivre, que du jour que je le connois. Ah ! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, & que je me suis façonné avec lui, en quatre jours de tems ! Cela n'est pas concevable ; & tu dois me trouver bien changé.

E L I A N T E.

Cela est vrai : je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

F I N E T T E.

Allez, ne la croyez pas : je ne vous ai jamais vû si gentil.

M I L O R D H O U Z E Y.

J'étois sot, timide, embarrassé : quand je me trouvois avec des Dames, je ne sçavois que leur dire ; mais à présent, ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis semillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je parois poli, respectueux en public ; mais, je suis hardi, entreprenant, tête à tête. Rien ne plaît plus au beau sexe, qu'une noble assurance.

E L I A N T E.

Tu te gâtes , mon frere; & tu deviens libertin,

F I N E T T E.

Une petite pointe de libertinage ne m'ésied point à un jeune homme; & rien ne le polit plus, que le commerce des femmes.

MILORD HOUZEY.

Finette a raison. C'est elle qui m'a donné la première leçon de politesse; je ne l'oublierai pas. Elle est modeste, mes louanges la font rougir.

Ma foi, vive les femmes: elles sont l'ame de tous les plaisirs. Par exemple, à table rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois, nous n'entendons pas nos intérêts, quand nous vous banissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, & nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joye. Il n'est que les François pour faire agréablement la débauche. J'ai fait avant-hier, avec le Marquis, le plus délicieux souper, au Lion rouge, le tout accommodé par un Cuisinier François, & servi à petits plats, mais délicats: nous étions en femmes. Tiens; ma petite sœur, je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie. Que d'esprit, que d'enjouement! que de volupté! que nous fimes.... que nous dimes, de jolies choses! Je t'y souhaitay plus d'une fois, tant je suis bon frere.

ELI-

ELIANTE.

Le Marquis François est un fort bon maître.
Il vous instruit bien, à ce que je vois.

MILORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne fera pas
mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge
dans ce même Hôtel. Je lui ai déjà parlé de
toi, sans te nommer pourtant. Il me vient une
idée. Je lui dois donner à souper ce soir au
Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela.
Il faut que tu sois des nôtres, & Finette aussi.

FINETTE *faisant la reverence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

ELIANTE.

Je le veux bien; mais à condition que mon
Pere, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la
partie.

MILORD HOUZEY.

Mon Pere arrive aujourd'hui!

ELIANTE.

Oui, aujourd'hui même; & vos fredaines,
dont il est informé, sont en partie cause de son
voyage.

MILORD HOUZEY.

Il vient bien mal à propos. Que ces Peres
sont incommodes! Voila notre partie dérangée.
Adieu, ma sœur: je vais contremander le sou-
per, & déprier nos gens.

SCENE VII.

ELIANTE, FINETTE.

VOTRE frere se forme, Madame.

FINETTE.

Il se gâte plutôt, & le voila enrollé dans la coterie de nos Beaux d'Angleterre; engeance ici d'autant plus insupportable, qu'elle a tous les vices de vos Petits Maîtres de France, sans en avoir les graces. Mais quelqu'un vient. Ah! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame. Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la Françoisise.

Eliante rentre.

SCENE VIII.

JAQUES ROSBIF, FINETTE.

J. ROSBIF *à Finette qui lui fait plusieurs révérences.*

FINISSEZ avec toutes vos reverences qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil & si honnête à l'é-

à l'égard des autres, qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

R O S B I F.

Verbiage encore inutile. Venons au fait, où est Eliante ?

F I N E T T E.

Elle n'est pas visible.

R O S B I F.

Elle doit l'être pour son prétendu.

F I N E T T E *éclatant de rire.*

Vous ! son prétendu ! ah, ah, ah.

R O S B I F.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a-là de si plaisant ?

F I N E T T E.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais, votre figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

R O S B I F.

Vous êtes une impudente avec toute votre politesse,

F I N E T T E.

Mais, Monsieur....

R O S B I F.

Je m'appelle Jacques Rosbif, & non pas Monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent....

F I N E T T E.

Eh bien, Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir,

& rendez-vous justice. Il vous dira, que vous n'êtes, ni assez bien mis, pour être présenté à la Fille d'un Milord, ni assez aimable, pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi, qui loge dans cet Hôtel. C'est-là ce qui s'appelle un joli homme: & si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

R O S B I F.

Je gage que c'est cet orginal de Marquis de Polinville. Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait si ridicule....

F I N E T T E.

Parlez avec plus de respect d'un François, & sur-tout d'un François homme de qualité.

R O S B I F.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité? Je me moque, moi, d'une noblesse imaginaire: les vrais Gentilshommes, ce sont les honnêtes gens: il n'y a que le vice de roturier.

F I N E T T E.

C'est-là le discours d'un Marchand, qui voudroit trancher du Philosophe. Mais, je vois entrer Monsieur le Marquis lui même. Vous allez trouver à qui parler.



S C E N E I X.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE *au Marquis.*

Monsieur le Marquis, voila un homme que je vous donne à dégrasser. Il en a grand besoin; je vous le recommande. Son nom est Jacques Rosbif: ne l'oubliez pas.

Elle sort.

S C E N E X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS *d'part.*

Elle a raison: cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe, faisons-lui politesse: ne nous démentons point. *A Rosbif.* Monsieur, peut-on vous demander qui est-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention si particuliere.

R O S B I F.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais, encore, ne puis-je sçavoir à quoi je vous suis bon?

R O S B I F.

A me dire au vrai si vous êtes le Marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROS-

R O S B I F.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir pour vous voir plus à mon aise. *Il se met dans un fauteuil.*

L E M A R Q U I S.

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

L E M A R Q U I S.

Comment, Jacques Rosbif, mon ami? Vous raillez, je pense, vous tirez sur moi, Tant mieux, morbleu, tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'esprit, & même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici, pour faire assaut d'esprit avec moi. Touchez là: c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais, prenez garde à vous. Je suis un rude joueur, je vous en avertis: j'en ai défarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice. *Ce* ne sont que fusées, ce ne sont que petards: bz, pif, paf pouf, un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi! Vous avez déjà peur; vous avez perdu la parole. Allons, du cœur, défendez-vous, ripostez moi donc. Je n'aime pas la gloire aisée, vous débutez par un coup de feu, & vous en demeurez là. Vous ne répondez rien. *Là,* avouez du moins votre défaite. Hem, plait-il? J'enrage, pas le mot. Hola, hey, Jacques Rosbif:

bif: vous dormez, réveillez-vous. Oh parbleu, voilà un animal bien taciturne. Je crois qu'il le fait exprès pour m'impatisier; mais, je n'en serai pas la duppe. Je vais suivre son exemple, & faire une conversation à l'Angloise. *Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regarde long-tems sans rien dire: ensuite, il interrompt son silence de trois ou quatre hould'yed'o, qu'il lui adresse en le saluant.*

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé. C'est donc là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire. En verité, il faut avouer, que votre conversation est bien agréable, & qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela seroit un beau livre au moins

ROSBIF se levant brusquement.

Il n'ennuyeroit pas le Public. Il vaut mieux se taire, que dire des fadaïses; & se retirer, que d'en écouter. Adieu. Je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence; & j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice: vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon; & vous valez bien trois schelins.

Il sort.

SCE-

SCENE XI.

LE MARQUIS *seul.*

J'Apprendrois à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.

SCENE XII.

LE MARQUIS, ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

EH bien, Monsieur, avez-vous dégourdi notre homme?

LE MARQUIS.

Va te promener: tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carosse, l'animal le plus sot,...

ELIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre Epoux, Madame? Ah! si je l'avois sçu, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais, vous voulez badiner; & ce personnage-là,...

ELIANTE.

Je ne badine point du tout. Mon Pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Et vous y consentirez?

ELI-

E L I A N T E.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable; mais, votre indiscretion, & vos airs éventés...

F I N E T T E.

Oh! Ne querellons point: nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à nous bien entendre tous trois, pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

E L I A N T E.

Soit: je suis bonne; je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci. Mais, ce sera la dernière, & à condition qu'il sera plus discret & plus retenu à l'avenir. Mon Pere arrive incessamment: ainsi, Monsieur, modérez cette vivacité Françoisise, quand vous le verrez. Sur tout point d'airs, & fort peu de manieres.

LE MARQUIS *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, Madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni, de tous les hommes.

E L I A N T E.

Fort bien! En me disant que vous serez le plus simple, le plus uni, de tous les hommes, vous êtes tout le contraire: vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton & d'un air...

F I N E T T E.

Eh! Madame. Voulez-vous que Monsieur le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge?

C

LE

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aye l'air de Monsieur Jacques Rosbif son prétendu.

E L I A N T E.

Monsieur, je veux que vous ayez l'air raisonnable, & que vous preniez Monsieur le Baron pour modele.

LE MARQUIS.

Moi? Je ne copie personne, Madame: je me pique d'être original.

E L I A N T E.

On le voit bien. Mais, souvenez-vous toujours, que je ne vous pardonne, qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite; & sur tout, que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette & moi, nous allons au devant de mon Pere.

Elle sort avec Finette.

S C E N E X I I I.

LE MARQUIS *seul.*

ELLÉ me parle du Lion rouge. Qui d'antre a pû l'informer du souper que j'y ai fait? Je suis encore prié pour ce soir. Mais, voici le petit Milord Houzey: c'est justement notre Amphytrion; je vais me dégager.



SCE-

S C E N E X I V.

LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY.

Monsieur le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir: mon Pere arrive aujourd'hui, & je viens pour vous prier de remettre la partie à une autrefois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-tems, mon cher Milord; car aussi-bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

MILORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au desespoir. Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi; plus je vous vois, & plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS *d part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglois.

MILORD HOUZEY.

Enseignez-moi de grace comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sçai quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper.

Vos discours, vos façons, vous distinguent déjà de vos compatriotes. Vous sçavez vivre, vous sentez votre bien, & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François? Ah! Monsieur, vous ne pouvez me dire rien dont je sois plus flaté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord: vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des graces. Ce seroit un meurtre de les enfouir: il faut les développer, Monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent & qu'il faut saisir, en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix, la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez moi de vous dire, que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui, comme cela.

MI-

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas : j'aime les airs, les manières, les façons.

L E M A R Q U I S.

Doucement, Monsieur ; allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plait, les uns avec les autres. Les airs sont distinguez des manières, & les manières des façons. On a des manières, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple a des manières : (écoutez ceci, c'est la quintessence du sçavoir vivre.) Un homme du monde a des manières par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire, & de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un Cercle ? Il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire, que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre. Applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là, dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir ? La façon, dont il le fait, est cent fois au-dessus du plaisir même : par exemple, s'il sçait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manières, cette dernière est la plus belle ; mais, par malheur, c'est la moins usitée. Vous refuse-t-il quelque chose, ce qui est plus ordinaire, il assaisonne ce refus de pa-

roles si douces , & de tant de politesse , que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme ? Il s'échappe adroitement : il vous laisse le champ libre. Et voila ce qu'on appelle un homme qui sçait vivre , un homme qui a des manières.

MILORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître , Monsieur le Marquis. Et les façons ?

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons , par une politesse mal entenduë , par une ignorance des usages , & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel , il vous assommera de sa civilité maussade. Il vous estropiera , pour vous témoigner combien il vous estime , & fera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé ; ou vous jettera tout au travers d'une porte , pour vous faire passer le premier : on nomme cela être poliment brutal , ou brutalement poli. Ainsi , souvenez-vous des façons , pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.



SCENE XV.

MILORD CRAFF, LE MARQUIS,
MILORD HOUZEEY.

MILORD GRAFF, *dans le fond du Théâtre.*

JE cherche par-tout mon fils. . . Mais le voilà apparemment avec ce Marquis François: affeyons-nous un peu, pour écouter leur conversation.

MILORD HOUZEY.

Et les Airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade? Il marche fièrement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui, Rangez-vous, Messieurs, regardez-moi passer: n'ai-je pas bon air? Suis-je pas fait au tour? Et vous, Mesdames les friponnes, qui me parcourrez des yeux en souriant, vous voudriez me posséder, vous voudriez me posséder. Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance? Il affecte une politesse de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit: Allez, bon jour, Monsieur; je me souviens de vous, je

je vous protége. Entre-t-il quelque part? Il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tappe du pied, marmote un petit air, jouë d'une main avec son jabot, & se caraffe le menton de l'autre, il s'en conte à lui-même, & semble se parler ainsi: En verité, je suis un fripon bien aimable, & voila un visage qui donne surement de la tablature à la Dame du Logis. Va-t-il voir une Bourgeoise? Eh! bon jour, ma petite Fanchonnette, comment te portes-tu? te voila jolie comme un petit Ange. Ça, vite, qu'on vienne s'asseoir près de moi, qu'on me baise, qu'on me caresse. Ote ce gland, que je voye ce bras, que je le mange, que je le croque. Tu détournes la tête, tu recules, tu rougis. Eh, sy donc, ma pauvre enfant: tu ne sçais pas vivre. Est-ce qu'on refuse à un homme comme moi? Est-ce qu'on se fait prier? Est-ce qu'on a de la pudeur dans le monde?

MILORD HOUZEY.

Voila une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là, paroît fat à bien des gens; mais, cela est nécessaire: il faut s'afficher soi-même; il faut se donner pour ce qu'on vaut; il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prizez vous-même: & de toutes les mauvaises qualités qu'un homme

me peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie; elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie, morbleu, c'est l'effronterie, qui le met au jour, qui le fait briller.

MILORD HOUZEY.

A présent que je sçai ce que c'est que les airs, ah! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner!

MILORD CRAFF.

Mon fils est dans de très-belles dispositions, & voila un fort bel entretien.

MILORD HOUZEY.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualitez qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fond de confiance & de bonne opinion de soi-même; un heureux penchant à la raillerie & à la médifance; avec un gout dominant pour le plaisir, & même pour le libertinage, un amour extrême pour le changement & pour la coquetterie.

MILORD HOUZEY.

Oh! grace au Ciel, je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais, pardessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, sans quoi
les

les autres qualités deviennent inutiles. De la liberté, du gout, de l'enjouement, du badinage, de la legereté dans tout ce que vous faites: choquez plutôt les bienséances, que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer; & s'il falloit opter, j'aurois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant, dans ce que vous dites; ne vous embarrassez pas du bon sens, pourvu que vous fassiez voir de l'esprit: on ne fait briller l'un, qu'aux dépens de l'autre.

MILORD CRAFF *dans le fond du Théâtre.*

Quelle impertinence!

MILORD HOUZEY.

Il me paroît, Monsieur le Marquis, que vous oubliez deux qualitez importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, & le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison; rien n'orne plus un discours, qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien: sur tout je jure fort joliment; & personne ne pro-

prononce mieux que moi un Ventre-bleu, un
le Diable m'emporte, un la Peste m'étouffe.

MILORD CRAFF.

Ah! le petit fripon!

LE MARQUIS.

Eh! fy donc, Monsieur. Ce sont des ser-
mens uzez, qui traînent par-tout. Il faut des
sermens plus distinguez, des sermens tout neufs.
Je vous ferai présent, la première fois, d'un
Recueil d'imprécations & de sermens nouvel-
lement inventés par un Capitaine de Dragons,
revûs par un Officier de Marine, & augmen-
tés par un Abbé Gascon qui avoit perdu son
argent au trictrac. C'est un fort bon Livre,
& qui vous instruira.

MILORD CRAFF *se levant brusquement.*

C'est trop de patience! je n'y puis plus te-
nir.

MILORD HOUZEY.

Ah! j'apperçois mon Pere. Je ne le croyois
pas si près.

MILORD CRAFF *d'un air ironique.*

Vous voulez-bien, M. le Marquis, que je
vous remercie des bonnes & solides instruc-
tions que vous donnez à mon fils.

d Milord Houzey d'un ton sec.

Pour vous, Monsieur, je suis bien aise de
voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY *d'un air embarrassé.*

Monsieur le Marquis... a la bonté... de me
former le gout.

LE MARQUIS *regardant Milord Craff.*

Oui, oui, Monsieur: je lui apprens des choses, dont vous ne seriez pas mal de profiter vous-même.

MILORD CRAFF *à Milord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons. *Milord Houzey s'en va.*

SCENE XVI.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF.

LE MARQUIS.

OH, parbleu, je vous défie de lui donner, dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de tems.

MILORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit, & en quoi vous le faites consister.

LE MARQUIS.

L'esprit est, à l'égard de l'ame, ce que les manières sont à l'égard du corps. Il en fait la gentillesse & l'agrément; & je le fais consister à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

MILORD CRAFF.

Si c'est-là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas.

pas ici ; nous nous piquons même de n'en pas avoir : mais, si vous entendez par esprit, le bon-sens, . . .

LE MARQUIS.

Non, Monsieur. Je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon-sens. Le bon-sens n'est autre chose que ce sens-commun, qui court les rues, & qui est de tous les Pays. Mais, l'esprit ne vient qu'en France. C'est, pour ainsi dire, son terroir ; & nous en fournissons tous les autres Peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matières : il n'en prend que la fleur. C'est lui, qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable ; & , pour tout dire, un François. Le bon-sens, au contraire, s'appesantit sur les matières, en croyant les approfondir : il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui, qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fleau des compagnies, un moralisateur, un réve-creux, en un mot un . . .

MILORD CRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot ; mais, vous avez mis le doigt dessus.

MILORD CRAFF.

C'est-à dire, selon votre langage, qu'un Anglois

glois est un homme de bon-sens qui n'a pas d'esprit.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit qui n'a pas le sens-commun.

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la Nation Françoisise vous doit un remerciement pour une si belle définition. Mais, puisque vous renoncez au bon-sens, sçavez-vous bien, Monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, Monsieur, vous vous moquez des gens. Pouvez-vous me refuser ce que je possède, & que vous n'avez pas?

MILORD CRAFF.

Je prétends vous prouver, que l'esprit ne peut exister sans le bon-sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister! Voila un mot, qui sent furieusement l'Ecole.

MILORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un sçavant; & je vous soutiens, que l'esprit n'est autre chose que le bon-sens orné; qu'ainsi,...

LE

LE MARQUIS.

Ah! vous m'allez pousser un argument.

MILORD CRAFF.

Je fera plus: je vous démontrerai....

LE MARQUIS.

Non, Monsieur; on ne me démontre rien:
on ne me persuade pas même....

MILORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous soyés, je vous
convaincrai par la force de mon raisonne-
ment....

LE MARQUIS.

Vous avez-là un Diamant qui me paroît beau,
& merveilleusement bien monté.

MILORD CRAFF.

Ne voila-t-il pas mon homme d'esprit, qu'un
rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis
qu'on agite une question sérieuse.

LE MARQUIS.

Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est
une maniere adroite, dont je me fers, pour
vous avertir poliment de finir une dissertation
qui me fatigue.

MILORD CRAFF.

C'est une chose étonnante, que le bon-sens
vous soit à charge, & qu'il n'y ait que la ba-
gatelle....LE MARQUIS *chante.*

Sans l'amour, & sans ses charmes,

Tout languit dans l'Univers.

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer; & je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un Calotin.

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon-mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais, quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement des injures, voici notre réplique. *Il tire l'épée.*

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF,
LE BARON.LE BARON *saisissant l'épée du Marquis.*

Arrête, Marquis! Apprens, qu'à Londres, il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment, morbleu! On m'ennuiera; & je ne pourrai pas le témoigner? Ensuite on m'outragera; & il ne sera pas permis d'en tirer vengeance? Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute la ville.

MILORD CRAFF.

J'ai besoin de tout mon phlegme, pour contenir ma juste colere.

LE BARON *au Marquis.*

Modère ce transport. Tu n'es pas ici en France,

LE

LE MARQUIS.

Je fors ; car , si je demeuerois plus long-tems ,
je ne ferois pas mon maître. Adieu , Monsieur
de l'Angleterre. Si vous avez du cœur , nous
nous verrons hors la ville. *Il sort.*

S C E N E XVIII.

LE BARON, MILORD CRAFF.

LE BARON.

JE vous fais réparation pour lui , Monsieur.
Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeu-
ne homme , qui sort de son Pays pour la pré-
miere fois , & qui croit que toutes les mœurs
doivent être françoises.

MILORD CRAFF.

En verité , Monsieur , vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient ?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François , & vous êtes raisonnable !

LE BARON.

Eh ! Monsieur , pouvez-vous donner dans un
préjugé si peu digne d'un galant - homme , tel
que vous me paroissez être ; & décider de tou-
te une Nation sur un étourdi comme celui que
vous venez de voir ? Croyez-moi , Monsieur ,
il est en France des gens raisonnables autant
qu'ailleurs : & , s'il se trouve parmi nous des
impertinens , nous les regardons du même œil

que vous ; & nous sommes les premiers à connoître & à jouer leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque Nation a ses Travers, chaque Pays a ses Originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur, qui vous fait tort à vous-même ; & rendez-vous à la raison, dont vous faites tant de cas.

MILORD CRAFF.

Oui, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse & d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime. Vous venez d'emporter toute la mienne.

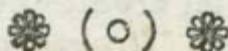
LE BARON.

Ah ! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse, & que je vous témoigne la joye que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse, pour ne pas en faire gloire.

MILORD CRAFF.

Adieu, Monsieur : je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit.

Il sort.



SCENE XIX.

LE BARON *seul.*

C'EST ainsi que les hommes se previennent les uns contre les autres, sans se connoître. Quelques raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abri des préjugez de l'éducation.

SCENE XX.

LE BARON, FINETTE.

FINETTE.

AH! Monsieur. Sçavez-vous à qui vous venez de parler-là?

LE BARON.

A un très galant homme. C'est tout ce que j'en sçai.

FINETTE.

C'est au Pere de ma maitresse.

LE BARON.

Au Pere d'Eliaute! L'Avanture est heureuse pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'est gueres pour M. le Marquis. Il vient, sans le connoître d'avoir du bruit avec lui. Il m'a dit la chose tout en colere. Ensuite il est sorti, sans vouloir m'écouter. Il faut justement que cela lui arrive dans le tems que ma maitresse & moi nous avons fait revenir Mi-

lord Craff de la mauvaise idée qu'on lui avoit donnée de lui; & qu'il étoit prêt de l'accepter pour Gendre.

SCENE XXI.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE.

LE BARON *à Eliante.*
EH bien, Madame, êtes-vous déterminée?

ELIANTE.

Ouy, à suivre en tout les volontés de mon Pere. Ainsi, Monsieur, si vous voulez m'obtenir, c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON,

Madame, j'y vole.

SCENE XXII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

QUE faites-vous, Madame?

ELIANTE.

Ce que je dois faire, après ce que je viens d'apprendre du Marquis. Si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon Pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, & me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il mérite,

S C E N E X X I I I .

MILORD CRAFF, LE BARON, ROSBIF,
ELIANTE, FINETTE.

MILORD CRAFF *au Baron & à Rosbif.*

Messieurs, je ne puis vous répondre qu'en
présence de ma fille. Mais, la voici.

S C E N E D E R N I E R E .

MILORD CRAFF, LE BARON, LE MAR-
QUIS, MILORD HOUZEY, ROSBIF,
ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY, *tenant le Marquis par
la main, à Milord Craff.*

MON Pere, voila M. le Marquis, qui est au
desespoir de ce qui s'est passé. Il est na-
turellement si poli....

MILORD CRAFF.

Taisez-vous-petit Coquin. Vous avez vous
même besoin de quelqu'un qui me parle pour
vous.

LE MARQUIS *à Milord Craff.*

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous
connoître.

MILORD CRAFF.

Il suffit, Monsieur: j'excuse votre jeunesse.
Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me
contenterai de lui représenter....

ELI-

E L I A N T E.

Non, mon Pere: décidez vous-même. L'époux, que vous me donnerez, sera toujours sur de me plaire.

LE MARQUIS *parle bas à Eliante.*

Vous risquez de me perdre. Vous vous en répentirez, Madame.

MILORD CRAFF *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monsieur le Marquis, vous êtes un fort joli Cavalier.

LE MARQUIS.

Je le sçai, Monsieur.

MILORD CRAFF.

Mais, vous faites trop peu de cas de la raison: & c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du Mariage,

à Jacques Rosbif.

Pour vous, Monsieur, vous avez un fond de raison admirable; mais, vous négligez trop la politesse: & elle est nécessaire, pour rendre un Mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels, qui contribuent le plus au contentement de deux Epoux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je vous préfère Monsieur le Baron, qui réunit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE

LE BARON *d Milord Craff*

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien ;
mais, il ne peut être parfait, si le cœur de Ma-
dame n'est d'accord avec vos bontés.

E L I A N T E.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon
Pere me donne pour Epoux l'homme du mon-
de que j'estime le plus.

LE M A R Q U I S.

Adieu, Madame. Vous êtes plus punie que
moi. Vous m'aimez, & je pars. *Il s'en va*

M I L O R D H O U Z E Y.

Nous partons. Je vais faire mon cours de
Politesse en France. *Il sort.*

R O S B I F *d Milord Craff.*

Adieu. Je vous pardonne de m'avoir refusé.
Ce François-là mérite d'être Anglois. Vous ne
pouviez pas mieux choisir. *Il se retire.*

LE BARON *d Milord Craff.*

Vous venez, Monsieur, de me convaincre,
que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

M I L O R D C R A F F.

Et vous m'avez fait connoître, Monsieur,
que rien n'approche d'un François raisonnable.

F I N.



